VOLUME XXV... WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 JUILLET 1938 NUMERO 12

Abonnement ... $2.00 ... $2.50 ... $3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Les Souverains Britanniques en France

L'ARRIVEE TRIOMPHALE A PARIS

Un spectacle que la capitale française n'avait pas vu depuis la nuit de l'armistice. — L'enthousiasme délirant de la foule.

PARIS — On évalue à près d'un million de personnes la foule qui acclama les souverains britanniques à leur arrivée à Paris; 100,000 au minimum choisirent cette date historique pour un séjour dans la capitale française. Les provinciaux étaient au nombre de deux à trois cents mille environ. Cette multitude, agitant des drapeaux français et [illegible] de l'entente cordiale à la boutonnière, s'accrochait en véritables grappes humaines sur le parcours du cortège. Tout le monde ne put pas voir, même par rétrovision dans les petits miroirs qui se vendirent par milliers, mais tous partirent joyeux et contents, d'autant plus que le ciel maussade s'éclaircit à l'arrivée des souverains et qu'un soleil radieux s'éleva soudain sur les pavés chauds, au moment où commençaient de tonner les 101 coups de canon.

Comme la nuit de l'armistice

Paris revit la nuit de l'armistice. Jamais depuis lors on n'avait vu pareille foule, pareille féerie, pareil enthousiasme.

De l'Arc de triomphe jusqu'à l'obélisque de la Concorde, les promeneurs sont arrêtés coude à coude, serrés les uns contre les autres dans la capitale illuminée comme en plein jour. Neuf projecteurs d'une grande puissance balayent le ciel d'interminables faisceaux lumineux. Les jets d'eau, les monuments, le pavé, tout semble flamboyer. Jusqu'au dôme des Invalides, jusqu'à la couronne du Panthéon, on compte 500 foyers lumineux qui forment une frise éclatante et ininterrompue.

Les feux d'artifice suscitent des exclamations joyeuses des enfants qui ne se coucheront pas avant minuit: fusées, gerbes de fleurs, orchidées, partent des plates-formes de la Tour Eiffel et embrasent le ciel parisien.

A plusieurs kilomètres à la ronde, la circulation automobile est pratiquement arrêtée.

Juchés sur des taxis, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles poussent des acclamations, agitent des drapeaux, crient: "Vive le Roi, Vive la Reine, Vive la France, Vive la Paix! Car cette foule ne pense pas qu'à se réjouir. Des conversa[illegible] entre gens qui se se connaissent pas. Aucune divergence d'opinion n'est perceptible dans cette multitude unanime. Tout le monde a conscience de deux choses: d'abord que l'heure est grave et que de lourds dangers pèsent sur l'Europe; ensuite que "si tout le monde pouvait assister au spectacle dont Paris est le théâtre, la paix serait assurée". Tard dans la soirée, le texte des toasts portés au diner de l'Elysée se répand dans la foule. **"Jamais nos deux pays n'ont été si unis"**: cette phrase de George VI court de bouche en bouche. Des groupes entonnent les deux hymnes nationaux et la fête de la paix continue.

Leur arrivée

C'est un détachement de fusiliers marins en vareuse bleu sombre, guêtres et coiffés de blanc, qui rend le premier les honneurs au roi George, lorsque, en grand uniforme d'amiral de la flotte britannique, il met pied sur le sol de Paris.

Tout le long des quatre kilomètres du parcours du cortège, 25,000 hommes de troupes, appartenant à toutes les armes, dans les uniformes les plus variés, depuis la sobre tenue kaki de l'infanterie métropolitaine, jusqu'aux tuniques bleu-clair des tirailleurs tunisiens, montent la garde en formant une double ligne rigide de chaque côté de l'avenue triomphale, de la Concorde à l'Etoile et le long de l'avenue du Maréchal-Foch, jusqu'aux blanches et aériennes colonnes qui marquent l'entrée d'honneur de la gare du Bois-de-Boulogne.

SUR LA TOMBE DU SOLDAT INCONNU

Sa Majesté George VI a déposé une couronne sur la tombe du soldat inconnu. — Le cortège sur la Seine et la réception à l'Hôtel de Ville.

Sa Majesté George VI a déposé une couronne de roses rouge foncé sur la tombe du Soldat inconnu, à l'Arc de triomphe. Le roi a fait le salut militaire et s'est tenu une minute debout, en silence, en hommage aux 500,000 Français tombés sur les champs de bataille, pendant la grande guerre. Cette cérémonie était la première de la seconde journée de la visite officielle de Leurs Majestés George et Elizabeth en France.

Le roi, revêtu de l'uniforme d'amiral de la flotte, s'est rendu à l'Arc de triomphe, accompagné du duc de Beaufort, préfet maritime, et de ses aides de camp.

Pendant l'hommage du roi au Soldat inconnu, les troupes, disposées dans les douze avenues débouchant sur la place circulaire de l'Etoile, se tinrent au garde à vous. Après la brève cérémonie, le roi a signé le Livre d'or puis, escorté par des officiers de cavalerie de la Garde Républicaine, le souverain est allé rejoindre la Reine pour le cortège officiel, sur la Seine, du Quai d'Orsay, à l'hôtel de ville, soit un parcours d'un mille et demi.

Sur le "Danubia"

Sa Majesté a pris place aux côtés du président Lebrun, sur le **Danubia**, yacht particulier de 75 pieds, peint de blanc et or pour la visite royale. La reine se tenait à un autre endroit du yacht, entourée de ses dames d'honneur. Une température maussade n'a pas empêché la foule de se masser le long de la Seine pour voir passer le cortège.

A l'hôtel de ville

Leurs Majestés ont été reçues officiellement par la ville de Paris, à l'hôtel de ville. Le président du conseil municipal, M. Le Provost de Launay, entouré des conseillers, a accueilli les souverains britanniques en disant qu'il parlait non seulement au nom de la "soeur ainée de toutes les communes de France, mais au nom de toutes celles-ci". Et c'est en cette qualité qu'il a offert l'hommage d'affection et de respect au Roi, "auguste personnification de toutes les cités et villes de l'Empire britannique". La réception a duré trente minutes et le cortège s'est reformé pour regagner le Quai d'Orsay, aux acclamations de "Vive le Roi".

MONTREAL. — Le Congrès de l'Acfas (l'Association canadienne-française pour l'avancement des Sciences), se tiendra cette année aux Trois-Rivières, du 8 au 10 octobre.

LES SOUVERAINS SONT DE RETOUR EN ANGLETERRE

Leur dernière fonction en France a été l'inauguration du monument de Villers-Bretonneux.

VILLERS-BRETONNEUX — Sa Majesté le roi George VI d'Angleterre a été longuement applaudi après l'allocution qu'il a prononcée en inaugurant le monument élevé, à Villers-Bretonneux, aux morts australiens tombés au champ d'honneur, durant la grande guerre. Tous les auditeurs ont interprété l'allocution royale comme une note optimiste dans l'atmosphère actuellement si chargée de l'Europe.

Le roi a parlé immédiatement après que sir Earle Page, représentant personnel du premier ministre d'Australie, eut déclaré que la Grande-Bretagne et la France "se tiennent encore épaule à épaule pour le maintien de l'idéal pour lequel tant de Français et de Britanniques ont donné leur vie". Le président Albert Lebrun, de France, a déclaré que la cérémonie de Villers-Bretonneux "accentue fortement l'étroite entente entre nos deux démocraties" (celles de la France et de la Grande-Bretagne). Quant au roi, son allocution portait surtout sur les grands sacrifices faits par l'Australie pendant la Grande Guerre.

La cérémonie de Villers-Bretonneux a duré exactement 44 minutes. Le roi était en habit et la reine, vêtue de blanc, portait pour tout ornement un coquelicot des Flandres.

Après cette brève cérémonie de Villers-Bretonneux, qui terminait leur première visite officielle en France, Leurs Majestés George et Elizabeth ont repris le train royal pour se rendre à Calais, situé à 115 milles de Villers-Bretonneux. A Calais, le roi et la reine se sont rembarqués sur le yacht de l'Amirauté britannique, l'**Enchantress**, pour regagner leur royaume.

La flotte de 26 cuirassés français qui avait escorté les souverains d'Angleterre en France, les a escortés de nouveau jusque sur les rives de l'Angleterre.

Incendie du couvent du Bon Pasteur à Ottawa

OTTAWA. — Un violent incendie a détruit en grande partie le couvent du Bon Pasteur et causé des dommages pour quelque $200,000. On croit qu'un fil électrique défectueux a causé le sinistre.

Tous les occupants étaient réunis dans les jardins et la cour du monastère d'où ils ont été dirigés dans les différentes institutions religieuses d'Ottawa. Personne n'a été blessé.

La chapelle n'a pas été endommagée par le feu, mais elle l'a été considérablement par l'eau et la fumée.

Ceux qui ont été fêtés à Paris



Sa Majesté le Roi George VI



Sa Majesté la Reine Elizabeth

GRANDE DEMONSTRATION MILITAIRE

Le plus grand déploiement militaire dont ait été témoin la France depuis la visite de George V après la guerre. — L'entente d'avril maintenue.

Le Congrès

VERSAILLES — Six cents avions militaires — la plus grande flotte aérienne de guerre jamais réunie en France — ont survolé Versailles, jeudi, pendant que Sa Majesté George VI d'Angleterre passait en revue les troupes françaises.

Toute la fine fleur de l'armée française — soit 50,000 soldats (appartenant à la cavalerie, à l'artillerie et aux troupes indigènes d'Afrique) ont paradé devant le souverain britannique, à Versailles. 300 chars d'assaut et une partie de l'armée motorisée figuraient à la revue.

Cette revue militaire avait une signification particulièrement importante du fait de la conférence tenue la veille entre le vicomte Halifax, ministre britannique des Affaires étrangères, le premier ministre Daladier et M. Georges Bonnet, ministre des Affaires étrangères. On a appris qu'à cette conférence, la France a tenté d'obtenir de la Grande-Bretagne une promesse qu'elle résisterait, de concert avec la France, à la campagne menée par l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie.

L'entente d'avril maintenue

On considère, de façon générale, que le communiqué officiel issu par le ministère des Affaires étrangères après la conférence diplomatique signifie exactement ce qu'il dit — c'est-à-dire que la France et la Grande-Bretagne maintiennent les termes généraux de leur entente d'avril dernier, à savoir que ces deux pays s'engagent à sauvegarder la paix et à se tenir prêts à combattre ensemble, si leurs efforts pour maintenir la paix demeurent vains.

Pas de garanties spécifiques?

Bien qu'il n'ait aucun doute sur la solidité de l'alliance franco-britannique on doute fortement, par contre, que lord Halifax ait donné à la France des garanties spécifiques d'aide militaire automatique si elle décidait qu'il devient nécessaire de combattre pour préserver l'indépendance de la Tchécoslovaquie.

L'accord britannique italien

Quoi qu'il en soit, la réaffirmation générale des termes de l'entente d'avril donne cependant à la France l'assurance désirée que la Grande-Bretagne ne mettra pas en vigueur l'accord d'amitié anglo-italien signé le 26 avril, avant que cet accord n'ait été fortifié par un accord semblable entre la France et l'Italie.

Apparemment, la revue militaire de jeudi, en l'honneur du souverain britannique, a été organisée pour éclipser même la grande manifestation militaire offerte par le premier ministre Mussolini au chancelier Hitler, le 3 mai dernier, lors de la visite de celui-ci à Rome. On considère comme significatif de fait que des places spéciales avaient été réservées, sur l'estrade officielle, aux attachés de l'Allemagne et de l'Italie.

Il n'y avait eu en France d'aussi imposante revue militaire qu'au lendemain de la guerre, lors de la visite de George V en France. Après cette revue, George V avait déclaré: "Avec de telles troupes, un pays n'a rien à craindre".

LES SOEURS GRISES QUITTENT L'ORPHELINAT SAINT-JOSEPH

Les Soeurs de la Providence vont prendre leur place. — Coup d'oeil en arrière. — Une oeuvre qui date de 1900 et le bien qu'elle accomplit.

Le départ des Soeurs Grises de l'Orphelinat Saint-Joseph, dont la rumeur circulait depuis un certain temps, va se réaliser dans quelques jours. Le 30 juillet, en effet, elles quitteront l'établissement de l'avenue du Portage, où les remplaceront les Soeurs de la Providence qui dirigent le "Providence Shelter" de la rue Carlton.

Ce n'est pas, on le devine, sans un serrement de coeur que la communauté des Soeurs Grises abandonne cette oeuvre des petits orphelins catholiques à laquelle elle se dévouait avec succès depuis trente-huit ans. Les circonstances seules l'ont amenée à prendre cette décision. On sait que la même communauté a accepté la fondation d'un hôpital à Sainte-Rose-du-Lac. Malheureusement, l'état de son personnel ne lui permettait pas de suffire à tout. Elle avait l'assurance que l'oeuvre de l'Orphelinat pourrait se poursuivre avec une autre communauté, tandis qu'à Sainte-Rose, l'oeuvre nouvelle exigeait un personnel de religieuses canadiennes-françaises. C'est la perspective du plus grand bien à accomplir dans cet endroit qui a décidé les autorités des Soeurs Grises à consentir le sacrifice de quitter l'Orphelinat Saint-Joseph.

On demande des novices

"Bien que le recrutement des novices soit normal, nous a-t-on dit à la Maison provinciale de Saint-Boniface, les sujets ne sont pas assez nombreux pour les besoins toujours croissants de la communauté. Il faut considérer que toutes nos maisons — hôpitaux et sanatorium, hospice, pensionnats — se développent continuellement et exigent plus de personnel. Nous avons accepté cette année deux nouveaux hôpitaux en pays de missions. Dans l'Est, les besoins augmentent aussi et l'on ne peut plus guère espérer de renfort de ce côté".

Bref, les ouvrières sont trop peu pour tout le travail qui se présente. Nous exposons ici le fait brutal, tel qu'il nous a été révélé, avec l'espoir que cette publication aidera peut-être à stimuler le recrutement.

Coup d'oeil en arrière

L'Orphelinat Saint-Joseph fut inauguré le 6 mai 1900 à l'endroit où se trouve aujourd'hui le "Providence Shelter". Il commença avec cinq garçons, mais à la fin de l'année il en avait quarante-trois. Bientôt le local se trouva insuffisant et l'on construisit un vaste établissement dans la banlieue ouest de la ville de Winnipeg, sur l'avenue du Portage. Deux ailes furent ensuite ajoutées en 1909 et en 1915. On y prend soin d'environ 175 orphelins de 5 à 13 ans répartis entre une vingtaine de nationalités.

L'Orphelinat Saint-Joseph est reconnu comme l'une des institutions les mieux installées et les plus méritantes de Winnipeg. Son maintien est dû en grande partie à l'aide généreuse de la population de la ville.

Les enfants reçoivent l'instruction jusqu'au grade VIII, après quoi ils suivent des cours d'apprentissage à certains métiers, pour les préparer à la lutte pour la vie.

Il y a quelques années, M. Rupert Reece, président du "Federated Budget Board", déclarait, qu'après avoir visité plusieurs fois l'institution, il était persuadé que ce n'est pas un orphelinat, mais un vrai foyer familial, et il complimentait les religieuses de l'oeuvre éminemment charitable à laquelle elles se vouent.

Grâce à l'Orphelinat Saint-Joseph et aux Soeurs Grises, qui en ont assuré le fonctionnement depuis sa fondation, des milliers de jeunes garçons qui auraient été abandonnés et perdus pour la société, ont reçu une formation et une instruction qui leur ont permis de devenir d'honnêtes et utiles citoyens.

L'oeuvre va continuer comme par le passé sous la direction des Soeurs de la Providence, dont le dévouement et l'expérience sont bien connus; mais la reconnaissance populaire gardera longtemps associé à l'institution le souvenir des Soeurs Grises qui en furent pendant près de quarante ans les admirables éducatrices.

Les religieuses qui quitteront dans quelques jours l'établissement de l'avenue du Portage se retireront à la Maison provinciale de Saint-Boniface, avant d'être assignées à d'autres postes. La supérieure, Révérende Soeur Desaulnier, retournera à Boston d'où elle avait été détachée il y a quelques années.

IRLANDE-CANADA EN VINGT HEURES

Le "Mercury" portait une cargaison de mille livres de marchandises destinées à Montréal.

BOUCHERVILLE — L'hydravion "Mercury", de l'"Imperial Airways", a améri sur l'aéroport de Boucherville, à 11 h. et 20 minutes jeudi matin, après avoir traversé l'Atlantique sans escale, en un peu plus de vingt heures de vol.

L'hydravion est descendu lentement sur la voie indiquée par une série de bouées, et un yacht est allé chercher le capitaine Don Bennett et le sans-filiste Albert Coster.

Le "Mercury" est parti de Foynes, Irlande, mercredi après-midi, à 3 h., de l'heure avancée, portant une cargaison de mille livres destinée à Montréal. C'est le premier de huit voyages qu'il fera au Canada, cette année.

L'hydravion a été enlevé de terre par l'avion-porteur "Maia", et à Foynes, le "Mercury" se détachant du "Maia", par un déclic automatique, a continué son vol.

Pendant la traversée, l'hydravion a maintenu une altitude moyenne de 7,000 pieds.

Cargaison de 1,000 livres

A bord du "Mercury" se trouvait une cargaison pesant environ 1,000 livres. C'étaient les premières marchandises expédiées par voie des airs à travers l'Atlantique et leur transport s'effectuait sous les auspices de la compagnie des messageries du Canadien National. Cette cargaison se composait surtout de films, de photographies et d'articles de presse se rapportant à la réception offerte par la ville de Paris aux souverains anglais. Il y avait aussi des journaux de Grande-Bretagne et d'Irlande.

On moissonne cette semaine au Manitoba

Dans certains districts du Manitoba on commence cette semaine à couper le blé, principalement le Thatcher hâtif. La moisson de l'orge sera plus ou moins générale à la fin de la semaine.

M. Rowe démissionne

TORONTO — M. W. Earl Rowe se démet de la charge de chef du parti conservateur ontarien qu'il occupe depuis 1936. Sa démission, qu'il a présentée au congrès de l'association conservatrice d'Ontario, sera effective dès qu'on élira le nouveau chef.

Le vingt-cinquième anniversaire du Sacre de S. E. Mgr Arthur Béliveau



Le vingt-cinquième anniversaire de Son Excellence Mgr Arthur Béliveau a été célébré par une messe basse, lundi, à la cathédrale de Saint-Boniface, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. On trouvera en quatrième page le compte rendu de la cérémonie et en troisième page le texte de l'allocution de Son Excellence Mgr Yelle. La photographie ci-dessus montre, de gauche à droite: Mgr W. Jubinville, P.D., V.G., S. E. Mgr E. Yelle, S. E. Mgr A. Béliveau, S. E. Mgr B. Ladyka et Mgr M. Kessler, P.D., V.G., devant l'Archevêché.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

Le Saint-Siège approuve la visite des souverains

PARIS — C'est avec une grande joie que les catholiques français virent le Saint-Siège, par l'intermédiaire de l'"Osservatore Romano" approuver la visite des souverains britanniques à Paris et montrer comment la France, dont le vrai visage se manifesta encore lors des fêtes de l'inauguration de la cathédrale de Reims, fut souvent défigurée ou calomniée.

Dans les mêmes milieux, on considère que cette amitié, cette bienveillance croissante du Saint-Siège pour la France, crée aux catholiques français des devoirs supplémentaires envers Rome: ces nouvelles manifestations de l'entente franco-pontificale coïncide en effet avec la condamnation redoublée par le Pape des erreurs nationalistes ou racistes et avec une violente campagne du "régime fasciste" contre les autorités ecclésiastiques et le catholicisme.

Les félicitations du Roi à M. Daladier

PARIS — Le roi George VI a fait parvenir à M. Daladier, avant son départ, le télégramme suivant:

"Je vous serais très obligé si vous aviez la bonté de transmettre à tous les officiers et [illegible] pris part au défilé militaire sous le commandement du général Billotte (gouverneur militaire de Paris), mes chaleureuses félicitations pour leur magnifique apparence et leur superbe marche. J'ai été grandement impressionné par tout ce que j'ai vu".

M. Daladier a répondu:

"Je suis profondément reconnaissant à Votre Majesté de sa flatteuse appréciation qui, j'en suis sûr, ira au coeur de l'armée française".

En souhaitant "bon voyage" à la reine, Mme Lebrun lui a dit: "Votre Majesté a conquis le coeur de tout Paris".

Le monument national au maréchal Foch à Beauvais

BEAUVAIS — M. Edouard Daladier, a inauguré, à Beauvais, en présence du général Weygand, collaborateur immédiat du maréchal, et de hautes personnalités militaires et civiles, le monument national à la gloire du maréchal Foch.

Le monument, oeuvre de M. Robert Delandre, est composé d'un parvis auquel on accède par quelques degrés et d'une haute stèle décorative symbolisant la Victoire du beauvaisis. Ses ailes, largement déployées, constituent une auréole de gloire au buste du maréchal placé en avant, traduisant l'énergie, et d'une ressemblance parfaite.

Les catholiques et la visite des souverains britanniques en France

PARIS — L'Eglise catholique a pris sa part de joie générale le jour de l'arrivée des souverains britanniques.

Le cardinal Verdier, archevêque de Paris, fit la déclaration suivante:

"La France tout entière se lève pour acclamer Leurs Majestés le roi et la reine d'Angleterre. Leur présence parmi nous, nous dit bien haut qu'ils sont des messagers de la paix.

"Avec ces nobles souverains, c'est le plus grand Empire du monde qui s'unit à la France pour défendre la liberté des peuples, le respect des traités et, en définitive la civilisation chrétienne. Que Dieu protège Leurs Majestés".

• • •

D'autre part, le député Lacour-Grandmaison, animateur de la Fédération nationale catholique, qui fit toute la guerre dans la marine française "auprès de ses camarades de la marine britannique", proclame: "Comme voici vingt ans, l'union de nos deux pays fondée sur l'amour de la liberté et scellée dans le sang, demeure le palladium de la paix du monde".

Enfin, dans des témoignages adressés au journal Le Figaro, des écrivains catholiques comme les académiciens, Georges Goyau et Louis Gillet montrent comment la tradition chrétienne jette un pont entre les deux pays. "Dans le val de la Loire, au neuvième siècle, écrit le secrétaire perpétuel de l'Académie, Georges Goyau, j'aperçois Alcuin, le moine anglo-saxon qui propage en Touraine le culte de l'humanisme. Dans la Normandie, au 11e siècle, l'abbaye du Bec devient pour l'Angleterre une sorte de métropole religieuse; elle assoit de grands prélats sur le siège de Canterbury. Ainsi s'entr'aidèrent, dès le haut moyen âge, la civilisation française; ces beaux échanges spirituels préludaient de loin aux bienfaits de l'entente cordiale".



"Godd saive aour grechieuss kingg"

PARIS — Les touristes anglais qui ont afflué à Paris à l'occasion de la visite des souverains, ont manifesté leur agréable surprise de ce que des centaines de jeunes Français aient chanté en coeur le God Save the King avec une prononciation digne des "Britishers" les plus authentiques. On a pu se demander comment il se faisait que les enfants aient pu chanter avec tant d'élan ce texte en langue étrangère. C'est qu'un journal de Paris, pour leur faciliter le travail, leur a soumis la version phonétique que voici:

Godd saive aour grechieuss kingg.
Longg laive aour nobeul kingg.
Godd saive ze kingg.
Saind him victorieuss,
Happi and glorieuss,
Longg tou rein oveur euss,
Godd save ze kingg.

En guise de commentaires, le journal ajoute que l'hymne national anglais a été composé par Lulli sous le titre de Dieu sauve le roi, pour commémorer la convalescence de Louis XIV à la suite d'une maladie.

Le racisme, un type nouveau d'idolâtrie

ROME — Des bulletins distribués vendredi soir dans toutes les églises catholiques de Rome attaquaient la nouvelle doctrine raciale fasciste comme "un nouveau type d'idolâtrie".

Faisant allusion aux théories raciales énoncées récemment par un groupe de professeurs fascistes, ce bulletin disait: "L'Eglise désire informer les fidèles d'un nouveau type d'idolâtrie qui menace d'amener l'Europe aux extrêmes limites de l'apostasie et de la barbarie.

"Pour un chrétien, un homme n'a pas de valeur parce qu'il est blond, fort et bien tourné. C'est la noblesse de son âme qui compte.

"La nouvelle religion ne pourra que semer la haine, la guerre et la persécution".

LA POLITIQUE DE PEUPLEMENT DES DOMINIONS

Le duc de Devonshire estime qu'il y a urgence de s'en occuper.—Regard de convoitise des étrangers.

LONDRES — Le duc de Devonshire, président de l'"Overseas Settlement Board", a déclaré à la Chambre des Lords qu'il est urgent de peupler les Dominions, en raison de la baisse du taux de natalité dans le Commonwealth Britannique des Nations: si on laisse passer une génération, dit-il, il sera peut-être trop tard. Plus d'une nation qui se sent à l'étroit sur son territoire, d'ajouter le fils de l'ancien gouverneur général du Canada, jette un regard de convoitise sur l'Empire britannique, qui possède une large part de la superficie de la terre, qui ne peut ou ne veut la mettre en valeur et qui empêche les autres de la coloniser. Le duc de Devonshire a également déclaré que le taux de naissance élevé au Canada ne vaut que pour un élément de la population.

Lord Elibank, qui a beaucoup voyagé dans l'Empire, a dit que pour le moment, la meilleure formule de migration est ce qu'il appelle une politique d'infiltration de purs Britanniques dans les Dominions. Il a ajouté que seule l'Australie avait laissé entendre qu'elle serait favorable à une telle politique. Le Canada, poursuivit-il, ne veut pas plus d'immigrants qu'il en a reçus. Les conditions politiques y sont telles qu'il n'éprouverait pas le besoin d'ouvrir ses portes à ceux qu'il considère comme des étrangers.

Le succès de la cuisine française à Londres

LONDRES — M. Charles Corbin, ambassadeur de France à Londres, a remis à Sir George Reeves-Smith, directeur d'un groupe important d'hôtels et de restaurants londoniens, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en remerciement des services qu'il a rendus à la cuisine française en Angleterre. Sir George a déclaré à ce propos que, depuis quarante ans il a engagé 32 cuisiniers, tous français, sauf un qui était russe, et tous, a-t-il dit, ont rehaussé le prestige de la cuisine française à Londres.

La Roche-sur-Yon va ériger une statue à Georges Clemenceau

LA ROCHE-SUR-YON — Le Conseil municipal de La Roche-sur-Yon vient de donner son assentiment à un projet tendant à ouvrir une souscription internationale pour élever à La Roche-sur-Yon une statue à Georges Clemenceau, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'homme d'Etat. Georges Clemenceau naquit à La Roche-sur-Yon en 1841.

Paris aura un théâtre dédié au roi George VI

PARIS — Comme son grand-père, le roi George VI aura son théâtre à Paris. C'est le théâtre de la Potinière qui est l'une des salles les plus charmantes de Paris, construite immédiatement après la guerre, qui vient d'être débaptisée et rouvrira dans six semaines sous le nom de "Théâtre George VI". Son directeur, Mac Daniel, y donnera des comédies psychologiques. A quelques centaines de mètres se trouve le théâtre Edouard VII et, en bordure des Champs-Elysées, se trouve l'avenue George VI qui est l'une des artères les plus élégantes de la capitale. On voit que la dynastie anglaise est bien honorée à Paris!

LE RETOUR DE POWELL SUSCITE UN INCIDENT

Le chef du parti créditiste anglais rejette la direction de Douglas, mauvais conseiller d'Aberhart.

LONDRES — John Hargrave, chef national du parti créditiste de Grande-Bretagne et d'Irlande, a déclaré qu'il rejetait la direction politique du major Douglas, doctrinaire et fondateur de la doctrine créditiste.

Au cours d'une assemblée orageuse il a dit qu'il acceptait l'autorité de Douglas sur les questions économiques, mais non sur la question politique. Il prétend que Douglas a laissé passer une occasion magnifique donnée au parti par l'élection du gouvernement Aberhart d'Alberta en 1935, et qu'il a très mal conseillé M. Aberhart.

L'assemblée avait été convoquée par un ami du major Douglas pour souhaiter la bienvenue à M. George Powell, représentant du major Douglas en Alberta.

L'émotion créée par M. Hargrave fut telle que M. Powell ne put parler du tout, et M. Hargrave fut malmené dans la salle par quelques personnes, mais sans être blessé.

Hargrave prétend que Douglas aurait conseillé à Aberhart de grever les fonctionnaires provinciaux et fédéraux dix fois plus que le citoyen ordinaire, soit directement, soit par la taxe de vente, de réunir le produit et de le distribuer comme dividende initial.

M. Hargrave prétend que cet avis est contraire aux enseignements de Douglas, et il ajoute que la tactique suivie par Douglas a été futile, illusoire et pernicieuse.

Dorénavant, dit-il, le parti, sous ma direction, suivra la voie qui sera jugée nécessaire pour établir le crédit social en Grande-Bretagne, sans en référer au major Douglas ou ses associés. Nous voulons avoir les mains libres dans le domaine électoral et l'action de propagande sur les masses, et saisir l'occasion opportune.

PARIS — Le président Lebrun a remis la grand'croix de la Légion d'honneur à la reine Elizabeth d'Angleterre. Et le roi George VI a décoré le président de la République de la grand'croix de l'Ordre du Bain.

Discours de George VI à l'Elysée

Voici le texte du discours de remerciement prononcé, en français par Sa Majesté George VI d'Angleterre, au dîner d'Etat que lui ont offert ainsi qu'à la reine Elizabeth, au palais de l'Elysée, le président de la République française, et Mme Lebrun:

"Monsieur le président,

"C'est avec plaisir et gratitude que je me lève pour répondre aux paroles très cordiales et très émouvantes de bienvenue que vous nous avez adressées à la reine et à moi-même. Nous ne sommes pas complètement des étrangers dans votre magnifique cité. C'est pour nous une source de grande joie que notre premier voyage à l'étranger depuis le début de notre règne, se fasse à Paris, noble capitale de ce pays amical, auquel la Grande-Bretagne est unie par tant de souvenirs et de sacrifices communs.

"La reine et moi avons été profondément touchés de l'accueil que vous nous avez fait aujourd'hui.

"En dépit du bras de mer qui nous sépare, nos deux pays ont vu, au cours des siècles, leurs destinées se confondre inévitablement. Toutefois, il serait impossible de citer une période pendant laquelle nos relations ont été plus étroites qu'aujourd'hui. Dans le passé parfois des grands hommes d'Etat de nos deux pays ont mis du temps à [illegible] mutuellement. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Une longue et étroite collaboration entre nos deux pays a réussi à démontrer que nous sommes inspirés par les mêmes idéaux. Nos peuples ont le même attachement aux principes démocratiques, qui conviennent le mieux à leur génie naturel, et nous avons la même confiance dans les avantages de la liberté individuelle.

Nous sommes fiers de cette foi politique en la démocratie que nous partageons avec d'autres nations, mais nous réalisons aussi pleinement qu'elle comporte de lourdes responsabilités, et exige de nous tous, à un haut degré, par les temps que nous traversons, des qualités de courage, de prudence et de décision.

D'autre part, comme vous l'avez dit, M. le Président, il n'y a rien d'exclusif dans notre compréhension mutuelle: notre amitié ne menace aucune autre puissance. Au contraire, c'est l'ardent désir de nos gouvernements de trouver, au moyen d'accords internationaux, la solution de ces problèmes politiques qui menacent la paix du monde et de ces difficultés économiques qui restreignent le bien-être humain.

Les actes de nos gouvernements tendent ainsi à un but commun: celui d'assurer le bonheur des peuples du monde grâce à une coopération sincère.

Je vous suis très reconnaissant, M. le Président, de m'avoir donné l'occasion de resserrer les liens d'amitié qui unissent la France et la Grande-Bretagne, et je suis profondément touché des voeux que vous avez exprimés pour la grandeur et la prospérité de mon pays et de mes Dominions d'au delà les mers.

Je vous remercie en mon nom, au nom de Sa Majesté la Reine au nom de Sa Majesté la reine Marie, au nom des Princesses et de toute la famille royale, et je lève mon verre, M. le Président, à votre santé, en l'honneur et à la gloire de la France.

Discours du Président Lebrun à l'Elysée

Voici le texte du discours prononcé par le président Lebrun, au dîner d'Etat offert à Leurs Majestés George VI et Elizabeth d'Angleterre, au palais de l'Elysée:

"Sire,

"Je suis infiniment heureux de pouvoir exprimer à Votre Majesté et à Sa Majesté la reine les sentiments de joie sincère que le peuple de France a montrés, aujourd'hui, en accueillant les augustes souverains d'une nation qui est notre amie.

"La nation française met d'autant plus de chaleur dans l'expression de ses sentiments qu'elle a été plus profondément émue, et d'un seul coeur des circonstances qui ont fait ajourner le voyage de Vos Majestés.

"Née d'une longue tradition d'estime réciproque et de respect mutuel, conformée par une union constante de pensée et d'efforts; soumise aux plus rudes épreuves; inspirée par le même idéal de liberté et de paix, l'amitié qui unit nos deux pays a acquis, en se développant, cette solidité qui ne peut venir que d'une conception identique des valeurs humaines et d'un égal désir d'affronter les divers problèmes de la vie nationale et internationale dans un esprit de compréhension très large.

L'entente anglo-française, scellée par votre illustre grand-père, a démontré sa valeur durant tout le glorieux règne de Sa Majesté le roi George V et pendant la sombre période de la grande guerre. Plus tard, cette entente a pu être modifiée, mais sa solidité forgée dans le feu de la bataille, ne s'est jamais démentie lorsqu'elle pouvait apporter la prospérité parmi les hommes et la paix dans leur coeur.

Nos deux nations, l'une et l'autre également intéressées au progrès de l'humanité, ont de lourdes responsabilités dans l'état de désordre moral où se trouve le monde aujourd'hui. Le maintien de la paix par le respect du droit international n'a trouvé chez aucune d'elles de vigueur. C'est vers le maintien de la paix que toutes nos pensées doivent tendre éperdument.

C'est vers cela (le maintien de la paix) que toutes nos pensées, dans leur unité de but, doivent tendre fermement.

De leur trop bref séjour parmi nous Vos Majestés rapporteront, j'en suis certain l'agréable souvenir que Paris a gardé de la visite que vous lui faisiez, en tant que duc et duchesse d'York, lors de l'exposition coloniale (en 1931).

Vous constaterez aussi surtout que c'est l'amour de la liberté allié à un sens exact des valeurs et la dévotion au bien-être du peuple qui font battre le coeur de la France dans toute son histoire et qui le font battre encore plus fort aujourd'hui, parce qu'il admire dans la nation britannique son propre idéal et voit dans cette nation un magnifique exemple de discipline consacrée pendant des siècles au service de cette nation.

Votre auguste présence ici est la preuve convaincante et la plus précieuse que la volonté commune de nos deux peuples fortifie chaque jour la compréhension et la sympathie qui existent entre nos deux pays et l'étroite collaboration de leurs représentants.

Plus que jamais la parfaite compréhension entre nos deux nations, portant des fruits dans tous les domaines, démontre qu'elle est l'un des meilleurs éléments éventuels de sécurité et d'harmonie qui soit mis au service de la civilisation et de la paix. Nulle puissance ne peut prendre ombrage de cette amitié qui n'en exclut aucune autre.

Je suis convaincu que votre Majesté et votre gouvernement, tout comme moi-même et le gouvernement de la République, vont concentrer tous les efforts pour donner à cette vivante réalité un éclat plus brillant et plus efficace que jamais.

Au nom de la France, je souhaite que ce voeu très sincère se réalise et je lève mon verre en l'honneur de Votre Majesté, de sa Majesté la Reine, de Sa Majesté la Reine Marie, des Princesses Royales et de la famille royale. Je bois aussi à la grandeur et à la prospérité du Royaume-Uni et du Commonwealth des nations britanniques".

Aux Etats-Unis

Les Territoires du Nord-Ouest

Les découvertes récentes de gisements de radium, d'or, de pétrole dans les Territoires du Nord-Ouest, ont conféré à ce pays, aux yeux de gens que la toundra nordique avait jusque là laissés plutôt indifférents, un attrait particulier.

Nous extrayons les détails suivants d'une conférence qu'a donnée, à Montréal, M. Charles Camsell, sous-ministre fédéral des Mines.

M. Camsell peut parler en connaisseur. Fils d'un employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il est né, en 1876, au Fort des Liards en plein territoire du Nord-Ouest, et il y a passé son enfance.

On dit parfois du Canada qu'il a les dimensions, avec sa superficie de 3,700,000 milles carrés, bien plus d'un continent que d'un pays. La même remarque ne manquerait pas de justesse dans le cas des Territoires du Nord-Ouest, qui occupent tout l'espace, au nord du 60e degré de latitude nord, jusqu'au pôle, entre le Yukon et la cordillère du Pacifique, du côté de l'ouest, jusqu'au détroit de Davis, du côté de l'est. Cela représente une superficie approximative de 1,300,000 milles, soit près de quarante pour cent de la superficie totale du Canada, environ 1/10 de la superficie totale de l'Empire britannique.

Dans cette immense étendue de territoire, des groupements clairsemés de populations: un millier de blancs, quatre mille Indiens, quatre mille et quelques cents Esquimaux. A venir jusqu'à ces toutes dernières années, les seuls blancs à fréquenter ces parages, le long de la vallée du MacKenzie principalement, avaient été les découvreurs — le premier fut Frobisher, en 1576 — les missionnaires, les traiteurs de pelleterie. Voici que les prospecteurs et les mineurs y font leur entrée.

Le pays, qui fait partie du Dominion du Canada, relève d'une administration bien particulière. Il n'a pas de représentation au Parlement d'Ottawa, pas de législature locale, pas de conseils municipaux. Son gouvernement est confié à une commission, un président et six membres, dont le siège est à Ottawa. Cette commission détermine tout par arrêtés, la levée des impôts, la création et l'assignation des fonctions, etc., etc... Le trésor fédéral entretient les écoles et les hôpitaux. La police est faite par la R.C.M.P., qui y maintient environ 75 agents répartis entre un certain nombre de postes.

Il faudra peut-être en venir à donner aux Territoires une représentation dans le Parlement fédéral. La question se pose déjà et elle se posera encore davantage au fur et à mesure que la population blanche augmentera. Avec l'exploitation minière, ce sera bientôt fait.

Autrefois les Territoires ne se pouvaient pénétrer que par la voie mouvante du McKenzie. L'avion conduit aujourd'hui l'explorateur, le prospecteur, l'ingénieur et le mineur à peu près partout et, relativement, en fort peu de temps. M. Camsell se souvient de l'époque où le départ du dernier bateau, de Fort Norman, en remontant le fleuve vers Edmonton — c'était généralement au mois d'août — signifiait pour les hivernants le commencement d'une solitude absolue de plusieurs mois. En toute saison, il y a maintenant un service aérien tous les huit jours entre Edmonton et certains points des territoires; un service de quinze jours, avec d'autres endroits. C'est là le service postal régulier. En plus, les entreprises minières en opération, au Grand Lac de l'Ours, au lac Gordon, à la rivière des Couteaux-Jaunes, ont des avions qui voyagent presque quotidiennement d'un bout à l'autre de l'année. Outre cela, il est toujours possible de noliser un avion pour se rendre n'importe où. L'avion, c'est le taxi des Territoires du Nord-Ouest.

C'est en 1920 que l'"Imperial Oil" forait ses premiers puits de pétrole à Fort Norman. Depuis 1930, date de la découverte des gisements de radium de l'"Eldorado", ce combustible est utilisé là-bas. Un "pipeline" a même été construit pour son transport. A l'Eldorado sont venues s'ajouter bien d'autres exploitations minières, dans la région du Grand Lac de l'Ours, au lac Gordon, à la rivière des Couteaux-Jaunes. Il n'y a probablement pas d'autres régions canadiennes où le travail minier soit aussi actif à l'heure actuelle.

M. Camsell remarque que ces entreprises sont le fait de grandes sociétés disposant de personnels compétents et de tous les capitaux qu'il faut. A son avis, il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car le pays, même s'il est devenu plus facile d'accès, n'est pas sans offrir encore d'innombrables et de graves dangers pour l'aventurier inexpérimenté.

Pays rude, dit M. Camsell, mais pays attirant, pays qui retient aussi ceux qui l'ont connu. Des missionnaires, des prospecteurs, après avoir passé leur vie là-bas, ont cru pouvoir rentrer dans la civilisation. L'attrait de la grande solitude du nord les a toujours ramenés dans les Territoires. Le Nord garde les gens qu'il a su attirer. L'Esquimau est probablement le seul être humain qui ne peut vivre hors de son pays. La nostalgie le tue. La même nostalgie existe pour le Blanc, qui a vécu longtemps dans les Territoires.

M. Camsell cite à ce propos un trait qui lui était raconté par son ami le R. P. Louis Dupire, O.M.I. Le R. P. Dupire, décédé il y a trois ans à Fort Smith, avait passé la plus grande partie de sa vie dans les Territoires au delà du Cercle. Un Indien, Flanc-de-Chien, qu'il avait évangélisé, lui disait un jour: "Père, vous m'avez parlé des beautés du ciel. Je veux savoir davantage. Est-ce que le ciel est plus beau que le pays du boeuf musqué, en été, quand le brouillard s'étire parfois au-dessus des montagnes, que l'eau est très bleue, que l'oiseau répète souvent son cri? Cela aussi, c'est très beau. Si le ciel est encore plus beau, je serai content d'y rester jusqu'à ce que je sois très vieux".

Cet Indien des territoires ne pouvait concevoir rien de plus beau sur terre que son pays. Le bon Père Dupire était probablement du même avis. A soixante-quinze ans passés, ses supérieurs l'envoyèrent en France, dans sa Bretagne natale, dans l'espoir, sans doute, qu'il y voudrait finir ses jours. Quelques mois plus tard, le vieux missionnaire reprenait la route du McKenzie. C'est à Fort Smith, au cercle arctique, dans le grand silence blanc, qu'il est allé mourir.

Un chef indien part en guerre

MONTREAL — Le grand chef Coeur Franc, qui traversa, l'autre jour, le Saint-Laurent afin de se faire photographier en grand costume à la réserve indienne, est revenu à la ville en annonçant qu'il partirait en guerre pour obtenir la construction, au centre de la ville, d'une nouvelle gare de chemin de fer au coût de $10,000,000.

Sans ses plumes, le grand chef Coeur Franc n'est autre que l'échevin Omer Bonnier, qui est aussi député de Saint-Henri au fédéral.

Les feux de forêt en Colombie-Britannique

VICTORIA — M. E.-C. Manning, chef du service forestier de la province, estime que l'incendie qui dévaste le nord de l'île Vancouver est le plus grave que rapporte l'histoire de la Colombie. Sans pluie, sans vent favorable, il ne voit rien qui puisse arrêter ses ravages, qui couvrent déjà une superficie de 75 milles.

Les gardes forestiers rapportaient jeudi que 1,600 pieds de boyau avaient été lacérés à coups de couteau, que l'hôtel de Forbes Landing avait été incendié parce qu'on avait rendu inutilisable une pompe à essence en mêlant du sucre à l'essence. Plusieurs des 200 chômeurs envoyés de Vancouver aux équipes de sauvetage ont été renvoyés à cause de leur inexpérience.

Exposition de timbres-poste à Montréal

"L'Union Philatélique de Montréal" organise une exposition de timbres-poste pour les 14, 15 et 16 octobre prochain.

C'est la troisième exposition de l'Union Philatélique de Montréal où le public sera invité à admirer les belles vignettes postales du monde entier.

Les promesses d'adhésion reçues de toutes parts sont un présage de succès. Nombre de collectionneurs ont déjà retenu leur cadre et ont fait savoir quels timbres ils exposeront.

Pour renseignements supplémentaires, prière de s'adresser à M. J.-O. Roby, organisateur, 5227, avenue Delorimier, Montréal, P. Q., Canada.

PARIS — Le président de la république française, M. Albert Lebrun, a accepté une invitation du roi George VI de faire une visite en Grande-Bretagne.

VOLUME XXVI — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 JUILLET 1938 — NUMERO 12

LA LIBERTÉ

La Conquête de l'Ouest

Le Fort Saint-Pierre

C'est le 8 juin 1731 que La Vérendrye partit de Montréal à la découverte de la Mer de l'Ouest. Jusqu'au lac Supérieur, la route classique des pays d'en haut lui était déjà familière, ainsi qu'à plusieurs de ses compagnons. Au poste de Michillimakinac, situé au point de jonction des lacs Huron et Michigan, le Père Messaiger se joignit à l'expédition.

Le 26 août, la flottille atteignait le Grand Portage, près de l'embouchure de la rivière aux Tourtes, à 40 milles au sud-ouest de Kaministiquia (Fort William). Le prochain objectif était le lac de la Pluie, où l'on devait construire le premier fort. Mais lorsque, le lendemain, La Vérendrye donna l'ordre de franchir le portage, les hommes se mirent à murmurer, puis se mutinèrent ouvertement et refusèrent d'avancer. Avant le départ de Montréal, ses ennemis, dans le dessein de faire échouer le projet, avaient réussi à en soudoyer deux ou trois. Ceux-ci, exploitant les craintes superstitieuses de leurs camarades, leur représentaient ces régions sauvages comme inabordables et livrées aux esprits les plus malfaisants. Sombre tableau bien propre à démonter des voyageurs harassés par près de quatre-vingts jours de dure navigation entrecoupée de portages exténuants.

Que peut faire un explorateur en présence de mutins qui refusent d'obéir? Un Cavelier de La Salle eût sans doute brûlé la cervelle des meneurs, au risque de sa propre vie. Ces méthodes n'étaient pas dans la manière de La Vérendrye. Il préféra user de persuasion. Par bonheur, quelques-uns des hommes étaient d'anciens compagnons de La Jemmeraye qui avaient fait campagne avec lui chez les Sioux et les Renards, à l'ouest du Mississipi. A ceux-là, on n'en faisait pas accroire. Avec l'aide du missionnaire, on réussit à en gagner d'autres parmi les moins mal disposés, de façon à équiper quatre canots moyens.

Cette avant-garde, placée sous les ordres de La Jemmeraye et à laquelle se joignit Jean-Baptiste de La Vérendrye, eut mission d'aller établir le poste du lac de la Pluie. Munie d'un bon guide, elle fit le portage redouté, s'engagea dans un réseau inextricable de petits lacs et de criques, franchit la hauteur des terres et, après un dur voyage de près de deux mois, atteignit avant les glaces le but désiré. A l'endroit où le lac de la Pluie se déverse dans la rivière du même nom,—à deux milles environ de l'actuel Fort Frances,—La Jemmeraye construisit un fort qu'il nomma Saint-Pierre, en l'honneur du chef de l'expédition. Il était agréablement situé dans une prairie qu'encerclaient des bosquets de chênes. Le lac regorgeait de poisson et la forêt de gibier. Au pied des chutes, les Monsonis avaient dressé un grand nombre de huttes et se livraient à la pêche.

× × ×

Dans le même temps La Vérendrye, avec le reste de ses hommes, hivernait à Kaministiquia. Cette fâcheuse retraite commandée par les circonstances entraînait un retard onéreux dont il appréhendait les suites. Pendant qu'une partie de ses gens étaient là oisifs, il fallait les payer et les nourrir. Les associés de Montréal escomptaient, dès l'été prochain, une cargaison substantielle de fourrures. Pour ces marchands pratiques, attentifs à leurs écus, c'était le seul succès qui pût compter. Serait-il en mesure de tenir ses engagements envers eux, avec cet arrêt imprévu qui l'immobilisait pendant neuf longs mois? Que devenaient là-bas, en territoire inconnu, son fils et son neveu avec leur petit bataillon? Il fondait tous ses espoirs sur ces soldats d'avant-garde, sans même savoir s'ils étaient morts ou vivants...

Dieu merci, au cours de l'hiver, par leur propre chasse et par des échanges avec les Indiens, ceux du fort Saint-Pierre avaient amassé une ample provision de fourrures. Ce fut avec des canots chargés à pleins bords qu'ils se mirent en route au printemps pour rejoindre leurs compagnons. Le 29 mai 1732, ils arrivaient à l'embouchure de la rivière aux Tourtes. A cet endroit qui, sous le nom de Grand Portage, allait devenir si fameux plus tard comme quartier général de la Compagnie du Nord-Ouest, La Vérendrye les attendait avec l'impatience que l'on devine. Ses prières avaient été exaucées. Pas un des braves ne manquait à l'appel. C'était la fin de ses mortelles angoisses. Mieux encore, la marche en avant n'avait pas rencontré d'obstacles insurmontables et la moisson de pelleteries était abondante. Les doutes qui, aux heures sombres, avaient effleuré son esprit, faisaient place à une foi renouvelée dans la réussite du grand projet. L'optimisme et la confiance s'affirmaient aussi chez ses hommes, dont les craintes ridicules de l'automne précédent étaient bien oubliées. Le pays vers lequel on les conduisait n'avait pas de quoi les effrayer. Au contraire, le retour triomphal des camarades disait assez qu'on pouvait y vivre en bons termes avec les sauvages, et même y faire un commerce profitable.

× × ×

Le 8 juin 1732, un an jour pour jour après le départ de Montréal,—l'expédition reprenait sa marche vers l'Ouest avec sept canots. Il ne fallut pas moins de cinq semaines de voyage exténuant pour franchir la chaîne compliquée de petits lacs et de cours d'eau qui relie le lac Supérieur au lac de la Pluie. Une équipe était chargée de niveler quelque peu les portages,—on en comptait pas moins de trente-huit,—sans réussir à les rendre exempts de fatigue et de danger.

Le 11 juillet, les intrépides voyageurs arrivaient au fort Saint-Pierre. Il y furent accueillis avec joie par un fort contingent de Monsonis. On fuma le calumet de paix, on échangea des présents. Les Indiens se livrèrent à de touchantes manifestations d'amitié. Visiblement, ils étaient heureux et fiers de se placer sous la protection des Français. Aussi lorsque La Vérendrye, après quelques jours de repos, donna l'ordre du départ, c'est entouré d'une escorte royale de plus de cinquante canots qu'il descendit la rivière de la Pluie pour gagner vers le lac des Bois.

Donatien FREMONT.

L'élément français au Nouveau-Brunswick

L'élément de langue française qui représente un tiers de la population du Nouveau-Brunswick aura un second représentant dans le cabinet Dysart: l'hon. Dr P.-H. Laporte, ministre de la Santé. L'autre ministre acadien est l'hon. Clovis-T. Richard, secrétaire-trésorier de la province.

Vingt pour cent des ministres sont donc maintenant de langue française au Nouveau-Brunswick. Les Acadiens ont dix députés dans une chambre de quarante-huit. Normalement les Acadiens devraient avoir trois ministres et seize députés. Cela viendra.

Régina a été envahie par les sauterelles

REGINA — Une nuée de sauterelles s'est abattue, vendredi, sur la ville de Régina et l'on rapporte que d'autres hordes innombrables se dirigent également vers le sud venant de Saskatoon. Les sauterelles sont descendues dans les rues en rangs serrés, tandis que les habitants cherchaient refuge dans les maisons et les édifices.

Leur nombre était si considérable qu'on pouvait les voir au moyen du soleil, volant à 1,000 pieds et plus. Elles ont envahi les jardins et les arbres de la ville.

Le vingt-cinquième anniversaire du sacre de S. E. Mgr Béliveau

Texte de l'allocution de Son Excellence Mgr Yelle

Voici le texte de l'allocution prononcée lundi, à la cathédrale de Saint-Boniface, par Son Excellence Mgr Yelle, à la cérémonie du vingt-cinquième anniversaire de Son Excellence Mgr Arthur Béliveau.

Excellence,

Votre clergé, vos communautés et vos fidèles vous sont très reconnaissants d'avoir bien voulu sacrifier vos préférences à leurs désirs et d'avoir permis qu'au moins de très discrète façon, nous nous réunissions ce matin autour de vous, au pied de l'autel où vous avez été fait évêque il y a 25 ans, pour remercier Dieu [illegible] faites depuis un quart de siècle, et des grâces que, par vous, il a faites au diocèse de Saint-Boniface.

Mes chers Frères, Mgr Langevin, en annonçant le choix de Mgr Béliveau comme évêque auxiliaire de Saint-Boniface, rappelait entre autre choses, "le courage du nouvel élu à proclamer la vérité... son dévouement inaltérable aux oeuvres du diocèse... sa charité vraiment sacerdotale qui va également à tous, sans distinction de race ou de langue".

Et quelques jours plus tard, le 25 juillet 1913, l'huile sainte coulait sur le front du nouvel évêque, et l'Archevêque consécrateur prononçait sur lui ces paroles de souhait, de bénédiction, de consécration: "Qu'il soit infatigable dans sa sollicitude pastorale, qu'il conserve la ferveur de l'âme, qu'il haïsse l'orgueil, qu'il aime l'humilité et la vérité... la vérité qu'il ne la trahisse jamais ni par recherche de la louange, ni par la fuite d'aucune crainte... Qu'il n'appelle pas le bien mal, ni le mal bien... Qu'il se considère comme redevable à tous, aux sages et aux moins sages, aux savants comme aux simples, afin qu'il recueille le fruit de l'avancement de tous ses enfants"... "Et pour cela, Seigneur, soyez vous-même son autorité, sa puissance, son appui".

Pour deviner l'écho qu'éveillait au fond du coeur du nouveau consacré l'efficacité de ces prières liturgiques, et pour comprendre la pleine vérité du jugement porté par Mgr Langevin, il nous suffirait de lire ici le très émouvant mandement de prise de possession de Mgr Béliveau comme archevêque de Saint-Boniface. Le portrait vivant et ému du grand archevêque qui vient de disparaître, sert de modèle et d'idéal pour le travail pastoral du successeur qui arrive. Mais il ne s'agit pas d'admiration enfantine ou d'imitation factice: l'histoire marche et chacun doit envisager avec ses propres ressources les responsabilités qu'elle déroule devant chaque génération. Le nouvel archevêque analyse avec une vue très pénétrante et très personnelle les circonstances nouvelles où il se trouve placé; il porte des jugements calmes et courageux, conformes à la justice et à la vérité, il accepte loyalement toutes ses responsabilités. Il met au-dessus de tout, mais pénétrant partout, la préoccupation du royaume de Dieu: "Un coeur d'évêque, écrit-il en son style concis et énergique, doit avant tout être épris du désir de répandre autour de lui la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ"...

Dans le travail, la lutte qui s'impose, c'est l'esprit de l'Eglise qui le guidera: "l'esprit de l'Eglise, ajoute-t-il, qui est l'esprit de paix, mais de paix dans la justice et le droit, sera notre loi"... "Nous voulons entrer dans la lutte avec la confiance en Dieu et la sage prudence conseillée par la Sainte Eglise, mais aussi avec l'inaltérable détermination de ne jamais quitter l'arène jusqu'à ce que justice soit rendue".

Ce programme de vie épiscopale, mes Frères, il a été rempli avec une conscience du devoir dont vous avez été témoins, avec un courage et une énergie de volonté qui ont usé avant le temps un organisme moins fort que l'âme qui l'utilisait.

En 1916 était déjà finie la période de développement extraordinaire qui avait marqué pour l'Ouest canadien le commencement du siècle.

Avec des ressources très diminuées et en pleine crise financière, il restait l'obligation de faire face à des engagements contractés en pleine prospérité. Le ralentissement du développement matériel, s'il causa bien des inquiétudes à l'autorité diocésaine, ne paralysa pas l'essor spirituel et religieux. L'éducation chrétienne de l'enfance dans les conditions pénibles qui sont faites à l'école manitobaine, l'oeuvre de la bonne presse, la fondation de nouvelles paroisses, l'ouverture de maisons religieuses, la construction de chapelles de missions, la discipline ecclésiastique, la conservation de la foi, l'accroissement de la piété, tout ce qui contribue à faire connaître aux âmes Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa miséricorde, tout cela fut l'objet incessant du zèle actif, éclairé et prudent de Mgr Béliveau.

Et il faudrait être en mesure de nous rendre compte des résultats, invisibles parce que plus spirituels, que ce travail épiscopal, constant, prudent et éclairé, a produit au fond des âmes pour l'avancement du règne de Dieu et pour la conservation des qualités et des dispositions qui assurent les fondements de la société civile. La prédication chrétienne qui maintient dans les coeurs le sens de notre filiation divine et de la vraie fraternité humaine; les sacrements qui assurent le contact avec la source de vie et de charité que le Sauveur a apportée au monde; les cérémonies du culte qui élèvent les âmes au-dessus des préoccupations journalières et des misères humaines; le recrutement et la direction du clergé qui maintient au milieu du peuple de vivante façon le don de Dieu, tout cela depuis 25 ans a été assuré au diocèse par celui qui représentait au milieu de vous l'autorité de l'Eglise, par celui qui vous parlait au nom du chef de l'Eglise et qui venait à vous avec l'esprit et le coeur du Christ.

Et qu'il me soit permis de signaler ici sans y insister, la prédication vécue de foi émouvante, d'abnégation plus qu'ordinaire, de soumission sans réserve à la divine Providence que Mgr Béliveau offre à ceux qui vivent avec lui dans l'épreuve de santé qui l'a atteint depuis sept ans.

Une activité en plein épanouissement peut facilement tromper sur ses inspirations profondes: l'épreuve de l'immobilité dans la maladie met à nu les profondeurs de l'âme et permet plus sûrement de découvrir les sources où s'alimente la vie quotidienne.

C'est pour rendre grâces à Dieu de tous ces bienfaits que nous allons nous unir à l'hostie sainte, à l'Agneau immolé pour nous, dans la messe que je vais dire aux intentions du vénérable jubilaire.

Le 1er juillet 1913, Mgr Langevin demandait au diocèse de chanter un Te Deum d'action de grâces pour le secours providentiel que Dieu lui donnait dans la personne de son auxiliaire. Après 25 ans, nous reprenons ce Te Deum d'action de grâces pour remercier [illegible] rempli les espérances qu'il faisait alors lever sur le diocèse, pour remercier la Providence d'avoir donné durant le dernier quart de siècle au diocèse de Saint-Boniface un archevêque digne de ses prédécesseurs, un vrai chef, un excellent conducteur d'âmes.

Excellence, c'est avec ces souvenirs dans l'âme et ces sentiments dans le coeur que votre peuple, en ce jubilé de votre sacre, vous présente ses hommages très respectueux, sa vénération filiale, son affectueuse sympathie, sa reconnaissance et ses voeux de bonheur et de longue vie. Ad multos annos!

Lettre de Londres

Choses vues en passant...

Les Londoniens, lorsqu'ils font la queue à la porte d'un de leurs grands théâtres, ont tout l'air d'une caravane de nomades. Assis, les genoux sous le menton, sur de minuscules pliants qu'ils louent moyennant six pence (environ douze sous), ils s'alignent le long du trottoir, en plein ciel; à moins qu'il ne pleuve et qu'ils ouvrent leurs parapluies, alors on ne les voit plus du tout.

Ils arrivent là tout droit du bureau ou du magasin, soufflants, affamés, parce qu'il faut louer son pliant une bonne heure et demie avant la représentation. On a le choix de louer son pliant, de le mettre sur le trottoir avec son nom dessus et d'aller se promener jusque vers les huit heures moins vingt, ou bien de s'y installer tout de suite, comme chez soi, puisqu'on a payé. Pour le moment, une petite partie de Piccadilly nous appartient et la loi nous accorde d'y rester.

A huit heures, le loueur de pliants fait lever tout le monde, rentre en possession de ses meubles, et la foule patiente et toujours docile passe au guichet des billets à dix shillings.

Je pense qu'il n'y a que les Anglais pour se prêter de bonne grâce à toutes ces petites manies.

Il est vrai que le système a du charme, les soirs où il fait beau. Rien n'est plus plébéien, mais aussi plus agréable, que d'être installé au beau milieu du trottoir pour voir arrêter les taxis et descendre les belles robes à traîne, de ne rien perdre du luxe, de la misère, de la couleur et du ton de Piccadilly Circus, vers les huit heures.

On est là comme chez soi. On ouvre son petit paquet de sandwichs ou l'on hèle le marchand ambulant. On mange, on grignote, on fait des amis à droite, à gauche; on lit son journal étalé sous le nez de trois ou quatre voisins; on écoute la voix éraillée du "street artist"; on jette un sou dans le chapeau qui passe; on suit les évolutions d'un acrobate qui grimpe sur le trottoir à chaque coup de clackson, puis retombe dans la rue, sous l'oeil visiblement agacé du grand policeman. On voit de son pliant une tranche de vie, vraie, triste ou drôle, avant d'en voir une autre sur les planches... Tout ça pour six pence. Non, vraiment, ce n'est pas cher...

✦ ✦ ✦

Ce n'est pas à Paris que l'on réussirait ainsi à enrégimenter les foules. Tente-t-on de soumettre le Parisien à cette habitude de faire la queue, il se rebiffe, il enjambe, il bouscule, il trépigne, il piétine, il pérore. Les gendarmes, de désespoir, y ont renoncé. Mais on a songé à autre chose. La France n'est pas pour rien la terre de l'égalité et de la fraternité.

Aux arrêts d'autobus, par exemple, on a installé de curieuses petites machines qui vous lâchent un billet numéroté lorsque vous poussez le lévier de détente. Pas moyen de monter dans l'autobus sans ce billet, aux heures d'affluence. Tout le monde y passe.

Arrive l'autobus. Mille personnes sont là qui piaffent et agitent leurs petits bouts de papier. Vous vous croiriez à New-York lorsqu'on acclame un président.

Le possesseur du plus petit numéro dans la kyrielle, c'est-à-dire celui qui est arrivé le premier, a droit à la première place, celui du suivant à la seconde, et ainsi de suite. Tout le monde crie son numéro à la fois. Le pauvre conducteur n'y comprend rien du tout. On crie encore plus fort et, finalement, tout se démêle miraculeusement. Les plus bas numéros grimpent dans l'autobus, les autres attendent le prochain. On ne peut pas dire que c'est un système rapide, mais pour être juste, il n'y a pas à dire, c'est très juste.

✦ ✦ ✦

Dorset, beau comté sud d'Angleterre, est réputé pour ses auberges, aussi pittoresques qu'hospitalières. Beaucoup ont le renom d'avoir servi de repaires aux contrebandiers de cette côte, au cours des temps aventureux qu'immortalisa Stevenson dans "Treasure Island". Elles portent des noms aux résonnances magiques qui font rêver: **"The Three Mariners", "The Lone Sea Wolf", "The Travellers' Rest".**

Tout le monde brûle de les visiter, histoire de s'en vanter à ses amis. Je suis comme tout le monde.

Un jour donc que j'étais dans un petit village de cette côte, j'hésitais entre ses trois auberges. Il y en avait une qui était juchée sur la falaise comme un phare; une autre qui somnolait sous son vieux petit bonnet de chaume à mi-chemin entre le village et les rochers, et une troisième qui était installée dans la vallée au milieu des cottages centenaires. Je ne savais pas sur laquelle arrêter mon choix.

Sur ces entrefaites, la seule personne visible de ce village endormi, un jeune vendeur de crème à la glace, apparut à l'entrée de la rue silencieuse, poussant sa charrette à bras. Je m'empressai de lui demander s'il croyait que l'on me donnerait une tasse de thé dans l'une ou l'autre des auberges. Il était environ une heure de l'après-midi.

Il me dit gentiment: "Je vais aller voir".

Je restai appuyée contre la fontaine du village à l'attendre. Au bout de quelques instants, il revint soucieux.

"Au **Three Mariners,** me dit-il, il y a le plâtrier qui est en train de plâtrer; alors, vous comprenez... l'aubergiste regrette... Mais je vais aller m'enquérir à l'autre auberge".

Il revint plus triste encore.

"Au **Three Horse Shoes,** m'annonça-t-il, la femme de l'aubergiste vient tout juste de commencer sa lessive. Alors, quoi, elle ne peut pas laisser son savonnage".

Il ne restait plus qu'une auberge: celle qui était juchée sur la falaise. Mon jeune ami grimpa, grimpa. Il ne revint qu'au bout d'une bonne demi-heure. De loin, je vis qu'il avait un air funèbre.

"C'est-y pas malheureux, fit-il, mais l'aubergiste trouve que ça ne vaut pas la peine d'allumer son poêle rien que pour une tasse de thé".

Elles étaient trois charmantes auberges dans ce village paisible qui avaient la réputation d'être si, si hospitalières...

✦ ✦ ✦

A Drury Lane, théâtre institué par charte royale de Charles II, un des plus anciens de Londres et un des mieux équipés, on réussit d'admirables effets scéniques. Dans **"Crest of the Wave"**, on avait simulé le passage d'un train, non derrière les décors, mais sur la scène même, un "hold-up" pratiqué par des bandits, l'explosion de bombes sur la voie ferrée et l'effrondement successif des wagons.

Mais voici que dans **"The Sun Never Sets"**, adapté du roman d'Edgar Wallace, on assiste au départ d'une pirogue africaine sur une large rivière aux eaux remuantes et, simultanément, au vol d'un avion à travers un incroyable pan de ciel bleu.

✦ ✦ ✦

Les Parisiens ont des attentions charmantes à l'égard de leurs invités, surtout lorsqu'ils sont de qualité royale. Pensez-donc, tout Paris arbore, dit-on, des cravates de plaid écossais depuis qu'il est question de la visite de la reine Elizabeth.

A propos de cette visite des souverains anglais, voici d'après un correspondant français de l'**Evening Standard,** de Londres, le menu du déjeuner qui leur a été servi à Versailles, le 21 juillet:

Les Perles fraîches de Sterlet
Le Melon frappé
Les Délices du lac d'Annecy à la Nantua
Les Mignonnettes d'agneau Trianon
La Timbale de Cailles farcies à la Talleyrand
Les Aiguillettes de Caneton Rouennais à la Montmorency
Salade Gauloise
La Suprême de la Poularde de Bresse au beurre noisette, avec des pointes d'Asperges à l'Etuvée
Les Truffes à la Mode du Périgord
La Mousse Glacée Singapour
Les Pêches de Montreuil Princesse
Les Frivolités.

✦ ✦ ✦

Ce qui m'a surtout frappée à Bruges, la ville artistique des Flandres, ce n'est pas la qualité vénicienne de ses canaux pourtant célèbres, ni le dessin harmonieux de ses nombreux ponts à arceaux, ni le style pur de ses belles façades rouges réfléchies dans l'eau verte, ni ses quais fleuris peints par tous les artistes de passage, ni même la fine dentelle de ses fenêtres, — dentelle qui fait cependant l'envie de toutes les femmes qui passent par là, — non, c'est surtout et avant tout, son grand charme religieux.

La ville est comme imprégnée d'une saveur religieuse, d'une odeur d'église, de cierges, de communion. Dès sept heures du matin, on voit circuler par les charmantes rues étroites pavées de galets, de bonnes petites vieilles à coiffe, de jeunes garçons à gros missel, des fillettes endimanchées à ne plus pouvoir se plier. Et tout ce monde se rend à l'église. On entend l'éparpillement des cloches par-dessus les vieux toits, on découvre au bout de chaque rue des clochers, de grands portails ouverts où disparaissent tous les passants. On est en pleine atmosphère de piété.

Bruges possède d'admirables spécimens d'églises gothiques et de style rayonnant, quelques-uns des plus beaux qui soient. Les Brugeois ont raison d'en être fiers. Et cependant, ce qui frappe surtout chez eux, c'est moins l'admiration pourtant très marquée qu'ils ont pour leurs sanctuaires et les objets d'art qu'ils renferment, que l'habitude de venir y prier, y réfléchir, y vivre, car ils sont essentiellement des pratiquants.

On voit souvent en Europe des villes qui s'enorgueillissent de leurs églises, mais qui manquent d'esprit religieux. A Bruges, on trouve de belles églises ET la religion.

Gabrielle ROY.

A la poursuite du crime



La province de Québec tient la tête au Canada dans les recherches contre le crime, avec l'ouverture d'un nouveau bureau pathologique microscopique. Le Dr Paul Martin, assistant du Dr Pierre Masson à l'Université de Montréal et à l'Hôpital Sainte-Justine, travaille à un microtome, aide précieuse dans la découverte du crime.

M. Bracken propriétaire à Saint-Eustache

Nous apprenons que l'hon. premier ministre de la province, M. John Bracken, vient de faire l'acquisition d'une ferme dans la paroisse de Saint-Eustache, sur le chemin No 1, à 35 milles à l'ouest de Winnipeg.

Il paraît que M. Bracken a l'intention de faire l'élevage de vaches de race sur cette ferme.

Nouveau vaccin pour sauver les chevaux

Vingt-six mille doses d'un nouveau vaccin contre l'encéphalomélite (maladie du sommeil) des chevaux ont été expédiées de New-York au Manitoba.

Depuis deux semaines, 50,000 autres doses ont été envoyées en Saskatchewan. On estime que sur les 1,125,000 chevaux des deux provinces, 100,000 on tété immunisés contre la maladie.

Le nouveau vaccin est cent fois plus actif que celui employé jusqu'à présent.

La pluie et la fraicheur retardent les progrès de la maladie, bien que le nombre de cas augmente lentement.

Le gouvernement va devenir maître de la Banque du Canada

OTTAWA — Le quinze août prochain, le gouvernement canadien deviendra le maître absolu de la Banque du Canada. C'est à cette date que la trésorerie fédérale achètera les 100,000 parts dans le public au prix de $59.20. Ces parts furent émises avec une valeur au pair de $50. Par cette transaction on se conformera à une loi votée à la dernière session du parlement. Constituée en 1934, comme une institution privée, mais dans une large mesure soumise au contrôle administratif du gouvernement, la Banque du Canada commença ses opérations en mars 1935, avec un capital-actions de 15,000,000.

Ephémérides de l'Ouest

1er août 1782
Naissance, à Aix-en-Provence, de Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

3 août 1818
Des nuées de sauterelles s'abattent sur la Rivière-Rouge et dévastent toutes les récoltes.

4 août 1846
Naissance, à Saint-Boniface de Roger Marion, grand propriétaire terrien, qui fut député de Carillon et de Saint-Boniface.

6 août 1877
Lord Dufferin, gouverneur général du Canada, arrive à Winnipeg, accompagné de Lady Dufferin. Il est le premier représentant de la couronne à visiter les provinces des prairies.

7 août 1766
Mort, à Rouen, du Père Messaiger, qui avait été le premier missionnaire Jésuite à accompagner La Vérendrye dans ses voyages de découverte.

Saint-Boniface

Le vingt-cinquième anniversaire du sacre de S. E. Mgr Béliveau

On a célébré dans l'intimité, lundi 25 juillet, le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Son Excellence Mgr Béliveau. La cérémonie a été à la fois simple et touchante. Son Excellence Mgr Yelle a dit une basse messe en présence de Mgr l'Archevêque qui assistait au trône. Son Excellence Mgr Sinnott était présent, ainsi qu'un très grand nombre de prêtres et religieux des deux diocèses.

A l'issue de la messe, un dîner intime eut lieu à l'Archevêché. Les prêtres présentèrent une bourse substantielle à leur archevêque. Ce dernier répondit en termes appropriés et remercia Son Excellence Mgr Yelle, les prêtres et ceux qui avaient daigné assister à la fête.

Malgré l'intimité de cette fête de famille, le clergé et bien des fidèles ont tenu à exprimer à Monseigneur leurs sentiments de respect, d'attachement et surtout de reconnaissance pour les services rendus. — Ad multos annos!

Clergé présent

Son Excellence Mgr E. Yelle, président; [illegible] Son Excellence Mgr A. Sinnott, archevêque de Winnipeg; Son Excellence Mgr B. Ladyka, évêque des ruthènes au Canada; Mgr Martin Kessler, P.D., V.G., de Winnipeg; Mgr W. Jubinville, P.D., V.G., de Saint-Boniface; R. P. Lamontagne, Provincial des Oblats; R. P. Léonard, O.C., La Trappe de Saint-Norbert; R. P. Magnan, O.M.I., R. P. Dussault, O.M.I., R. P. Denis, C.S.V., directeur d'Otterburne; R. P. Damas, Capucin, de Saint-Boniface; R. P. Laplante, C.SS.R., curé de Ste-Anne; J. Béliveau, S.J., recteur du Collège de St-Boniface; MM. les abbés C. Derome, Ch. Gandos, Marisiac, D. Lamy, A. Couture, A. Brunet, Ph. Brunet, A. Hébert, A. Décosse, J.-A. Sabourin, Art. Benoit, J.-A. Beaudry, Phaneuf, S. Caron, Alph. Laurin, Z Garand, D. Clavelous, L. Primeau, L. Senez, J. Bellavance, Léon Roy, J.-M. Gagné, J. Labais, Henri Bernard, G. Yelle, Jos. Radan, B. Diederichs, Jos. Picod, J.-M. Comte, Simon Niviot, Léon Rivard, L. Vinet, Marcel Dugal, J. Messier, Rosario Brodeur; RR. PP. Bleau, S.J., Boily, S.J., Dupas, S.J., J. Zimmerman, M.S., J.-O. Plourde, O.M.I., Lafrenière, O.M.I., Fortin, O.P., Dom Jean Pelletier, C.R.I.C., Hubert Heynen ptre, R. P. R. Peyrand, C.S.V., R. P. J. Lesage, C.S.V.

Comité La Vérendrye

Jeudi soir dernier avait lieu au Parlement une réunion générale des membres de tous les sous-comités. Plus de quarante membres présents ont entendu le rapport général et ont pu ainsi constater quel travail a été accompli.

Le Comité d'Education s'était tracé un triple champ d'action que M. Marion et ses collègues ont tenu à couvrir: écoles, presse, radio. Le travail dans les écoles se continuera dès septembre. La presse a été avisée et on a fourni aux quotidiens comme aux hebdomadaires tous les imprimés voulus. La radio a aussi été l'objet des soins du Comité. L'on donnera d'ici peu trois dramatisations aux postes locaux et il y aura, sur tout le réseau, une conférence précédant les fêtes. Il y aura aussi compte rendu détaillé des principaux événements durant la cérémonie et, il va sans dire, le dévoilement au complet. Le Comité fera aussi de l'annonce.

Le Comité du Programme a fait bonne besogne lui aussi. Les acteurs du pageant sont à se préparer. Douze groupes nationaux prendront part à la troisième partie. La première partie est entièrement consacrée à La Vérendrye. Ce rôle est rempli par M. Boutal, notre compatriote si avantageusement connu.

Le Kiwanis de Winnipeg s'occupe activement de la parade. Déjà un bon nombre de maisons d'affaires et de sociétés nationales ont promis d'aligner leurs chars allégoriques. M. le docteur Skaling est en charge de la parade et on pourra communiquer avec lui. (Toronto General Trusts Building). M. Ramsay s'occupe activement des réjouissances publiques qui auront lieu à Saint-Boniface. Nous aurons sous peu des nouvelles intéressantes à donner au public. La partie musicale du pageant a été confiée à M. Marius Benoist, qui aura sous sa direction un orchestre de trente musiciens.

Le Comité du Monument a fait rapport. On a appris que la Commission des Sites Historiques avait souscrit la somme de cinq mille dollars, que la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface avait souscrit $2,100 et que la ville des Trois-Rivières avait envoyé un chèque de cinquante dollars comme contribution. Des remerciements chaleureux furent adressés à ces donateurs généreux. Le Comité permettra à la Saint-Jean-Baptiste de vendre sur le terrain et aux principaux événements, des images à son propre profit, afin de la dédommager quelque peu.

Les fondations du monument sont maintenant terminées et le Comité n'a plus qu'à régler définitivement les détails de la cérémonie du dévoilement.

Le Comité de Réception a fait rapport de ses activités également. Des listes ont été dressées et des invitations seront lancées. Il a été décidé de choisir un Comité d'invitation et M. J. Evans, sous-ministre de l'Agriculture et Mme J. Poitras ont été choisis. L'on fera immédiatement la liste des invités et les cartes seront envoyées sous peu.

Bien que nous ne sachions pas encore définitivement quels personnages assisteront à la cérémonie, il semble à peu près assuré que l'hon. M. King, premier ministre, sera présent. L'hon. M. Bracken, actuellement à Ottawa, a été chargé d'inviter M. King. Le Comité espère que l'hon. M. Lapointe sera aussi parmi nous.

Les gérants d'affaires ont aussi fait des rapports extrêmement intéressants. Ces messieurs ont été très actifs, comme agents de liaison. Ils se sont occupés du programme et de la publicité. Des milliers de la petite brochure annonçant le programme des fêtes ont été distribuées par tout le pays. Le programme qui sera publié sous peu sera mis en vente par toute la ville et actuellement quatre agents sont à solliciter des annonces.

Les petits vendeurs de journaux du Free Press vendirent le programme de porte en porte, durant plusieurs jours, en colportant leurs journaux.

Les membres des divers Comités se sont séparés, enchantés de l'aspect général et plus enthousiastes que jamais. M. Henri Lévêque, représentant de la Société des Descendants de J.-B. Lagimodière, a été ajouté au Comité général, ainsi que l'hon. M. McDiarmid, ministre des mines, que M. Evans s'est associé.

Au Camp Notre-Dame le 31 juillet

Les Guides sont au Camp: 70 pleines de vie et de gaîté.

Le 31 juillet, grande fête. En voici le programme:

11 h. a.m.—Messe basse dite par M. l'Aumônier. Bénédiction de la chapelle du Camp.

12 h.—Dîner. Le Camp ne sert pas de repas aux visiteurs.

Restaurant: liqueurs, crème à la glace, sucreries.

2 h. 30 p.m.—Visite des travaux exécutés par les Guides.

3 h. p.m.—Démonstration par les Guides.

3 h. 45—Bénédiction du T. S. Sacrement.

Le Camp Notre-Dame est situé entre Gimli et le Camp Morton. A quatre milles plus loin que Gimli, vous apercevrez une affiche: "Camp Notre-Dame". Au sortir de Winnipeg, par la rue Main, on prend le chemin de Winnipeg Beach. On peut aussi passer par Selkirk.

Bienvenue au Camp Notre-Dame.

Départ pour la France

A l'occasion du départ pour la France de Mlle Anne Théberge, un imposant groupe d'amis se réunissaient mercredi 20 juillet, dans la jolie salle de la Canadian Legion du Norwood, afin de lui exprimer leurs meilleurs souhaits de bon voyage et de succès.

M. H. Bougrarel, consul de France à Winnipeg, dit quelques mots au nom de la colonie française et deux magnifiques valises lui furent présentées.

Mlle Théberge sut remercier avec grâce ses nombreux amis et prenait de saluer pour eux la colonne Vendôme. Mmes E. Létienne et G. Walsh étaient les organisatrices de la soirée.

L'héroïne de cette fête a quitté Winnipeg dimanche soir pour Montréal. Elle s'embarquera à bord du "Normandie". Elle va suivre à Paris un cours de deux ans à l'Ecole Supérieure d'Enseignement Professionnel.

Cercle Ouvrier St-Joseph

Assemblée mensuelle tenue le 19 juillet 1938

En l'absence de M. le Président, M. Omer Faille, notre vice-président, ouvre cette assemblée à laquelle assistaient tout près de 100 ouvriers.

Une motion de condoléances fut adoptée à l'égard des familles Joseph Berthelette et J.-Armand Pambrun, lesquelles ont été éprouvées dans le cours du mois dernier.

Après bonne et longue discussion, il fut décidé, que pour cette année, notre Cercle ne tiendrait pas son pique-nique annuel, en raison de la célébration du bicentenaire de La Vérendrye qui aura lieu cet automne.

Les réparations nécessaires à nos salles sont presque toutes faites, et la construction du terrain pour jeux de boules avance; d'ici peu nous pourrons en profiter.

M. le Vice-Président fait remarquer aux membres que M. Joseph Berthelette, un de nos membres décédé dans le cours du mois dernier, appartenait à notre Caisse Fonds de Secours. Par les chiffres donnés il encourage tous les membres du Cercle à participer à cette caisse, laquelle réellement rend un grand service au moment le plus opportun.

MM. Victor Masson et Adrien Sourisseau prirent part au programme récréatif.

MM. Philippe Lémaire et Jean-Baptiste Lavallée remportèrent les prix de notre raffle mensuelle.

Le Secrétaire.

Retraite fermée

Telle qu'annoncée, une deuxième retraite fermée aura lieu au Couvent de Saint-Charles, du vendredi soir 29 juillet, au mardi matin 2 août. Le R. P. Péalapra, O.M.I., en sera le prédicateur.

Celles qui seraient désireuses de suivre les exercices de cette retraite sont priées de donner leur nom, le plus tôt possible, soit au Secrétariat de l'A.C.J.F. (Tél. 202 485), soit aux Révérendes Soeurs Oblates, à la Maison-Chapelle (Tél. 201 287).

PETITES NOTES

M. et Mme Jean-Baptiste Prud'homme, de Los Angeles, sont en visite chez M. et Mme Nap. Prud'homme, 554, rue Desmeurons, Saint-Boniface.

• • •

M. et Mme J.-B.-O. Leclère, de la rue Saint-Jean-Baptiste, Saint-Boniface, ont passé une semaine à Kenora, Ont.

• • •

Mme Edouard Boisvert, de Laurier, et Mme Laura Fortin, de McCreary, Man., se sont arrêtées à Winnipeg, la semaine dernière, en route pour chez elles. Elles étaient les invitées de Mme H. Béchard, de Saint-Boniface.

• • •

M. et Mme Adélard Saint-Jean, de Val Marie, Sask., ont été les invités de la soeur de M. Saint-Jean, Mme Sigouin, de la rue Desautels, Saint-Boniface.

• • •

M. et Mme François Cheramy et leur fils, Fernand, sont partis la semaine dernière pour Vancouver où ils doivent passer quelques semaines.

• • •

M. et Mme Camille Fournier, de Saint-Boniface, sont actuellement à Kenora, Ont.

• • •

Mlles Valentine Couture, Léonie et Monique Guyot passent leurs vacances à Hollywood et Los Angeles, Californie.

• • •

M. Claude Sumner, de Saint-Boniface, est actuellement à Kenora, où il doit passer quelque temps.

Mlle Edith Bibeau, de Saint-Boniface, est partie pour Bathgate, N. D., où elle doit passer deux semaines.

• • •

Mlle Madeleine Bernier, fille de M. et Mme Alexandre Bernier, est partie pour Montréal où elle doit entrer au Noviciat des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie.

M. l'abbé M. Baudoux, curé de Prud'homme, Sask., était de passage à Saint-Boniface ces jours derniers, de retour de la province de Québec.

• • •

Mlle Agnès Dufault est revenue de Québec où elle a assisté au Congrès Eucharistique. Elle a visité Ste-Anne de Beaupré et Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Un père et une mère qui assistent aux noces d'or de leur fille

M. et Mme Louis Asselin, de Pinewood, Ont., assistaient, lundi aux noces d'or de leur fille, Mme Thomas Jolicoeur, de Noranda, P.Q., auxquelles ont pris part six générations de la famille. L'ambition du vénérable couple est de tenir dans ses bras un enfant de la septième génération. M. Asselin a 90 ans et sa femme 84. Tous deux se livrent encore aux travaux qu'ils ont faits toute leur vie. Ils ont eu quinze enfants, dont cinq habitent le Manitoba et assistaient à la fête de Noranda: Bertrand, Fred, Ferdinand et Mme R. Ferdinand, de White River, et Prosper, de Lewis.

D'après les médecins, la présence du père et de la mère aux noces d'or de leur enfant constitue un cas presque aussi rare que celui des fameuses quintuplettes Dionne.

Camp Notre-Dame

Après une année d'étude et quinze jours d'examens du douzième grade, j'avais bien mérité quelque repos. Aussi l'invitation d'aller au camp pour être responsable de quatre petites croisées me laissait plus qu'indifférente. Mais voici que la devise jéciste me poursuivait: Voir, juger, agir. Ne pas aller au camp, c'était peut-être priver quatre fillettes d'une quinzaine de repos; y aller, c'était profiter de l'occasion d'agir. Je me laissai convaincre et me voici enrôlée.

Le départ fut joyeux; l'arrivée au camp pleine d'imprévus; le séjour au camp, on ne peut plus agréable. J'ai eu plus de plaisir dans mes quinze jours au Camp Notre-Dame que dans toutes mes autres vacances. Pourquoi cela? C'est que nous formons une grande famille bien sympathique, que tout s'enchaîne avec ordre et coopération, chaque campeuse se sentant responsable du bon esprit à conserver et du bonheur de ses compagnes.

Vers les sept heures et demie, le sifflet de la cheftaine se fait entendre dans le silence du matin. Après une courte prière et une visite au lac, nous prenons le Chemin Jubinville, puis l'Avenue du Christ-Roi et arrivons à la chapelle. La journée d'un bon chrétien devrait toujours commencer par une union intime avec Notre-Seigneur. Notre communion quotidienne n'est pas étrangère à la gaîeté qui règne toujours parmi les campeuses.

Le drapeau papal est hissé au chant de "O Canada", puis toutes ensemble nous clamons trois fois: Vive le Pape de l'Action catholique!

Nous travaillons par équipe. Nous avons décoré nos tentes, nettoyé et embelli le terrain pour avoir un beau "devant de porte". Chaque petite campeuse prend soin de ses effets et doit toujours garder sa tente bien propre. Notre village compte vingt-trois abris. Deux fois par jour nous allons au bain. La belle grève est immense et faite exprès pour nous. Les petites n'y courent aucun danger; d'ailleurs, les responsables sont toujours là pour rassurer les nerveuses et prévenir les événements fâcheux. Face au lac, se dresse la statue de Notre-Dame du Sacré-Coeur. Avant de se précipiter au bas de la côte, les baigneuses entourent la statue et chantent:

O Vierge fidèle,
Sous votre tutelle,
Nous allons à l'eau.
Gardez, Notre-Dame,
Nos corps et nos âmes
De tout fléau.
Veillez sur nous,
Mère très belle,
O Reine des flots!

Nous avons des jeux organisés: balle-molle, balle canadienne, courses, etc. Et quand il pleut: bingo, contes, récits de missions, car nous avons avec nous des religieuses qui nous font bénéficier de leurs expériences, et qui bien volontiers amusent les petites afin que les cheftaines soient de temps à autre relevées de leurs responsabilités.

Quelques équipes préparent à tour de rôle des programmes pour le feu de camp. Les plans sont grandioses, c'est du théâtre en règle; le soir arrive et les pièces à nombreux personnages ne sont pas montées. L'expérience nous apprend à limiter le nombre des actrices et à utiliser les monologues, les chants et les fables; celles de La Lanterne magique et Le Corbeau et le Renard ont été bien appréciées.

De nombreux et distingués personnages nous honorent de leurs visites. Ce n'est pas du tout banal de dîner en compagnie de S. E. Mgr Yelle et de MM. les abbé H. Bernard, Yelle, Couture, Hébert, Mitchel, Brunet... dans les réfectoires Béliveau et Yelle.

Nous faisons des excursions, nous apprenons à faire cuire nos sandwiches et nos pommes de terre à la mode indienne; nous savourons la limonade H-A-R., inépuisable longtemps après que les citrons ont été bien pressés.

Quinze jours passent vite! Nous sommes à la veille du départ. Pour remercier Notre-Seigneur de nous avoir gardées au camp durant 21,560 minutes, nous faisons une heure sainte, chaque équipe restant 20 minutes en adoration et en action de grâces. De dix heures à onze heures du soir, dimanche, de pieux cantiques à Notre-Seigneur et à la Sainte-Vierge, protectrice du camp, accompagnent nos prières.

Lundi matin, le camion des bagages arrive. C'est le grand déménagement; puis vers les onze heures apparaît la grande voiture gracieusement envoyée par Soeur Supérieure de l'Hospice Taché pour nous ramener.

Nous disons au revoir à notre cher Camp Notre-Dame, puis en route. Des adieux, c'est toujours triste; la nature veut se montrer sympathique et voilà qu'elle pleure un peu trop libéralement pour un char découvert. Nous nous réfugions au Camp Sans-Souci où le charitable propriétaire nous fait visiter ses domaines bien intéressants et bâtit une couverture à notre véhicule. Nous remontons, nous nous entassons sous notre abri. Une vraie rondelle de gipsies maintenant!! Que la pluie fasse des siennes, nous chantons et nous nous moquons d'elle.

Une chose cependant nous inquiète. Arriverons-nous à temps pour saluer une dernière fois notre compagne, Madeleine Bernier, qui part ce soir pour le noviciat d'Outremont? A sept heures, les élèves du grade douze et les guides, nous faisons irruption dans la gare du Pacifique Canadien. Madeleine va monter dans le wagon, elle voit avec bonheur arriver les échevelées campeuses qui lui témoignent leur affectueuse admiration et se recommandent à son pieux souvenir. Le train s'ébranle, Madeleine va vers la "meilleure part" qu'elle a choisie; nous revenons à nos foyers, désireuses de faire nous aussi quelque bien, et le coeur plein de reconnaissance pour nos parents et notre Père-aumônier qui nous ont procuré une si belle quinzaine.

J'espère que les guides de l'Institut qui nous remplacent au Camp goûteront autant de bonheur que nous; c'est le voeu que je forme en terminant.

Rhéa BOUCHER.

Un Etat mexicain qui n'a plus qu'une seule église

Dans l'Etat de Vera-Cruz, 150,900 catholiques ont signé une pétition demandant la restauration du culte.

Dans cette province, la loi prévoit qu'un prêtre pourra exercer le ministère par chaque 100,000 habitants. Or, jusqu'à présent, les autorités civiles, en dépit de la loi et malgré de nombreuses requêtes de la part de la population, ont toujours refusé toute autorisation de résidence et de fonction aux 13 prêtres qui, légalement, devraient pouvoir assurer le service religieux en cette contrée. Du reste, les catholiques qui, même sans la présence d'un ecclésiastique, se réunissent pour prier en commun sont arrêtés et emprisonnés.

Mais la situation dans l'Etat de Vera-Cruz est encore relativement favorable dans l'occurrence où la religion pourrait être autorisée à reprendre ses droits et à en user légalement dans toute leur étendue. Car les lieux du culte y existent encore et n'attendent que d'être rouverts pour voir accourir la foule des fidèles.

Par contre, il est des régions où les églises mêmes ont disparu.

C'est, en particulier, l'état de choses qui règne dans l'Etat de Tabasco, d'après une lettre que le Times a reçue de son correspondant de Mexico.

Ce journaliste a visité la contrée et dit qu'il est question de reconstruire l'église de l'Immaculée-Conception de Villahermosa, dont il ne reste que quelques pierres éparses sur son ancien emplacement, et qui peu à peu sont enlevées pour paver les rues.

"L'ancien dictateur Garrido Canabal, ajoute le correspondant, fit beaucoup plus que fermer les églises: il détruisit toutes celles qui se trouvaient dans l'Etat, à l'exception d'une seule, qui est actuellement employée comme école.

De la cathédrale aucune trace ne demeure. Le site sur lequel elle s'élevait est présentement recouvert de ciment et sert de terrain de jeux".

Donc, bien des catholiques mexicains, avant que de pouvoir rouvrir leurs sanctuaires devront, d'abord, les reconstruire.

M. R.-J. Manion préconise l'immigration

TORONTO—M. Robert-J. Manion, chef du parti conservateur fédéral, invité d'honneur de l'Association conservatrice d'Ontario, s'est déclaré favorable à l'immigration: il considère qu'un accroissement de population de quelques millions d'hommes permettrait de résoudre plusieurs problèmes canadiens, notamment le problème ferroviaire. Le Canada, dit-il, n'est qu'au début de son développement et il y a place au pays pour une population de 50,000,000 à 75,000,000 d'âmes. Avec une politique saine et progressive, conclut M. Manion, avec une sage politique d'immigration adoptée au moment opportun, il n'y a pas de limite à l'avancement de la nation canadienne.

Une idée qui n'est pas nouvelle!

Les soirées mensuelles et le bien qu'en a retiré l'Association d'Education. — Le mouvement coopératif et notre relèvement économique.—Les Caisses Populaires. — Les Cercles paroissiaux et l'organisation coopérative.



M. le magistrat H. Lacerte

Monsieur le Président,
Excellence (Mgr Béliveau),
Messieurs les membres du clergé,
Mesdames et messieurs,

Invité à prendre une part active à votre Congrès, j'ai accepté par esprit de discipline, il est vrai, mais aussi avec plaisir et empressement. J'avais le choix de mon sujet. Cela me fournissait l'occasion non pas de vous faire une causerie, comme l'annonce prétentieusement le programme, mais de vous présenter un rapport. L'occasion, par conséquent, de rentrer pendant quelques instants dans une atmosphère qui me fut familière et dans un rôle avec lequel j'ai contracté une assez longue habitude.

J'escompte donc que je ne vous apparaitrai pas comme un intrus. Si par hasard j'ai commis une faute en venant ici ce soir, je m'en confesse bien humblement, je vous en demande pour moi le pardon et pour l'Exécutif la pénitence.

Dans un Congrès de l'Association d'Education, c'est de celle-ci qu'il faut parler. Il est bien des problèmes et des questions dont la considération et l'étude s'imposent à nos esprits et dont plusieurs ont un aspect particulièrement intéressant pour nous. Cependant, on ne peut tout régler à la fois et en même temps. Aujourd'hui et demain, c'est de l'Association d'Education dont il s'agit. Plus tard, en d'autres congrès, en d'autres circonstances, on traitera d'autres problèmes. Mais aujourd'hui et demain, il me semble que nous n'avons pas trop de temps pour nous occuper de l'Association d'Education. En somme, chaque chose en son temps. C'est le mot d'ordre qui depuis 1924 a présidé à l'établissement de l'agenda de chacun de nos congrès et c'est parce que l'Exécutif s'y est strictement conformé qu'ils ont acquis et conservé toute l'efficacité d'une réunion d'actionnaires intéressés à la conduite d'une commune entreprise et recevant les comptes de la gestion de leurs affaires par les administrateurs qu'ils se sont choisis. C'est aussi pourquoi le nombre est toujours allé grandissant des délégués au Congrès. Ils y viennent pour s'occuper de leurs affaires; c'est ce que le programme leur permet de faire avec la latitude la plus complète. Je resterai donc dans les cadres de votre programme.

Je lisais les rapports de nos Congrès. Il faut bien que quelqu'un les lise parfois. Je lisais le passé de l'Association d'Education, cette partie du moins qu'il nous en faut connaître, si nous ne voulons mériter ce mot qu'un journaliste français adressait hier à ses compatriotes: "Les uns n'y pensent pas et n'en parlent jamais, les autres en parlent et n'y pensent jamais". C'est, à tout événement, de là que m'est venue l'idée pas nouvelle dont je me propose de vous parler.

La torpeur d'autrefois

C'était aux jours que l'on est probablement justifiables d'avoir oubliés, mais où, à chaque congrès, il nous fallait subir les lamentations alors accoutumées sur l'indolence, voire même la torpeur de nos Cercles paroissiaux. Ils devaient tenir une assemblée paroissiale au lendemain d'un congrès, à laquelle les délégués devaient donner un compte rendu; nous ne savions jamais si cette assemblée avait eu lieu. Ils devaient, dès l'ouverture des classes, nous communiquer la liste des instituteurs enseignant dans leur juridiction: ce renseignement ne nous parvenait pas une année sur deux et souvent nous avons failli faire recommander aux prières d'excellents instituteurs qui le sont encore. Ils devaient, au préalable, nous donner le résultat de l'élection des commissaires d'école et celui de l'élection de leurs officiers: malheureusement, le manque de renseignement nous permettait de croire que la très grande majorité de nos districts scolaires étaient tombés sous la tutelle d'un syndic officiel et que, dans l'Association d'Education, l'horreur fasciste avait déjà bouté dehors la très vénérable démocratie. Le recensement scolaire que nous attendions chaque année, au commencement d'octobre, ne [illegible] suivant le secrétaire ne pouvait pas vérifier l'éligibilité à l'examen français des élèves dont il recevait les noms.

Cependant, à deux reprises, on avait souligné l'importance du rôle des Cercles paroissiaux dans l'Association d'Education dans les termes que voici:

"Du bon fonctionnement du Cercle paroissial dépend la réussite de l'entreprise de l'Association dans la paroisse, et de la réussite de l'entreprise de l'Association dans toutes nos paroisses dépend le maintien de l'enseignement français au Manitoba".

Et puis on avait imaginé bien des excitants. Mais toujours les Cercles retombaient dans leur torpeur et menaçaient de devenir incurables.

Or, en 1932, après le rapport du Comité d'Organisation dans lequel le rapporteur, nouveau-venu à l'Exécutif, manifestait une compréhension remarquable de la situation de nos cercles et un effort appliqué dans la recherche du remède qui devait leur assurer une vie normale, après aussi l'un des plus longs débats qui aient marqué aucun de nos congrès, les délégués approuvèrent la résolution suivante:

"En vue de stimuler l'activité des cercles paroissiaux, qu'une assemblée paroissiale ait lieu chaque mois et que l'Exécutif prépare immédiatement un programme pour chacune de ces réunions qui devront avoir lieu de septembre 1932 à 1933 et ainsi d'année en année.

Les soirées mensuelles

C'était l'institution de ce que l'on appelle maintenant "les soirées mensuelles".

Ce fut l'une de ces résolutions à laquelle on essaya tous de donner la plus généreuse réalisation. Il est cependant assez difficile de déterminer avec précision l'influence des soirées mensuelles sur la vie nouvelle des cercles et sur l'oeuvre générale de l'Association. Dans une circulaire expédiée à chacun des Cercles, on demandait avec instance de communiquer à l'Exécutif un bref compte rendu de chacune de ces assemblées; malheureusement, peu de paroisses se sont rendues à cette invitation. Le résultat, c'est que l'on n'a pu savoir dans combien de paroisses on se prévalut de la nouvelle institution. Nous avions les paroisses à soirées mensuelles et les paroisses tout court. Combien dans chaque classification? Le manque de ponctualité des secrétaires paroissiaux en a fait un mystère.

Mais nous retraçons *tout de même* dans les comptes rendus de nos congrès la justification et la preuve de la nécessité des soirées mensuelles dans l'oeuvre de l'Association. J'extrais d'un rapport présenté au Congrès de 1934, les constatations suivantes:

"Jusqu'ici on avait toujours eu à se plaindre plus ou moins des Cercles paroissiaux: depuis deux ans ils se sont rachetés. Tout notre espoir repose sur l'institution des soirées mensuelles. Les paroisses qui les tiennent en retirent un bienfait immense; celles qui n'en ont pas ne sauraient comprendre ce qu'elles manquent et devraient prendre la résolution de les essayer".

"En vue de stimuler l'activité des cercles paroissiaux", disait la résolution de 1932. Les soirées mensuelles avaient produit cela. Elles avaient créé autour du Cercle un centre récréatif et éducatif qui ne voulut plus mourir. La satisfaction et les services que les paroissiens retiraient de cette nouvelle institution en assurèrent la continuité. Une fois le mois, — et ils ne pouvaient s'y dérober, — les officiers du cercle devaient donner à la paroisse une soirée de l'Association d'Education, qui, suivant le programme suggéré par l'Exécutif, était une soirée paroissiale, une soirée familiale. Une fois le mois, dans l'atmosphère paroissiale passait, comme une brise vivifiante, un peu de la mystique de l'Association d'Education: de la fierté nationale, du pourquoi demeurer franco-catholiques au Manitoba.

C'est une idée qui n'est pas nouvelle. Mais elle est si riche déjà en excellents résultats et en promesses pour l'avenir qu'il n'est pas superflu d'y revenir un peu substantiellement, après six années d'expérience. En effet, l'expérience nous a fait connaître que les soirées mensuelles possèdent encore d'autres vertus que nous ne soupçonnions peut-être pas en 1932.

"Adult Education"

Au début de 1934, l'un de vos officiers généraux devait rencontrer une personne considérable dans le monde officiel de l'instruction publique. L'entrevue eut lieu. Mais, en fin de conversation le personnage officiel parla avec lyrisme de l'organisation prochaine, au Manitoba, d'une "Association for Adult Education", avec "locaux" dans chaque centre manitobain. Comme il n'y avait rien d'absolument précis dans cette exposition du programme de la future Association et du travail que l'on attendait des "locaux", votre officier, pensant aux soirées mensuelles, se permit de dire, avec assez peu de précision: "C'est un peu ce que nous faisons déjà depuis un certain temps dans à peu près chacune de nos paroisses". L'autre, qui avait trouvé son inspiration au Danemark, fit montre d'un scepticisme tellement hautain qu'il ne réussit pas à cacher un fort sentiment de désillusion. Mais bientôt l'Exécutif l'invita à l'une de ses réunions pour y donner une causerie sur l'"Adult Education" et y dérouler des films cinématographiques du Danemark. Ce fut, en plus des conversations avec des membres de l'Exécutif, suffisant pour entamer profondément le doute du personnage: il avait, je crois, l'impression d'avoir assisté à une soirée mensuelle. Mais quelques mois après nous avions notre congrès régulier et, pour tenter de faire exclure complètement nos paroisses du champ d'action de l'"Association for Adult Education", le même personnage reçut de l'Exécutif une invitation à venir, devant le congrès, répéter la causerie et la séance de cinéma qu'il avait précédemment données à l'Exécutif.

Il y vint, comme vous vous le rappelez tous. Or cette fois-là, il crut parler à des chefs de groupes d'études: il partit convaincu que nous avions l'"adult education" et nous n'en entendîmes plus parler.

Voilà un fait. Il prouve que le conseil si originalement exprimé de Mgr Courchesne est aussi bon pour nous que pour nos compatriotes de la province de Québec: "Mêlons-nous de nos affaires, mais, mêlons-nous en".

Pour l'avenir

Voilà pour le passé. Mais il faut aussi prévoir l'avenir. L'"adult education" est actuellement une réalité au Manitoba. Seulement, ses initiatives ne se sont guère manifestées à l'extérieur de Winnipeg.

On trouve aujourd'hui les intellectuels avancés, — c'est St. John Ervine qui nous l'assure, — à la rescousse de quelque tyran, et parfois du tyran de la pire espèce, celui de Moscou. Nos intellectuels avancés à nous, depuis un an, par des causeries radiophoniques sur la nécessité d'amender la Constitution canadienne et les entraves qu'y met la province de Québec, par la création de groupes innombrables d'étude où l'on s'applique à s'indigner contre la Loi du Cadenas de Québec et l'impérieuse nécessité de confier au Gouvernement central la protection des "civil rights" de tous les Canadiens avec couplets sympathiques sur la "tolérance" des minorités religieuses et linguistiques, nos intellectuels avancés, dis-je, se sont appliqués à préparer l'unité nationale. Ce fut la besogne d'une année. D'ailleurs, l'attention publique ne devait pas être distraite de l'oeuvre ré-confédératiste. L'expansion de l'"adult education" dut attendre.

Mais l'unité nationale passera ou trépassera. *Dans* [illegible] *dans* l'autre cas l'"adult education" voudra se propager. En janvier 1937, l'organisateur en chef de ce mouvement pour tout le Canada, parlant à Winnipeg, décrivait le mouvement coopératiste d'Antigonish et suggérait à son auditoire de l'adopter au Manitoba. La semaine dernière encore, l'un de nos grands partis politiques s'engageait à promouvoir le mouvement coopératiste par l'entremise de l'"adult—education". Voici donc un programme d'études pour les cercles de l'"adult education" et voici une preuve de la popularité du mouvement. D'ailleurs, d'autres organismes se sont déjà faits les propagateurs de la coopérative au Manitoba.

Voici, je crois qui devrait nous porter à réfléchir et nous incliner fortement à nous mettre en mesure de "nous mêler de nos affaires" assez manifestement pour que d'autres n'acquièrent pas la tentation de venir se mêler de ce qui ne regarde que nous-mêmes.

L'idée que je veux dégager de ces faits, c'est que la soirée mensuelle devrait protéger nos paroisses contre les infiltrations étrangères qui, par divers organismes, menacent et notre vie et notre légitime fierté nationales. Qu'elle puisse le faire, l'événement de 1934 le prouve, à mon avis, surabondamment. Le fera-t-elle lorsque le grand assaut se déclanchera? J'avoue que j'aurais pleine confiance en son efficacité si, d'abord, nous nous débarrassons d'une déplorable manie, ensuite si nous savons profiter d'une très heureuse initiative qui est bien nôtre et nous nous en inspirons pour donner de la variété à nos programmes.

Nous apprenons parfois que dans l'un de nos villages un étranger a été reçu avec "pompe et circonstance" et qu'il y a fait une conférence, (ce n'est jamais moins que cela) généralement sur un sujet économique ou social. J'admets immédiatement que partout l'on doit parfois aller entendre un orateur qui ne soit pas des nôtres. Je n'ai pas d'objection non plus à ce que nous recevions bien nos visiteurs, même s'ils sont des nôtres. Mais pourquoi imposer à nos gens d'aller entendre traiter d'un sujet par un orateur qui n'a pas leur mentalité et qui ne parle pas leur langue? Par conséquent ne leur fournir qu'un traité qu'ils ne s'assimilent que confusément et dont ils ne peuvent acquérir aucune compréhension pratique? C'est, en plus, un appauvrissement de notre déjà trop anémique vocabulaire et un enrichissement de notre trop grand répertoire qui résultent de ces invitations inexplicables et c'est, en courtisant ouvertement le dominateur, nous apprendre à toujours fléchir l'échine davantage. C'est nous apprendre que la compétence ne réside pas chez nous et qu'elle est toute ailleurs. S'enquiert-on et recherche-t-on chez nous des compétences? Nous en avons cependant. Mais nous les laissons inutilisées, nous les décourageons, nous faisons que notre élite de demain nous abandonne ou renonce à la compétence. Nous sommes ou nous devenons d'ardents apôtres du culte de l'incompétence. C'est là la déplorable manie dont, à mon sens, nous devons nous débarrasser si nous voulons résister aux assauts de demain contre notre double survivance catholique et française.

Les soirées mensuelles qui doivent être bien françaises et dont l'atmosphère doit être imprégnée de la mystique de l'Association d'Education, fouetteront la fierté nationale et finiront bien par dissiper jusqu'à ses derniers vestiges cette manie qui pouvait aussi s'appeler du snobisme inconscient.

Le mouvement coopératif

Il se fait actuellement dans nos paroisses et par nous une propagande coopérative. C'est un fait et c'est l'initiative heureuse dont je parlais il y a un instant. On suggère à nos gens de se former en groupes d'étude. Ils y acquerront la mentalité coopérative, ils deviendront des coopérateurs. Puis, le temps venu, viendront les coopératives.

Je sais une paroisse où depuis plusieurs années existe une coopérative de production. On y compte aujourd'hui seize groupes d'étude, composés chacun de 8 à 12 membres. On vient d'y organiser une Caisse Populaire. Dans une autre paroisse, au cours d'un hiver rigoureux qu'avait précédé une grande sécheresse, les paroissiens se réunissaient entre voisins et causaient des temps durs. Le pasteur, nouveau-venu dans la paroisse, les visita dans leurs réunions. Il avait eu à faire, autrefois, avec les caisses populaires et il jugea bon d'en causer avec ses paroissiens. C'est dans cette paroisse que s'est organisée la première caisse populaire du Manitoba et aujourd'hui on y compte plusieurs coopératives dont les actionnaires disent qu'elles sont florissantes. Il est en plus un grand nombre de nos paroisses où de semblables conditions existent, mais sur lesquelles je n'ai malheureusement pas de renseignements précis.

Mais il en est une cependant, — c'est la mienne, — dont il me semble utile de vous dire le travail. C'est qu'on ne s'y est pas hâté. En fin de septembre 1936, des jeunes gens qui avaient l'habitude d'étudier en commun se réunirent, au nombre d'une quinzaine, et décidèrent d'étudier ensemble la caisse populaire. La raison, pensèrent-ils, c'est qu'en toute chose il faut commencer par le commencement et ils considéraient que dans l'organisation coopérative, la caisse populaire, ou coopérative de crédit, était l'organisme de base et de fondement. Ils poursuivirent leurs études pendant une année. A l'automne de 1937, ils décidèrent que chacun des membres du cercle était qualifié comme chef d'un groupe d'étude. De cette décision, jaillirent une dizaine de groupes d'étude formant un total de 90 membres. On étudia. Ce n'est que récemment que fut incorporée "La Caisse Populaire de Saint-Boniface". Dans plusieurs paroisses manitobaines donc, on était prêt à approuver la réunion interprovinciale d'octobre 1936 lorsqu'elle émettait un voeu à l'effet de promouvoir l'étude des caisses populaires.

Voilà, encore une fois, un fait. Que n'en tirons-nous le maximum de profit? Il est inutile de se faire d'illusion; nous éprouverons les bienfaits d'un relèvement économique seulement si nous le provoquons nous-mêmes. Et ce sera plus noble. Le rôle de parent pauvre ne rapporte jamais que les miettes de la table et le mépris de l'hôte. M. Ashley Cooper, de la "Gazette" de Montréal, nous le disait il y a quelques semaines sur un ton sympathique il est vrai, mais non moins définitif, lorsqu'il écrivait: "S'il fut jamais un peuple minoritaire submergé qui ne peut se permettre une autre politique qu'un ferme "Hourra pour nous autres!", c'est cette petite colonie de Canadiens de langue française **qui ne trouveront jamais personne qu'eux-mêmes** pour aider le Canadien à survivre dans un Nouveau-Monde grand et populeux". Et puis, c'est Mgr Gauthier, de Montréal, qui vient de cingler notre mentalité de vaincus et de lierres parasites: "Notre tort, écrivait-il c'est d'attendre tout des autres et rien de nous-mêmes". Et, cependant, M. Ashley Cooper nous avertit que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes! Alors?

L'organisation coopérative

M. l'abbé Adélard Couture, aumônier diocésain de l'Action catholique dans le diocèse de Saint-Boniface, donne la majeure partie de son temps à la propagande et à l'organisation coopérative. Il croit lui aussi au noyautage, aux bienfaits du groupe d'étude. Il ira ou retournera bientôt dans votre paroisse. Il m'a demandé de vous faire un appel. Et je suis heureux de le faire. C'est tout simplement que les officiers du Cercle paroissial, lors de son arrivée dans une paroisse, soient le premier groupe d'hommes qu'il rencontre et qu'ils se mettent à son service. Je suis sûr que je n'encourrai pas pour cela les foudres de la colline exécutive. Tout le monde profitera de ces rencontres: le Cercle paroissial, M. l'abbé Couture et l'Association d'Education. Vous organiserez des groupes d'étude. Vous et tous les membres de votre famille y puiserez un enseignement pratique qui améliorera votre situation économique et sociale, parce qu'il vous apprendra que vos affaires peuvent marcher si vous vous en mêlez et à condition que ce soit vous qui vous en mêliez. Ce sera tirer le plus grand profit possible de notre mouvement de propagande coopérative, car ce sera contribuer à son expansion et nous mettre à l'abri des incursions d'autres propagandistes dont nous pourrons alors refuser les services. Nous aurons pris les devants.

M. l'abbé Couture est aussi d'avis que les programmes des soirées mensuelles manquent un peu de variété pour être complètement attrayant. J'espère, de mon côté, qu'il n'en est pas ainsi. Mais pour obvier aux difficultés que l'on éprouve parfois à se procurer des orateurs, je prends la liberté de suggérer, avec le consentement de M. l'abbé Couture, d'utiliser les groupes d'étude. Ainsi, on pourrait [illegible] entre deux ou quatre chefs de groupe. Ou bien on pourrait appeler tous les chefs de groupe à répondre chacun à une série de questions sur les matières étudiées au groupe. Les autres membres pourraient dire leur désaccord avec les réponses données. Enfin, de bien des façons, on peut utiliser avec profit les groupes d'étude lors des soirées mensuelles. Si cela peut rendre les programmes plus variés, plus attrayants même, c'est tant mieux: les soirées mensuelles n'en seront que plus populaires et elles n'en feront que plus de bien. Elles me semblent encore notre suprême espoir. Et une conclusion qui s'impose ici, à la fin de mes remarques, c'est bien, il me semble, qu'il est urgent de presser l'organisation de soirées mensuelles dans chacune de nos paroisses, pour stimuler l'activité des Cercles, la vie de l'Association et nous fortifier d'avance contre l'envahissement par les infiltrations étrangères.

M. le Président, je disais tout à l'heure, que je suis venu par esprit de discipline. Je suis sûr qu'aucune de mes remarques m'aura mérité l'appellation de défaitiste, que personne ne pourra penser que je me classe dans la dernière génération de Canadiens français, mais au contraire, chacun aura compris que je crois avec les voix de Maria Chapdelaine que je suis d'une race qui ne sait pas mourir? et que je suis aussi venu faire un acte de foi.

LES RECOLTES DANS L'OUEST

On a encore besoin de pluie dans les trois provinces. — Dangers de la rouille et des sauterelles.

OTTAWA. — Le Bureau fédéral de la statistique publie le quatrième d'une série de sept rapports télégraphiques sur l'état des récoltes au Canada. Voici la partie qui concerne l'Ouest:

Manitoba

La rouille de la tige sur les variétés sensibles de blé amoindrira la moyenne des rendements dans le centre et le sud du Manitoba. A part quelques rares averses, les cultures du sud manitobain n'ont reçu que peu de soulagement. Le rendement des grains fourragers sera maigre. La moisson du seigle d'automne battra son plein cette semaine. Quelques champs d'avoine et d'orge seront aussi moissonnés. Les conditions sont plus satisfaisantes dans l'ouest central de la province où les rendements sont près de la moyenne. Dans le nord-ouest, les perspectives sont bonnes en général. La maladie du sommeil se répand parmi les chevaux dans l'ouest-central et le nord-ouest.

Saskatchewan

Malgré leurs progrès constants dans la Saskatchewan, les cultures auraient besoin de plus de pluie pour permettre aux grains de se remplir. Les perspectives de récolte sont inégales et cette inégalité s'accentue à la suite d'une semaine de chaleur et de temps sec. Les sauterelles ont causé des dommages considérables dans l'extrême sud-est de la Saskatchewan. La sécheresse sévit toujours dans le nord-central de la province et les fourrages auraient besoin de pluie. Les résultats de la récolte commerciale de grain dans cette région seront piètres. La rouille de la tige semble générale à l'est d'une ligne passant par Assiniboia, Saskatoon et Prince-Albert. L'étendue des dommages de cette source dépendra toutefois de la température. Dans plusieurs endroits les pâturages ont besoin de pluie. L'épidémie d'encéphalomyélitis cause déjà de nombreuses victimes parmi les chevaux. Plusieurs endroits du sud-ouest de la Saskatchewan rapportent de légers dommages causés par la grêle.

Alberta

Après une semaine de chaleur et de quasi-sécheresse, les perspectives de récolte dans l'Alberta se sont amoindries. Dans l'extrême sud-ouest de la province, les cultures sont très prometteuses, mais dans le sud-ouest même, le grain aurait besoin de pluie pour se remplir. La moisson du seigle d'automne est commencée. Le rendement est très bon, de même que celui de la récolte de foin. Les perspectives dans le sud-central de l'Alberta restent favorables, mais le grain, là aussi, aurait besoin de pluie pour se remplir. La précipitation dans le nord du centre albertain a été légère et les cultures se détériorent. Les conditions des cultures se sont légèrement améliorées dans le nord de l'Alberta, mais le résultat final sera sensiblement en deçà de la normale. Une violente tempête de grêle s'est abattue sur une étendue de terrain longue de 70 milles et large de cinq, à partir de l'ouest d'Innisfail, dans la direction du sud-ouest jusqu'à Drumheller.

La vie n'est qu'une page blanche tant qu'on n'y a point écrit: "J'ai souffert".

J. GUILBERT.

Le bourreau Ellis est mort

MONTRÉAL. — Arthur Bartholomew Alexander English, l'exécuteur des hautes oeuvres du Canada depuis un quart de siècle, et mieux connu sous le nom du bourreau "Ellis", nom emprunté à son frère, lui-même exécuteur des hautes oeuvres en Angleterre, duquel il apprit à exécuter les criminels, est décédé jeudi soir, à l'hôpital Sainte-Jeanne d'Arc. Ellis semble avoir succombé au cancer.

Le total de ses exécutions s'élèverait à 600, quelques-uns disent 500, de plus modestes disent 200. Quoi qu'il en soit, sa mort marque la fin d'une carrière pittoresque et très spéciale.

Sous-ministre manitobain qui est nommé à Ottawa

M. D.-J. Allan, de Winnipeg, sous-ministre adjoint des mines et ressources au Manitoba, vient d'être nommé par le fédéral surintendant des réserves au ministère des mines et ressources à Ottawa, — ministère qui administre les terres des Indiens qui ont près de 5,500,000 acres d'étendue, ainsi que les fonds en fiducie de $14,000,000, appartenant aussi aux indigènes. Il succède à M. C.-C. Parker, qui a donné sa démission.

Des religieuses étudient les masques à gaz



Parmi un groupe de femmes étudiant récemment l'opération des masques à gaz dans une école spéciale de Londres, il y avait plusieurs religieuses. La marquise douairière de Reading leur explique comment le masque protège les poumons contre les gaz empoisonnés.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Sainte-Rose-du-Lac

Nous apprenons avec peine que notre dévoué curé, M. l'abbé A.-E. Théoret, dont l'état de santé laisse à désirer depuis longtemps, a décidé de se retirer du ministère. Cette nouvelle afflige profondément ses paroissiens. Il y a une quinzaine d'années qu'il était à Sainte-Rose et l'on sait tout ce que la paroisse doit à sa direction spirituelle aussi bien qu'à sa sage administration. Dernièrement il a obtenu qu'un hôpital soit érigé prochainement à Sainte-Rose. Cette institution, confiée aux Révérendes Soeurs Grises, sera d'un bienfait inappréciable pour toute la région.

Il y a trois ans, M. l'abbé Théoret avait été nommé par Mgr l'Archevêque de Winnipeg vicaire forain pour la région de Sainte-Rose qui embrasse, avec notre paroisse, celles de Laurier, Sainte-Amélie, Toutes-Aides et McCreary.

Notre curé était très attaché à Sainte-Rose et ce n'est pas sans une vive douleur qu'il se voit contraint de s'en séparer. On sait qu'il avait tenu à reconstituer, par de patientes recherches, l'histoire des débuts et des développements de notre centre de colonisation. Ces notes documentaires, publiées dans la Liberté, avaient suscité un réel intérêt dans le public. Il est regrettable que la maladie ne lui ait pas permis de parachever un travail si utile.

La retraite forcée de M. l'abbé Théoret posait la question très délicate de sa succession. Son Excellence Mgr Sinnott a offert la desserte de la paroisse aux Pères Oblats de la province du Manitoba, qui l'ont acceptée. Cette heureuse solution ne manquera pas de recueillir l'approbation générale.

Les Oblats se sentiront chez eux à Sainte-Rose où ils ne feront que revenir après une absence d'un quart de siècle. Les anciens n'ont pas oublié le souvenir des Pères Dupont, Magnan, Vallès, Decorby, qui furent leurs premiers missionnaires, et surtout du Père Lecoq, le vrai fondateur de Sainte-Rose, où il resta treize ans.

La situation matérielle a bien changé depuis la période héroïque des débuts, mais la vie catholique et française y est toujours vivace. Aussi les frères des ouvriers de la première heure y seront-ils accueillis avec grande joie.

Saint-Lazare

M. Henri-J. Dupont, de Saint-Lazare, est de retour d'un voyage d'un mois dans la province de Québec. Il a assisté au Congrès Eucharistique et a visité son frère à Pont-Rouge et une de ses soeurs à Montréal.

• • •

Nos délégués au Congrès de l'Association d'Education étaient: M. le Curé, MM. Omer Alary, Ernest et Gérard Chartier.

• • •

M. Henri Dupont nous est revenu enchanté de son voyage dans la province de Québec.

• • •

M. et Mme Wilfrid Legault, d'Elie, ainsi que trois de leurs enfants, étaient les invités de M. et Mme Rosario Huberdeau.

• • •

M. et Mme Philippe Hudon, de St-Louis, Sask. ont visité leurs parents M. et Mme William Roberge.

• • •

Mlle Claire et M. Charles Bourrel, de Lebret, Sask., sont actuellement de passage chez leurs parents de St-Lazare.

• • •

M. et Mme Hervé Cyrenne (née Aurore Cadieux), de Fannystelle, étaient en voyage de noces chez les parents de la mariée. Ils étaient accompagnés de M. et Mme Omer Cyrenne, parents du marié et de Mlle Estelle Cadieux, soeur de la mariée. Voeux de bonheur aux nouveaux époux.

• • •

Mlle Rosalie Fouillard passe quelques jours à Winnipeg.

• • •

Mme Israël Tremblay est de retour après une absence de quelques mois chez sa fille à Scarth, Man.

• • •

M. et Mme Jean Bouvier, de Scarth, étaient de passage chez leurs parents.

• • •

M. Réginald Chartier a été réélu Commissaire d'école du village, à l'assemblée annuelle du 18.

Baptêmes

Marie-Thérèse-Claire, enfant d'Henri Chartier et de Laetitia Tremblay. Parrain, Sylvio Tremblay; marraine, Eva Roy.

Marie-Odile-Thérèse, enfant de Placide Prescott et de Lucienne Huberdeau. Parrain et marraine: M. et Mme Arthur Decelles.

Joseph-Omer, enfant de Lionel Chartier et de Rosine Alary. Parrain, Charles Chartier; marraine, Martine Chartier.

N.-D. de Lourdes

Une belle journée d'été, une charmante après-midi réservée aux "Jeunes lettrés", tel fut le bilan du dimanche 17 juillet pour les heureux parents qui avaient la joie et, disons-le, la légitime fierté d'applaudir leurs enfants dans des manifestations artistiques et littéraires que l'on ne pensait guère trouver chez d'aussi jeunes élèves. Grâces en soient rendues à Mme Eugène Ragot et à son mari, car nous avons pu entendre successivement:

"Par le petit doigt", de Botrel, chanté par Hubert Bose et Régina Delaquis. Couple charmant.

"Une vocation", piècette par Janine et Hubert Brick. Ce dernier, malgré ses trois ans, a su jouer avec un gracieux sourire et se faire bien comprendre.

"La chèvre de Monsieur Séguin", que Noël Daudet a très bien récitée.

"Le Pater", récitation par Janine Brick.

"Tu parles, Polichinelle", piècette par Adrien Lesage et Noël Daudet.

"Au clair de la lune", par quatre petits pierrots, tous aussi gentils les uns que les autres.

"Hier quand j'étais petit", monologue, récité par Henri Delaquis du bout de ses quatre ans, et avec entrain.

"Le corbeau et le renard", par Hubert Bose.

"Le Loup et l'Agneau", par Régina Delaquis.

"Monsieur le Docteur, piècette, par Hubert Bose et Régina Delaquis, et enfin, "Le temps des cerises", chanson mimée par deux jeunes couples de 5 à 6 ans, Janine Brick et Noël Daudet, Régina Delaquis et Hubert Bose.

Les RR. PP. Beauregard et Pelletier et le Dr Galliot présidaient.

Le R. P. Pelletier, à la fin de la cérémonie, a dit un petit mot d'encouragement à la fois pour les maîtres et pour les élèves. Puis le Dr Galliot, en quelques mots bien sentis, brodés d'un brin d'humour, a su très bien montrer le changement opéré chez ces petits, mieux disciplinés, à l'intelligence plus développée. Passant en revue le programme où ils avaient montré tout leur talent, le Dr Galliot a fait justement remarquer ce que chacun d'eux avait su mettre en valeur.

Nous avons quitté la salle paroissiale avec l'impression que l'on pouvait demander aux tout petits beaucoup plus qu'on ne le fait d'ordinaire, et surtout beaucoup plus tôt. Et que l'on ne vienne pas nous parler de surmenage anticipé, car nos petits savants ont montré, par leur gaieté et leur entrain, que leur entrainement scolaire avait été pour eux beaucoup plus un plaisir qu'une contrainte.

Nous ne saurions trop recommander le "Jardin d'Enfants" de M. et Mme E. Ragot, qui constitue une excellente préparation pour le stage scolaire officiel et, ce qui ne gâte rien, un excellent auxiliaire des parents au point de vue de l'éducation de leurs enfants. Enfin le "Kidney Garden", comme dit le bon peuple, est pour l'amusement des enfants et la tranquilité des parents.

Saint-Adolphe

Mme J.-E. Landry et son fils, le Dr A. Landry, remercient sincèrement toutes les personnes qui leur ont manifesté de la sympathie à l'occasion de la mort de M. Landry.

Letellier

Mort tragique

Vendredi dernier, la paroisse entière fut jetée dans la consternation par la mort tragique du jeune Charles, enfant de M. et Mme J.-Alexandre Ayotte.

Cet enfant âgé de 2 ans, à la figure candide, aux longs cheveux blonds, bouclés, attirait l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

Pendant que la famille était encore autour de la table, vendredi midi, le jeune Charles monta en haut et trouvant une bouteille de pilules qu'il crut être des bonbons, il en avala suffisamment pour causer sa mort.

Aussitôt que l'on s'en aperçut, l'on eut recours au médecin, mais il était trop tard. L'enfant se tordait dans les convulsions et en moins de deux heures il expirait.

L'inhumation eut lieu samedi après-midi. Une foule nombreuse accompagna la dépouille à l'église et au cimetière. Le R. P. Léo Lafrenière, O.M.I., officia à la sépulture.

Les porteurs étaient: Eugène Bois, G. Robert, Aimé et Denis Boileau.

M. le Curé, qui accourut au chevet de l'enfant, fut le premier à offrir ses consolations à la famille si cruellement frappée; ensuite, toute la paroisse voulut lui prouver sa sympathie par de nombreuses visites à la chambre mortuaire et par une nombreuse assistance à l'église.

Cher petit Charles, tu commençais à sourire à la vie et déjà, tu n'es plus! Tes parents ne recevront plus de tes levres pures le baiser qui était ton bonjour, ils ne seront plus témoins de tes câlineries. Tu n'accoureras plus à l'appel de tes frères et soeurs qui te chérissaient!

Ton souvenir restera, et l'assurance de ton bonheur éternel consolera tes parents.

Du haut du Ciel, secoue tes boucles blondes et lance de ta main potelée des baisers à ceux qui t'aimaient tant, et qui acceptent d'un coeur triste, mais soumis la volonté de Dieu!

Nous offrons à la famille Ayotte nos profondes sympathies dans la perte sensible qu'elle vient de subir.

Départ pour le Noviciat

A l'occasion de son prochain départ pour le Noviciat des Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, Mlle Gabrielle Bruyère fut l'objet d'une belle réunion à la demeure de ses parents, le vendredi 15 juillet.

Plus de 75 dames et jeunes filles étaient réunies. Mlle Antoinette Parent se fit leur interprète pour exprimer dans une adresse à Mlle Bruyère leurs félicitations ainsi que leurs voeux de bonheur dans son nouvel état de vie.

M. le Curé, le R. P. Léo Lafrenière, O.M.I., ainsi que M. et Mme Ségnard Beaudoin, avec leurs jeunes filles de Sainte-Agathe, honorèrent la réunion de leur présence.

Officiers du Cercle local

Le Cercle local de l'Association d'Education tenait sa réunion annuelle dimanche soir; une centaine de personnes étaient présentes. Les officiers suivants furent élus pour l'année 1938-1939:

Président, Léon Bruyère; vice-président, Albany Gallant; secrétaire-trésorier, Alexandre Ayotte; représentants des écoles, MM. Emile Graveline, Joseph Jalras et David Loiselle.

Au nom des délégués au récent congrès, M. Albany Gallant fit part de ses impressions. Le R. P. Faure, S.J., visiteur des écoles; le R. P. Léo Lafrenière, O.M.I., et M. le Curé adressèrent la parole.

De retour

M. et Mme Zacharie Robert sont de retour de leur voyage dans l'Est. Mlle Antoinette Robert y séjournera encore quelques semaines.

Remerciements

La famille Alexandre Ayotte désire remercier ses amis des nombreux témoignages de sympathies reçus à l'occasion de son récent deuil.

Haywood

Depuis décembre dernier nous n'avons pas donné signe de vie, mais Haywood marche toujours de l'avant. Tout l'hiver, les parties de cartes ont eu lieu et les recettes furent appréciables. Nous avons eu notre pique-nique annuel au mois de juin et le succès a couronné les efforts des organisateurs; c'est pourquoi nos jeunes ont lancé l'idée d'un bazar à l'automne pour terminer l'intérieur de notre église, bâtir un clocher, car M. le Curé est fatigué de sonner la cloche sur l'installation actuelle et plusieurs se plaignent de ne pas entendre le son de la cloche, raison pour arriver en retard à la messe. De plus il n'y a pas de sacristie à notre église et il faut y penser dès maintenant. Alors un bazar nous aidera à commencer ces travaux et bientôt nous aurons une église digne de la paroisse de Haywood. C'est beaucoup, mais nous comptons sur la bonne volonté des paroissiens et des amis. Nous faisons appel à tous et sollicitons les amis des paroisses environnantes. Si par hasard quelqu'un possède des objets dont il peut disposer pour un bazar, nous demandons de nous les envoyer; nous serons très reconnaissants. Nous aurons aussi des billets à vendre et des articles de prix; alors il faudra encourager nos vendeurs et vendeuses et vous assurer des chances sur ces magnifiques prix. Qu'on se donne le mot et travaillons pour le succès de notre bazar.

• • •

Jusqu'ici, nous avons eu un mariage. Emile Poirier, fils d'Emile Poirier et de Delvina Gagné, a uni sa destinée à Marie-Alice McIvor, fille d'Alfred McIvor et d'Auxilia Dumas. On nous annonce que d'ici quelques mois plusieurs autres imiteront ceux-ci. N'est-ce pas la prospérité qui revient?

• • •

Nous annonçons que treize beaux petits anges sont venus grossir le nombre des paroissiens de Haywood:

Suzanne-Eliza-Joséphine, fille de Henri Leclerc et de Victorine Bernard, baptisée le 24 janvier.

Marie-Rose-Jeannette, fille d'Abel Bonneteau et d'Eugénie Balez baptisée le 27 février.

Joseph-Louis-Aimé, fils de Daniel Dumas et de Marie-Louise Poirier, baptisé le 13 mars.

William-John, fils de Thomas McIvor et d'Irène Lilley, baptisé le 18 avril.

Joseph-Raymond-Jean-Baptiste, fils de Jean-Baptiste Jolicoeur et de Bernadette Beaupré, baptisé le 24 mai.

Marie-Yvette-Odile-Lorraine, fille de Wilfrid Robidoux et d'Eugénie Balez, baptisée le 26 mai.

Marie-Annette-Isabelle, fille d'Alphonse Perreault et de Madeleine Levadoux, baptisée le 26 mai.

Joseph-Henri-Roger, fils de Wilfrid Poirier et de Marthe Rinadeau, baptisé le 5 juin.

Marie-Sarah-Bernice, fille d'Angus McIvor et d'Ethel Bérard, baptisée le 18 juin.

Marie-Blanche-Agathe, fille de Prime Gagnon et d'Eugénie Letendre, baptisée le 19 juin.

Elie-Alexis-Joseph, fils de Michel Picton et d'Anaïs Picton, baptisé le 25 juin.

Marie-Pauline-Alice, fille de Michel Picton et d'Anaïs Picton, baptisée le 25 juin.

Joseph-André-Maurice, fils d'Ernest Désautels et d'Albertine Robidoux, baptisé le 3 juillet.

• • •

Par contre, deux décès sont venus jeter un nuage de tristesse sur la paroisse. Nous avons eu à pleurer: Raymond Balez, âgé de 31 ans, fils d'Adrien Balez et de Marguerite Albaret, inhumé le 19 février; Sylvie Fay, épouse de feu Maurice Picton, âgée de 68 ans, et inhumée le 21 mars.

• • •

Il faut parler de nos Quarante-Heures. Elles eurent lieu les 10, 11 et 12 de ce mois. Le R. P. Mailhot, S.J., du Collège de Saint-Boniface, est venu prêter main-forte à M. le Curé. Il nous a prêché deux heures d'adoration très intéressantes et sa parole chaude et convaincante a certes réchauffé plusieurs coeurs pour la dévotion envers la Sainte Eucharistie. Nous l'invitons à revenir.

• • •

M. l'abbé Antonio Richard, de Wild-Rice, N.-D., du diocèse de Fargo, est venu chanter sa deuxième grand'messe à Haywood et ainsi favoriser ses parents de ses prières de jeune prêtre. Nous lui disons merci et lui souhaitons un ministère fructueux parmi nos compatriotes de ce diocèse. Il est nommé vicaire à Grand-Forks, N.-D.

• • •

Pour terminer, nous annonçons que des Soeurs viendront faire le catéchisme dans notre paroisse au mois d'août. Aussi elles prépareront les enfants pour la confirmation qui aura lieu le 29 août. Pourrions-nous formuler un souhait? Pourquoi ne resteraient-elles pas dans notre paroisse pour continuer l'enseignement dans notre école du village? Quand aurons-nous ce bonheur de posséder un couvent à Haywood? Sera-ce bientôt?...

Craig Siding

La mort vient d'enlever un des hommes les plus estimés de l'endroit, M. Joseph-E. Vandal. Une longue maladie, endurée avec patience, le conduisit au tombeau graduellement. A maintes reprises, il subit des traitements à l'hôpital de Saint-Boniface, mais en vain. Transporté d'urgence à l'hôpital le jeudi 14 juillet, il y mourut durant la nuit, muni des sacrements de l'Eglise.

La dépouille mortelle fut exposée à Craig Siding où tous les résidents de l'endroit vinrent lui offrir une prière. Son service eut lieu à Craig Siding le lundi 18 juillet. La chapelle débordait de parents et d'amis venus de Winnipeg, de Sainte-Anne-des-Chênes et de Thibaultville. L'inhumation eut lieu près de la chapelle, où il dort maintenant son dernier sommeil.

Les porteurs furent MM. J.-B. Ducharme, Damase Lagimodière, Jean Laroque, Jos. Vandal, Charles Robichaud, Wm Vandal.

Il laisse pour le pleurer, son épouse, née Marie Nault. Il était né à Sainte-Anne-des-Chênes, il y a 58 ans et demeurait à Craig Siding depuis 31 ans. Sa maison a toujours été ouverte au missionnaire depuis la fondation de la mission et les missionnaires qui ont desservi Craig Siding se rappellent encore la bonne hospitalité qu'ils y ont reçue. R.I.P.

Gypsumville

L'équipe de Gypsumville a remporté une grande victoire en gagnant la coupe, dans leur dernière partie de balle-au-camp avec le club d'Ashern. Le pointage était 8 à 1.

• • •

Mme Pierre Bouvier visitait, la semaine dernière, sa fille et son gendre, M. et Mme Aimé Bouchard, d'Elie.

• • •

Le R. P. Kerbrat, O.M.I., visitait les familles Bouvier et Comtois le mois dernier.

• • •

Une église ruthène catholique est en construction à Saint-Martin, paroisse voisine de Gypsumville.

Maison Saint-Joseph

Pèlerinage régional

La date en est fixée au 7 août, premier dimanche du mois. Les organisateurs, comme par les années passées, s'efforceront de faire de ce jour un digne hommage au grand saint Joseph. Ils comptent sur la population qu'ils invitent chaleureusement à la grand'messe qui se chantera en plein air à 10 h., et à tous les autres exercices de la journée. Cette année, on traitera principalement d'Action catholique. Le programme détaillé de la fête sera publié la semaine prochaine dans la "Liberté".

Excursion des orphelins de Winnipeg

Le mercredi 20 juillet, tout le personnel de l'Orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg, y compris M. l'Aumônier, s'est transporté à Otterburne, renouvelant un beau mouvement du passé qui était devenu presque une tradition. Un autobus de la ligne "Grey Goose", un camion de la Cie Kiewel et un autre de Hobb Glass Co., nous amenaient religieuses, employés, orphelins pour 10 h. Le P. Directeur a dit la messe dans le petit oratoire du bocage, au cours de laquelle les petits orphelins ont chanté de pieux cantiques. Puis ce fut le dîner, puis la visite des départements, puis les jeux, puis la collation sous bois. Il était exactement 6 h. lorsque nos joyeux excursionnistes nous quittèrent pour retourner à Winnipeg. Remerciements aux dévouées Soeurs Grises de nous avoir procuré le plaisir de cette belle visite ainsi qu'à nos enfants, leurs anciens.

Fête champêtre de la Holstein-Freisan Breeders' Association

Elle eut lieu le jeudi 21 juillet, telle qu'annoncée depuis plusieurs semaines. Vers 2 h., le Père A. Denis, C.S.V., directeur, souhaitait la bienvenue aux excursionnistes groupés dans le bocage. Il demande d'abord à M. le Président (M. S. Sims) de présenter à l'hon. ministre de l'Agriculture les hommages des Clercs de Saint-Viateur qui dirigent la Maison Saint-Joseph. Il complimente M. Sims qui fut le premier manitobain à être élevé à la présidence générale de l'Association des éleveurs canadiens de Holstein. Il remercie les organisateurs d'avoir choisi la Maison Saint-Joseph comme lieu de leur "Field Day" cette année, ce qui favorise les cultivateurs de notre district, en les faisant profiter des intéressantes démonstrations inscrites au programme et que donneront des professeurs émérites tels que MM. les docteurs C. Wood, J.-M. Brown, E.-C. Rigly, du Collège d'Agriculture.

Le P. Directeur profite de la circonstance pour rendre un hommage public au R. F. J.-A. Huard, procureur de la Maison Saint-Joseph, un des directeurs de l'Association, qui se dévoue depuis plus de vingt ans particulièrement au département de l'étable. Finalement, il dit à tous un "heartiest welcome".

Ont ensuite tour à tour adressé la parole: M. Lafrance, notre agronome; MM. les professeurs ci-haut nommés, le Frère Huard, M. I. Villeneuve, M. le député Edmond Préfontaine.

La démonstration de M. Willington, "Comment préparer une vache pour l'exposition", a été très intéressante, de même que toutes les instructions de MM. les professeurs. Mais le clou fut peut-être le concours qui consistait à deviner, selon les moyens auparavant expliqués, le nombre de livres de lait produites dans l'année par chacune des quatre vaches qu'on avait choisies dans le troupeau.

Les vainqueurs furent: 1er prix, M. Philias Tougas, de Sainte-Anne, 95%, $5.00, don de l'Association.

2e prix: M. J.-E. Laurin, de la ferme des Pères Oblats, 90%, $3.00, don de la Maison Saint-Joseph.

3e prix: M. L.-T. Tougas, de Sainte-Anne, 85%, $1.50, don de M. le député Préfontaine.

• • •

Un télégramme reçu de Joliette dimanche soir, le 24, annonce que le Père H. Lesage, C.S.V., aumônier, est nommé curé-fondateur et directeur à La Ferme (près d'Amos), Abitibi.

Grande Clairiere

Mme Anna Hardy, épouse d'Alfred Savigny, née à Grande-Clairière le 28 décembre 1900, est décédée à Saint-Boniface le 23 juin 1938.

• • •

Mme veuve Hardy remercie les personnes qui lui ont témoigné de la sympathie à l'occasion du décès, le 23 juin 1938, de sa fille Mme Anna Savigny.

Le capitaine J.-J. Goulet est invité par le roi de Belgique à jouer une de ses oeuvres

MONTREAL. — Le capitaine J.-J. Goulet, directeur de musique des Fusiliers Mont-Royal, s'est embarqué lundi à destination de la Belgique. Le roi Léopold III l'a invité à diriger l'orchestre symphonique belge au dévoilement du monument à la mémoire du feu roi Albert.

Originaire de Liège, le capitaine Goulet est au Canada depuis 35 ans. Il composa un poème lyrique en l'honneur du grand roi qui dirigea les destinées de la Belgique pendant la grande guerre. Au dévoilement, le capitaine Goulet jouera ce poème qui a été choisi par le gouvernement belge pour cette occasion.

Quelle différence entre une parabole, une faribole et une obole? — Une parabole est ce qu'on ne comprend pas toujours, une faribole ce qu'on dit trop souvent, une obole ce qu'on ne vaut pas quelquefois.

Traitement des maladies des voies respiratoires

Dans un but humanitaire, M. David Fingard a confié sa formule de traitement par inhalation aux trois docteurs bien connus de Londres: [illegible] sir Arthur Stanley, G.B.E., C.B., M.V.O., président du Conseil conjoint de la Croix-Rouge britannique et de l'Ambulance St. John, président et trésorier du Comité de l'Hôpital universitaire Saint-Thomas, président de la Ligue Anti-tuberculeuse de Grande-Bretagne; le général sir Hubert Gough, G.C.M.G., K.C.B., K.C.V.O., co-président, avec la duchesse de Gloucester, du "Saint Mary's Hospital"; le lieutenant-général sir Harold Fawcus, K.C.B., C.M.G., D.S.O., D.C.L., M.B., directeur général du corps médical de l'armée royale, médecin honoraire de feu George V.

Un hôpital a été ouvert à Toronto, sous la direction des médecins suivants de la ville: Dr D'Arcy Prendergast, du "St. Michael's Hospital"; Dr A. G. McPhedran, de l'Hôpital Général, et Dr H. A. Beatty, chirurgien en chef du Pacifique Canadien.

Le traitement a certainement soulagé l'humanité souffrante ici même à Winnipeg. Il a guéri des personnes souffrant de l'asthme, de la sinusite et de la bronchite, quelques-unes depuis trente ans.

QUEBEC — Le successeur de M. John Bourque, aux travaux publics serait M. Hortensius Béique, député de Chambly, et organisateur électoral pour le parti ministériel.

LE CHANGE

26 juillet

L'argent des pays étrangers en sous canadiens

Angleterre	4.9348
France	.027796
Belgique	.1696
Suisse	.2302

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

26 juillet

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$7.00—$7.50
Bons	$5.75—$6.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.50—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$7.00—$7.50
Bons	$5.75—$6.50
Moyens	$4.75—$5.50
Ordinaires	$4.00—$4.50
Génisses—	
De choix	$6.00—$6.50
Bonnes	$4.75—$5.50
Moyennes	$3.75—$4.50
Ordinaires	$3.00—$3.50
Veaux engraissés—	
De choix	$7.50—$8.50
Bons	$6.50—$7.00
Moyens	$5.00—$6.00
Vaches—	
Bonnes	$3.50—$3.75
Moyennes	$2.75—$3.25
Ordinaires	$2.50
Taureaux—	
Bons	$3.50—$4.00
Ordinaires	$3.00—$3.25
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$4.25—$5.00
Moyens	$3.50—$4.00
Ordinaires	$2.75—$3.00
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.75
Moyennes	$2.50—$2.75
Ordinaires	$2.00—$2.25
Vaches laitières	$25.00—$50.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$6.00—$6.50
Ordinaires et moyens	$3.00—$5.50
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$12.25
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$11.75
Très pesants	$9.00—$9.50
Légers et maigres	$11.75—$12.25
Truies No 1	$8.50—$9.00
Truies No 2	$7.00—$8.00
Inférieurs	$7.00—$8.00
Verrats	$4.00—$6.00
Agneaux—	
Bons moyens	$8.00
Bons pesants	$7.00—$7.50
Ordinaires	$5.00—$6.00
Moutons—	
Bons moyens	$2.50—$3.00
Bons pesants	$3.50—$4.00
Ordinaires	$1.50—$2.00

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

31 juillet — Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus (1491-1556).

1er août — Saint Pierre-aux-Liens

Hérode Agrippa désireux de se concilier l'affection des Juifs avait immolé à leur haine saint Jacques le Majeur, et, pour mieux affermir son trône, il fit arrêter peu après saint Pierre dans le dessein de le faire exécuter publiquement. Le prince des apôtres, lié avec des chaînes, fut gardé par des soldats dans un sombre cachot, mais les fidèles s'unissaient dans une ardente prière pour obtenir sa délivrance et l'ange du Seigneur descendit dans sa prison: "Levez-vous promptement, dit-il à l'apôtre, prenez votre manteau et suivez-moi."

Les chaînes de Pierre tombèrent aussitôt et il marcha aux côtés de l'ange jusqu'à l'une des portes de la ville, sans avoir attiré l'attention de ses gardes. La porte de fer s'ouvrit d'elle-même devant eux et l'ange retourna vers Dieu tandis que Pierre s'écriait: "Le Seigneur m'a envoyé son ange pour me délivrer des mains d'Hérode et de la cruelle attente des Juifs".

Les chaînes de saint Pierre furent vénérées à Jérusalem jusqu'à ce que le patriarche Juvénal les offrit en l'an 439 à Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune. L'impératrice en confia une à l'église de Constantinople et donna l'autre à sa fille Eudoxie qui avait épousé l'empereur Valentinien III. La princesse fit part de sa joie au pape Sixte III qui lui présenta à son tour les chaînes dont saint Pierre avait été lié à Rome sous Néron et il arriva que les deux chaînes rapprochées s'unirent d'elles-mêmes si parfaitement qu'elles semblèrent forgées par le même ouvrier. Sixte III institua la fête de ce jour pour perpétuer le souvenir de ce prodige et fit élever à Rome l'église de Saint-Pierre-aux-Liens qui conserve ces précieuses chaînes.

2 août — Saint Alphonse de Liguori, fondateur de l'Ordre des Rédemptoristes (1696-1787).

3 août — Invention du Corps de saint Etienne, premier martyr (415).

4 août — Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs (1170-1221)

Dominique de Gusman, originaire de l'Espagne, avouait un jour que le Seigneur lui accordait tout ce qu'il lui demandait, réponse céleste à l'ardeur de sa générosité qui n'avait refusé aucun sacrifice à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Elu à vingt-cinq ans supérieur des chanoines réguliers d'Osma, sa piété, sa mortification, sa filiale tendresse pour la Sainte Vierge lui méritaient des visions continuelles qui l'initiaient aux secrets des anges. C'est ainsi que lui fut révélée la dévotion du Rosaire par laquelle il vainquit l'hérésie des albigeois et ramena à Dieu plus de cent mille pécheurs. Marie lui révéla la gloire qui reviendrait à Dieu de l'ordre des Frères Prêcheurs qu'il fonda en 1215, et elle lui indiqua la couleur et la forme du nouvel habit religieux.

Saint Dominique fonda aussi des couvents de femmes et le Tiers-Ordre qui comprend les personnes des deux sexes vivant dans le monde.

Un jour que l'illustre prédicateur discutait publiquement avec un hérétique aux environs de Toulouse, les amis de l'albigeois, témoins de sa confusion, proposent de jeter au feu les cahiers des deux combattants, affirmant que Dieu ferait triompher la vérité. Saint Dominique accepte le défi et devant une multitude de témoins les écrits de l'albigeois sont plongés dans un brasier et sont aussitôt consumés jusqu'à la dernière ligne, tandis que ceux de Dominique s'envolent par trois fois hors des flammes pour confondre l'imposture des hérétiques d'entre les morts".

5 août — Notre-Dame-des-Neiges (366).

6 août — La Transfiguration de Notre Seigneur

Jésus étant en Galilée, environ un an avant sa Passion, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les mena à l'écart sur la montagne du Thabor et fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps les apôtres virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec Jésus de la mort qu'Il devait souffrir à Jérusalem. Pierre dit alors au divin Maître: "Seigneur, nous sommes bien ici, si vous le voulez dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie". Comme ils parlaient encore une nuée lumineuse les couvrit et du milieu de cette nuée une voix se fit entendre: "Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le". A ces mots les disciples tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit: "Levez-vous et ne craignez point". Levant alors les yeux ils ne virent que Jésus seul. Lorsqu'ils descendaient de la montagne le divin Maître leur fit cette défense: "Ne parlez à personne de ce que vous avez vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts".

Le mystère de la Transfiguration de Notre-Seigneur fut célébré dès les premiers temps de l'Eglise, mais l'office en est dû au pape Calixte III qui le composa en 1456. Le mont Thabor conserve des ruines très distinctes des églises et des monastères qui y florissaient jusqu'au XIIIe siècle, époque de leur destruction par les Sarrazins.

Trois autels ont été construits sous des voûtes demeurées intactes et le jour de la Transfiguration des Pères Franciscains y viennent offrir le saint Sacrifice.

Le grand solitaire du Nord

Le R. P. Bazin, O.M.I., se trouve, depuis plus de cinq ans, complètement isolé à l'île Igloolik, entre la Terre de Baffin et la presqu'île Melville au 70e de latitude.

L'année passée le bateau de Mgr Turquetil a réussi, pour la première fois, à l'atteindre et à lui déposer ses provisions sur place. L'unique visite qu'ait reçue le P. Bazin dans sa solitude fut celle du P. Cochard de Ponds Inlet à 400 km. plus au nord. D'autant aussi grand dut être l'étonnement du missionnaire quand, en février dernier, il vit arriver chez lui deux Anglais, M. Graham Rowley et Reynold Bray, membres d'une expédition scientifique aux glaces polaires. Ils ont publié un compte-rendu de leur visite dans le "Times" de Londres: "Le 3 février, nous étions rendus à Igloolik. Le R. P. Bazin nous a reçus à bras ouverts. Il est prêtre catholique et, depuis cinq ans, de résidence dans cette île. Pour voir ses confrères les plus proches, il lui faut faire un voyage d'environ trois cents milles. Nous n'avons pas vu chez lui d'appareil de radio, et à coup sûr, c'est le Blanc le plus isolé et le plus solitaire du monde".

BUCAREST — Quatorze personnes, dont dix passagers, se sont tuées, vendredi soir, lorsqu'un avion de la "Polish Air Company" s'est écrasé à 80 milles au nord-ouest d'ici. Parmi les passagers se trouvait un capitaine de l'armée japonaise.

Le Roi des Belges et le Saint-Viatique

La scène se passe dans les environs de Ciney, en Belgique. Un respectable prêtre va porter à une malade le Saint-Viatique.

Trois quarts de lieue séparent l'église du hameau où se meurt une pauvre vieille qui s'en va de sa belle mort. Le chemin s'engage dans une forêt déserte et silencieuse.

Le prêtre prie, de toute la ferveur de son âme, pour que Dieu accorde courage et réconfort à la brave maman qui, là-bas, se prépare à entreprendre le grand voyage.

Soudain, dans un virage brusque, une auto, lancée à vive allure, surgit de la brume épaisse. La voiture dépasse le prêtre [illegible] un grincement de frein, le véhicule s'arrête. Deux messieurs d'une suprême élégance descendent, et, en pleine boue, découverts, s'agenouillent, s'inclinent et prient avec ferveur.

Le prêtre sent son coeur se gonfler d'émoi à ce spectacle inattendu; il allait dépasser le groupe agenouillé lorsque l'un des messieurs, grand, bien découplé, s'approche de lui:

"Monsieur le curé, dit-il, faites-nous, je vous prie, le grand honneur de prendre place avec le bon Dieu dans notre auto; nous vous déposerons en haut de la montée".

Interloqué, M. le Curé décline poliment l'offre qui lui est faite, mais le monsieur insiste, se fait pressant et, devant un refus presque catégorique, il prononce:

"Alors, M. le Curé, nous vous suivrons à petit pas jusqu'au carrefour, car en aucun cas, nous ne marcherons devant le bon Dieu".

Le Curé pense à part lui: D'ici le carrefour, il n'y a pas moins de deux kilomètres, la côte est rude, ces messieurs me paraissent de fervents chrétiens; pour une fois, le bon Dieu ne se plaindra pas d'une course en auto; du reste, là-bas au hameau, la malade m'attend avec impatience.

Et la conscience à l'aise, le prêtre s'installe silencieusement dans la luxueuse limousine. Au sommet de la côte, il descend et prend à droite le chemin d'un hameau, après avoir toutefois tracé sur le distingué voyageur un large signe de croix avec la Sainte Hostie. Il avait, sans le savoir, béni Albert 1er, roi des Belges.

Le souverain, qui avait au plus haut degré le sentiment de l'honneur, ne croyait pas compromettre sa dignité en se prosternant devant Dieu.

La France Catholique

De vieux habitués du **Devoir** trouveraient, paraît-il, plaisir et profit à connaître mes récentes impressions d'Europe. J'aimerais mieux dire qu'écrire; mais la saison n'est pas propice aux paroles volantes. Dérouillons donc la vieille plume. Si elle gratte et crache, tant pis.

Avertissement préalable: à chacun de mes voyages — c'est le dixième en quarante ans bientôt — je m'applique à mettre d'accord les impressions anciennes et nouvelles, à comparer les situations, à reviser les jugements. D'où une certaine synthèse, jamais définitive. C'est cela que j'offre aux lecteurs du **Devoir**, en toute simplicité et sans prétendre à aucune sorte de certitude.

◆ ◆ ◆

Parlons d'abord de la France catholique. Elle me paraît en plein essor. A tout prendre, l'Eglise de France n'a pas connu d'aussi beaux jours depuis des siècles. Elle s'est affranchie du joug que rois et parlements ont fait peser sur elle depuis Philippe le Bel jusqu'à la rupture du Concordat. Elle est [illegible] de l'avilissant patronage des grands, qui fut sa plaie sous l'ancien régime. Elle se dégage de plus en plus des compromissions politiques, voire de la plus pernicieuse des hérésies contemporaines, le racisme.

Inspirés et soutenus par le Souverain Pontife, les chefs ecclésiastiques de la France comprennent mieux que jamais la nécessité de l'action catholique; mais, comme le Pape, ils savent qu'avant d'**agir**, et pour agir avec fruit, les catholiques doivent **vivre** et **penser** en catholiques. Ils comprennent aussi que l'arme la plus efficace contre l'impiété, l'irréligion ou l'indifférence, ce n'est pas la controverse, encore moins l'invective, mais le **rayonnement** de la vie catholique, individuelle et sociale. C'est la méthode qui a permis à saint Pierre Canisius de sauver le catholicisme dans l'Allemagne du Seizième siècle.

Pour peindre cette situation, il suffit de mettre en lumière la personne et l'action de trois des évêques de France: le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, le Cardinal Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, le Cardinal Gerlier, archevêque de Lyon. Rarement, peut-être jamais, la France n'a possédé, en **même temps**, trois hommes d'Eglise dont le caractère, les aptitudes, le tempérament, se complètent si bien et permettent à chacun de donner dans sa sphère la plénitude de son effort. Verdier, c'est l'Eglise conquérante; Baudrillard, c'est l'Eglise enseignante; Gerlier, c'est l'Eglise rayonnante.

L'oeuvre maîtresse du cardinal Verdier, c'est la reconquête spirituelle de cette immense banlieue de Paris où, depuis des générations, des millions de Français naissaient, s'accouplaient et mouraient comme des brutes. Certes, on ne saurait trop louer l'expansion missionnaire de la France au XIXe siècle. Mais alors que des milliers d'apôtres, sortis de la terre gauloise, évangélisaient les païens d'outre-mer, le paganisme envahissait la France. Non pas le culte des idoles et des fétiches, mais l'oubli total de Dieu, la perte de toutes les valeurs spirituelles. Poursuivant l'oeuvre entamée par ses prédécesseurs immédiats, le cardinal Verdier a donné une impulsion extraordinaire aux missions intérieures, à la vie paroissiale de son diocèse. Il a fait bâtir plus de cent églises nouvelles dans les quartiers excentriques de Paris. Pas de somptueux monuments d'art, mais des maisons de prière et d'enseignement; la matière subordonnée à l'esprit. A l'appel du cardinal, des centaines de prêtres et d'apôtres laïques se sont voués à la rédemption des faubouriens qui vivaient à l'ombre de la mort. Les résultats ont dépassé toutes les espérances. Lorsque le cardinal ira rendre compte à Dieu de son fécond apostolat, il aura un beau cortège de **rescapés** du naufrage éternel.

◆ ◆ ◆

Il ne suffit pas d'augmenter le nombre des croyants et des pratiquants; il faut les habituer à penser droit, à s'armer pour les combats de la vie; ceux surtout à qui les connaissances acquises, la situation sociale, la fortune, imposent le devoir de diriger les masses. C'est à cette oeuvre d'enseignement et de direction intellectuelle que le glorieux recteur de l'Institut catholique, le Cardinal Baudrillart, consacre tous ses efforts depuis plus de soixante ans. Avec cet autre illustre ami du Canada français, Gabriel Hanotaux, c'est, j'allais dire, le plus étonnant vieillard que je connaisse; mais sauf à la mesure du calendrier, le terme est inapplicable à ces deux grands Français "Eternelle jeunesse" ne vaut pas mieux. L'un à quatre-vingts ans, et l'autre, à quatre-vingts-cinq, ont toute la vigueur et l'équilibre mental d'hommes de quarante ans, sains de corps et d'esprit. Ni l'un ni l'autre ne tombent de parti pris dans l'optimisme ou le pessimisme: ils voient dans la réalité hommes et choses d'autrefois ou d'aujourd'hui; ils disent ce qu'ils voient comme ils le voient.

Relater, même succinctement, l'oeuvre du Cardinal Baudrillart, depuis le jour où il donnait ses premières leçons à l'école Bossuet, en 1876, exigerait tout un volume. La vocation d'enseigner, mieux encore, d'**éduquer**, était innée en lui. Il n'avait pas douze ans qu'une vieille et spirituelle amie de sa famille, Louise Bertin, fille du fondateur des **Débats**, l'avait surnommé le "conseiller des familles". Il l'est encore, plus et mieux que jamais. Notez bien: pas seulement "conseiller de la jeunesse", mais "conseiller des familles", c'est-à-dire des pères et des mères autant que des enfants.

Cédant aux instances de ses admirateurs, — oh! sans peines et en y mettant une certaine complaisance qu'il avoue avec une charmante simplicité — le Cardinal s'est décidé, sur le tard, à tirer de ses cartons des notes, des fragments de discours, etc. Il a mis cela en ordre, donné le **finishing touch**, et livré à l'impression, pour le plus grand bien de tous, vieux et jeunes, qui veulent s'éclairer et servir Dieu, l'Eglise, la société, la patrie. Souhaitons que Son Eminence continue à dépouiller ses cartons!

Cette activité littéraire (j'exècre le mot, mais je l'emploie, faute d'un meilleur à portée de ma plume) n'entrave en rien les fonctions du Recteur de l'Institut, lesquelles ne sont pas une sinécure, tant s'en faut. Entre temps, le Cardinal jette un regard sur le monde extérieur. Au moment de mon arrivée à Paris, il venait de publier dans les **Débats** (7 mai) un article magistral: **Evêque, Empereur, Führer** — (1811-1938); — parallèle saisissant entre Napoléon, cherchant à corrompre ou violenter les évêques de France, et Hitler, surprenant la bonne foi (?) des évêques autrichiens; entre le doux Pie VII, résistant à l'Empereur, et l'énergique Pie XI, tenant tête au Führer. Lisez la conclusion:

"Comment s'exercera sur celui-ci "la divine Nemesis? Mihi vindicta, "dicit Dominus. Elle vient toujours "un peu plus tôt, un peu plus tard. "Hitler mourra-t-il dans un lit impé-"rial à Berlin, le Berlin de Hohen-"zollern, quand il aura consommé "la décadence de Vienne, après a-"voir sacrifié l'indépendance, la cul-"ture de la foi de l'Autriche, sa mè-"re? Périra-t-il au cours de quelque "guerre étrangère ou civile? Je dou-"te que l'Angleterre, même victo-"rieuse, lui fasse partager avec Na-"poléon l'honneur et la légende de "Sainte-Hélène. Je sais que, pour lui "aussi, priera le Pape, et que, si les "chrétiens ont le courage de lutter, "fidèles aux sublimes appels de leur "chef et de leur père, ils feront de "nouveau luire sur le monde, au-"jourd'hui désemparé, la sainte et "fière devise: Christus vivit, Chris-"tus regnat, Christus imperat".

Voilà comme on écrit quand on a lu l'histoire avec des yeux normaux, —pas des yeux de myopes, aurait dit Joseph de Maistre,—et qu'on l'a enseignée, un demi-siècle durant, en honnête homme, témoin de la vérité naturelle et révélée.

Comme de juste, l'article fut arrêté à la frontière d'Allemagne. Mais le piquant, c'est qu'un journal polonais ayant reproduit cette maîtresse pièce, le numéro fut saisi et brûlé, d'ordre du gouvernement de Varsovie. Notez que le Cardinal fait partie d'une société d'amitiés polonaises, à Paris. Voilà qui en dit long sur la valeur des alliances franco-slaves. J'y reviendrai peut-être, au chapitre de la situation internationale. Le Cardinal s'est fort amusé de cet autodafé. Sa prodigieuse mémoire a dû lui rappeler les jours où Luther brûlait de sa main les bulles du Pape, et le temps où, d'ordre du Roy Très-Chrétien, de la Sorbonne et du Parlement, le culte de saint Grégoire VII était interdit en France. Où est Luther? Où sont les Rois Très-Chrétiens? Et le protestantisme, et le gallicanisme, ces frères jumeaux?

Henri BOURASSA.

Une nouvelle catacombe découverte à Rome

L'archéologie chrétienne a connu un lustre nouveau sous le pontificat de Pie XI. Après de vaines fouilles effectuées pour retrouver trois catacombes différentes, on vient d'en découvrir une nouvelle. Le travail de fouille et celui des indispensables restaurations sont à ce point avancés déjà à l'heure qu'il est que le président de la Commission pontificale pour l'archéologie, le professeur Josi, a pu donner d'intéressantes précisions.

Cette découverte fut un pur effet du hasard. Au début de l'année dernière, un affaissement de terrain se produisit dans la propriété appartenant au signor Em.-Ernest Cardinali. Ce dernier conçut l'hypothèse qu'il pouvait y avoir là un "hypogée", c'est-à-dire un cimetière souterrain: l'emplacement, la "Via Latina", sise à proximité de la "Via Appia", semblait justifier cette éventualité. En raison du fait que le traité de Latran attribue la propriété des catacombes au Saint-Siège et que le propriétaire craignait que la révélation de son secret ne pût entraîner pour lui des conséquences dommageables, il n'en souffla mot à personne. Mais à la longue, pareille découverte ne pouvait demeurer ignorée. Elle parvint à l'oreille de la Commission pontificale pour l'archéologie qui mit tout en oeuvre pour s'assurer la propriété légitime de ces parages et ouvrir à la science ce monument important de l'archéologie chrétienne. La Commission papale n'avait pas seulement à faire reconnaître le droit de propriété de la catacombe proprement dite, mais également celle des terrains l'avoisinant.

Des expériences antérieures démontrent qu'une catacombe dont on ne possède pas de larges débouchés pour en permettre l'accès facile est rapidement abandonnée: la propriété de toute la surface voisine est donc indispensable à acquérir.

Dès que ce fut chose faite en l'espèce, les travaux de fouille proprement dits commencèrent dans la catacombe nouvellement mise à jour. Les voies d'accès étaient obstruées depuis des siècles par toutes sortes de détritus, d'objets et matériaux hétéroclites accumulés là au cours de centaines d'années. Puis on se mit à discuter sur le point de savoir quelle était, en fait, la catacombe découverte.

Une étude plus attentive de la question a permis de recourir fort utilement au célèbre **Livre du pèlerin salzbourgeois (Itinerarium Salzburgens)** qui date du début du VIIe siècle et qui, aux dires du grand spécialiste de l'archéologie des Catacombes romaines, J.-B. Rossi, contient "le fil d'Ariane" des diverses catacombes creusées dans la périphérie de la Ville Eternelle. Dans ce **Livre du pèlerin**, l'auteur décrit comment il réussit à faire le tour des divers sanctuaires cachés des premiers temps de l'Eglise catholique. Sur la foi de ces renseignements et à la lumière de ces indications, la Commission archéologique est arrivée à cette conclusion que la catacombe qui vient d'être mise à jour doit être la même que celle de la martyre Eugénie qui est décrite dans le **Livre du pèlerin salzbourgeois**, et que les restes trouvés dans cette sépulture souterraine proviennent de la basilique Eugénie, construite précisément au-dessus de cette catacombe, tout comme la basilique de Saint-Sébastien se dresse sur la catacombe de ce saint martyr. [illegible] bien, en l'espèce, de la catacombe Eugénie telle qu'elle apparaît dans la description du **Livre du pèlerin salzbourgeois**, puisque sur les autres couloirs on n'éleva pas de basilique.

Les voies d'accès de la catacombe Eugénie étant complètement obstruées, les archéologues n'ont pas réussi encore à pénétrer profondément dans les galeries souterraines qui comportent trois étapes superposés. Mais les spécialistes préposés à ces travaux délicats ont fait déjà d'importantes découvertes. Les "Cubicula" ou les niches funéraires disposées dans les parois latérales sont magnifiquement décorées et pourvues de divers motifs d'architecture.

Les dates des inscriptions figurant sur les tombes sont de la plus haute importance pour les savants préposés aux travaux de recherche. L'épigraphie a permis de s'en tenir à cette conclusion que cette catacombe doit dater de la seconde moitié du IVe siècle. On a relevé avec intérêt de nombreuses inscriptions latines comportant des mots d'origine grecque, qui avaient pénétré dans la langue latine et en avaient conservé la consonnance. Il est intéressant de noter, à l'occasion de la découverte de cette catacombe, qu'en 1894 déjà l'entrée de celle-ci avait été mise à jour dans le vignoble "San Ambroggio". Mais à l'époque, cette entrée avait été fermée par un mur en maçonnerie sur le conseil de l'archéologue Armenini, qui estimait que le gouvernement italien de l'époque attacherait peu d'importance à la découverte et aux travaux de fouille intéressant cette sépulture souterraine.

Après les recherches archéologiques qui amenèrent la découverte des catacombes des saints Jordanus, Pamfilius et Novatiinus, voici la quatrième mise à jour sous le pontificat du Pape Pie XI, et des perspectives nouvelles ouvertes à l'archéologie des premiers siècles de l'Eglise.

A la mémoire du premier soldat français tombé en Belgique

BRUXELLES — Un monument élevé par souscription publique a été solennellement inauguré à Houffalize, à la mémoire du brigadier Henri Sébald, du 23e dragon, le premier soldat français tombé, en 1914, en territoire belge.

M. Van den Corput, gouverneur de la province de Liège, et le colonel Merck, commandant du 2e chasseurs ardennais, représentaient respectivement le ministre de l'Intérieur et le ministre de la Défense nationale.

La Chine devra son salut aux trois soeurs Soon

Si les troupes chinoises remportent d'incontestables succès depuis quelque temps, il faut en attribuer la cause, pour une bonne part, à l'oeuvre de trois vaillantes femmes qui, depuis le début de la campagne, travaillent à maintenir le moral de la population en éveillant partout un patriotisme de bon aloi. Il s'agit des trois soeurs que toute la Chine vénère, Ailing, Chingling et Meiling Soon, que leurs compatriotes dénoncent respectivement "Intelligence", "Bonté" et "Beauté".

Nous sommes en mesure de donner quelques explications à propos de chacune de ces héroïnes du jour.

Ailing est l'épouse du ministre des Finances Kung; Chingling est veuve du Dr Sun-Yat-Sen, le fondateur et le premier président de la République chinoise. La cadette, Meiling, est la femme du maréchal Tchang-Kai-Chek.

Ces trois soeurs, assurément notables, peuvent se flatter de la place prise par leurs frères dans la vie publique de la Chine. L'aîné, T. V. Soong, est directeur de la Banque centrale; le second, T. L. Soong, dirige les finances de la Chine méridionale, tandis que le frère cadet, T. A. Soong, est ministre du Commerce dans le Cabinet de son beau-frère. [illegible] trois soeurs au sein de la masse ne le cède pas à celle qu'exercent les trois frères. Mme Tchang-Kai-Chek-Soon était, voici quelques mois encore, présidente de la Commission nationale de la navigation aérienne. Elle dut acquérir, en cette qualité, de puissants avions de bombardement aux Soviets et deux douzaines d'avions de chasse allemand. Elle a abandonné ce poste à son frère aîné pour assumer celui de la propagande par T.S.F., qui lui permet d'entretenir l'esprit de discipline de la troupe et de soulever les paysans de la vallée du Yang-Tsé contre les envahisseurs du sol natal. Mme Kung-Soon a contribué de façon décisive à assurer le succès des démarches entreprises en Europe, par son mari qui y chercha des crédits et rapportera de la cité de Londres un prêt de quelque 20 millions de livres. Il faut avouer que la présence à la direction des affaires nationales de la Chine, d'une vraie "dynastie" relève plutôt d'un conte des Mille et une Nuits.

Charlie, un pauvre matelot

Le faubourg chinois de la ville de Baltimore, aux Etats-Unis, comptait au nombre de ses habitants, vers 1890-1900, la famille de Charlie Soong, lui-même pauvre matelot travaillant fort [illegible]. Il avait à subvenir à l'entretien de trois fils et de trois filles, et il était sans ressources. Un jour, il reçut les fonds nécessaires pour ouvrir un établissement bancaire dans ces parages. Il sut gagner la confiance de ses compatriotes résidant à Baltimore qui lui confièrent leurs économies. Avec la circonspection de sa race millénaire, il fit fructifier son capital initial et le succès ne tarda pas à venir. Ses déposants gagnèrent de l'argent et lui-même réussit en peu d'années à se créer une situation enviable sur la place. M. Soong est un chrétien convaincu et il aide puissamment le mouvement Quaker. Mais sa richesse ne lui donne pas le bonheur... Ses pensées vont à la patrie lointaine si cruellement affligée à cette époque déjà. Le hasard le met en rapports avec l'un de ses compatriotes vers 1905, un certain Dr Sun-Yat-Sen. Cette rencontre orienta dès lors le cours de son existence.

Sun-Yat-Sen voyageait alors un peu partout aux Etats-Unis, essayant de gagner ses compatriotes à ses plans de réforme de la patrie chinoise. Le banquier comprit le jeune politique et adopta ses projets d'enthousiasme. Il remit au jeune réformateur un chèque important en lui disant: "Ce chèque crée entre nous un lien sacré!..."

Ce fut un lien qui dura toute la vie des interlocuteurs...

Dans l'intervalle, les trois filles du banquier avaient reçu une éducation parfaite au Collège Weslyan de la Géorgie (Etats-Unis).

Le sort des trois jeunes filles

Ailing, l'aînée, a toujours révélé de hautes qualités d'intelligence vraiment supérieure. Après ses études d'économie sociale et politique, elle épousa le jeune Dr Kung, qu'elle avait appris à apprécier sur les bancs de l'Université. La Chine pense unanimement que son ministre doit sa carrière publique, en très grande partie, à sa femme. Elle aide puissamment son mari dans l'administration des finances et elle s'y trouve, en ce domaine, mieux à sa place que son mari lui-même. Cela ne l'empêcha pas de donner le jour à quatre enfants qu'elle élève très sévèrement. Dernièrement, son fils aîné avait renversé un piéton... La maman s'empressa de porter des fleurs au lit d'hôpital du sinistré et insista pour que l'on retirât à son fils son permis de conduire pendant deux ans.

Sa soeur Chingling représente un type fort opposé. Elle étudia en Amérique l'histoire et la médecine et reçut une éducation à l'occidentale. Son roman d'amour avec le Dr Sun-Yet-Sen suscita l'attention à l'époque. Elle remplissait les fonctions de secrétaire aux côtés de l'homme d'Etat chinois. Puis, l'amour vint et le fondateur de la République épousa sa collaboratrice. L'union fut très heureuse. Au décès de son mari, en 1925, la veuve se retira dans une modeste villa de Changhaï. Elle y mène depuis une vie fort simple mais très occupée dans le domaine politique. Elle désapprouva les tractations entreprises autrefois par le maréchal Tchang-Kai-Chek avec le Japon et alla jusqu'à refuser de recevoir encore son beau-frère, estimant qu'il avait trahi, à son avis, les directives de Sun-Yat-Sen.

La femme et la politique

Mme Tchang-Kai-Chek est, sans aucun doute, la figure la plus marquante de ce trio féminin.

La puissance, le rayonnement de cette femme sont considérables. Elle accompagne son mari dans tous ses déplacements. Elle vaque elle-même à la préparation de ses repas, pour éviter plus sûrement toute tentative d'empoisonnement. Elle lui sert d'interprète quand il reçoit des diplomates. Le monde des ambassades n'apprécie pas sans mélange cette présence féminine, craignant une traduction inadéquate de leurs communications. [illegible] dire que l'épouse du généralissime est digne de confiance.

L'épouse a réussi à convertir son mari au christianisme et le maréchal est aujourd'hui un chrétien modèle. Lors de l'enlèvement du maréchal par le général Chang-Hsu-Liang en 1936, l'épouse donna la mesure de son sang-froid. Sans perdre une minute, elle fréta un avion et partit à destination de Sain pour négocier la libération de l'otage. Cette vaillante femme discuta pendant soixante-douze heures avec les rebelles et obtint que son mari fût libéré contre payement d'une forte rançon.

Si la Chine moderne commence à ressentir les bienfaits de l'hygiène, si la mortalité décroît, si le trafic de l'opium est en recul, il faut l'attribuer avant tout à l'oeuvre des soeurs Soon. Elles ont institué un grand nombre d'écoles, de musées et d'organisations sanitaires de toutes sortes. Elles ont mis de l'unité dans la création des services financiers et multiplié les moyens d'échange et de commerce nationaux. Nuit et jour, elles travaillent aux côtés du maréchal et de leurs frères. On peut dire que toutes les décisions importantes sont prises en leur présence. Les soeurs Soon ont édifié la Chine moderne et mettront tout en oeuvre pour en assurer le salut. (C. P.)

—(La Croix).

Apostolat de la Prière

La jeunesse catholique obligée de fréquenter les écoles non catholiques

Plusieurs causes peuvent forcer la jeunesse à fréquenter les écoles non catholiques. Ou bien le gouvernement défend les écoles catholiques; ou bien le gouvernement défend pas directement, mais agit en sorte que les parents sont forcés d'envoyer leurs enfants à l'école non catholique; ou bien encore le nombre des catholiques est trop peu élevé pour qu'on puisse avoir une école catholique. Ces causes légitiment en une certaine façon la fréquentation des écoles non catholiques. D'autre part, il y a des prétextes qui ne légitiment pas cette fréquentation: ce sont la vogue, le caprice et l'insouciance des parents qui aiment mieux envoyer leurs enfants à l'école non catholique. Demandons au Coeur de Jésus que l'autorité compétente remédie à la situation; demandons que ceux qui sont obligés de fréquenter ces écoles soient d'une foi si invincible et de moeurs si fortes qu'ils ne soient pas contaminés par le contact des non catholiques.

Intention missionnaire

Le culte de la bienheureuse Vierge Marie et la dévotion à ses pèlerinages en pays de Missions

La dévotion à Marie a toujours joué un grand rôle dans l'histoire des Missions. Les lieux de pèlerinages ont toujours provoqué nombre de manifestations religieuses en Chine, au Japon, aux Indes et ailleurs. Citons le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe, au Mexique, dont l'origine remonte à 1542. Citons encore les sanctuaires suivants: Notre-Dame-Auxiliatrice de Zo-cé, près Changhaï; Notre-Dame de Tong-lon, près Pékin; Notre-Dame-de-la-Consolata, au Liban; Notre-Dame-du-Rosaire, à Madou; les autres nombreux sanctuaires dédiés à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame de Lourdes. Demandons que dans chaque pays de missions ils continuent de s'organiser, ces pèlerinages "si puissants pour entretenir la ferveur des fidèles et rayonner au loin l'influence de la foi".

La lumière de l'Evangile devient à la fois vive et douce à mesure que l'on monte vers la mort! On ne croit plus, on voit. Quand je lis l'Evangile, chaque mot me semble un éclair.

LACORDAIRE.

AU SACRÉ-COEUR

Pique-nique du Club Sportif

Les nuages se sont dissipés et la pluie a cessé assez tôt, dimanche après-midi, pour permettre aux membres et à leurs amis de se rendre à la Ferme Sainte-Antoine, près de Saint-Adolphe, pour prendre part au deuxième pique-nique annuel du Club Sportif.

Deux parties de balle-molle, l'une avant, l'autre après la collation, ont donné l'occasion à nos citadins de se détendre les muscles, les nerfs… et l'esprit.

Outre les RR. PP. D. Jubinville, J. Desautels, J.-O. Plourde et E. Savoie, O.M.I., plusieurs messieurs et dames se sont joints aux jeunes pour participer à leurs amusements et les encourager par leur présence. Ce sont: M. et Mme J. Carignan, M. et Mme R. Vien, M. et Mme E. Guérin, M. et Mme J.-A. Rhéaume, M. et Mme J.-H.-N. Léveillé, Mme E. Bélair, M. et Mme L.-P. Comeau, Mme C. Courchaine, M. et Mme V. Guilbert, M. et Mme O. Marquis et M. et Mme L. Larivière.

Nous avons tout lieu d'être satisfaits du succès de ce pique-nique; aussi, nous tenons à remercier tous ceux et celles qui y ont assisté.

PAROISSE DU SACRÉ-COEUR



Le R. P. Isaïe Desautels, O.M.I., ci-devant directeur de l'"Ami du Foyer" et prédicateur de retraites paroissiales, vient d'être nommé par ses supérieurs vicaire de la paroisse canadienne-française de Winnipeg.

Le curé et les paroissiens du Sacré-Coeur lui offrent leurs sincères félicitations et lui souhaitent la plus cordiale bienvenue, [illegible] l'assurant de leur entier concours.

WINNIPEG

Les débuts de Danielle Darrieux

La première représentation du premier film américain de Danielle Darrieux au théâtre Capitol, jeudi dernier, a donné lieu à une intéressante manifestation française. A la soirée de gala, M. Henri Bougearel, consul de France, avait pour invités dans les loges: le Lieutenant-Gouverneur et Mme W. J. Tupper, Mme John Bracken, M. le juge en chef Prendergast, plusieurs ministres avec leurs épouses, le corps consulaire, le maire et les échevins de Winnipeg, les officiers des sociétés françaises et un grand nombre d'amis personnels. Très nombreuses étaient les personnes de langue française qui ont tenu à assister à cette soirée. A la fin de la représentation, on a joué la Marseillaise.

Danielle Darrieux n'a pas déçu les espoirs fondés sur elle. Pour une fois, la publicité faite autour d'une jeune étoile nouvelle s'est trouvée conforme à la réalité. Le public a été charmé et conquis par la grâce, la vivacité, le naturel et le brillant de l'actrice française. Agée de 21 ans seulement, elle s'est déjà fait un nom en Europe et promet une belle carrière en Amérique.

Dans son film de début, "The Rage of Paris", Mlle Darrieux avait pour principaux partenaires Douglas Fairbanks jeune, Helen Broderick, Louis Hayward et Mischa Auer.

PETITES NOTES

M. Henri Bougearel, consul de France, a passé la journée de dimanche à Notre-Dame-de-Lourdes, avec M. Léon Michel, président des Réservistes français. Après avoir assisté à la grand'messe le matin, dans l'après-midi le consul a visité un bon nombre de familles françaises.

* * *

Mme J.-A. Rhéaume et son fils Albert sont de retour à Winnipeg après un séjour de quelques semaines à Ponemah Beach.

* * *

M. et Mme Léon Bonard sont partis en auto mercredi dernier pour un voyage dans l'Ouest. Ils se sont arrêtés à Saint-Paul, Alta., chez la soeur de Mme Bonard, Mme P. Décosse, où ils reconduisaient leur fils Roland, qui a fait ses études au Collège Saint-Paul durant l'hiver.

* * *

Mlle Georgina Guilbault, de la rue Assiniboine, a passé quelque temps à Minaki Lodge, à Minaki, Ont.

* * *

Mme M. Legall et sa fille Lucienne sont parties pour Montréal où elles doivent passer quelques semaines.

* * *

Le mariage de Mlle Marguerite Seyrion, de Saint-Boniface, avec M. Louis Baudry, de Winnipeg, aura lieu lundi prochain, 1er août, dans la cathédrale de Saint-Boniface.

* * *

La famille de Lorimier remercie cordialement tous ses amis pour sympathie, bouquets spirituels et offrandes de fleurs, offerts à l'occasion de son deuil récent, entre autres: les RR. SS. Grises de Saint-Boniface, et les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg.

* * *

Mme E. Frey, de la rue Simcoe, recevait vendredi, à l'heure du thé, quelques intimes en l'honneur de Mmes Bourque et Buchanan, de Vancouver.

* * *

M. Romulus Proulx, de South Durham, P.Q., est à Winnipeg pour faire connaître une invention nouvelle de protection contre les voleurs.

Petites Annonces

TARIF: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

SI VOUS VOULEZ acheter une terre de 200 acres à Otterburne près d'une école à un mille de l'église, adressez-vous à boîte 32 La Liberté. 11p

CE QUE M. BOURASSA PENSE DE LA POLITIQUE EN FRANCE

La politique française n'est pas si mauvaise qu'on le dit. — De tous les pays non britanniques, c'est encore la France qui s'est le moins mal adaptée au système parlementaire. — La fin de l'anticléricalisme.

Il m'arrive parfois de dire qu'en France, tout est bon, excepté la bière, les cigares et la politique. Ce n'est qu'à moitié vrai. D'abord, il y a en France d'autres choses qui ne sont pas bonnes. Et puis, après tout, certains cigares de la régie sont fumables, on boit d'excellente bière en Alsace, et la politique n'est pas si mauvaise qu'on le dit.

Les hommes valent mieux que les partis. Si l'on remonte le cours des soixante années écoulées depuis l'établissement de la république, on est étonné du nombre d'hommes de réelle valeur qui ont passé au gouvernement, à l'administration interne ou coloniale, dans les ambassades, à l'armée. Pour s'en tenir aux hommes d'Etat, il ne faut pas oublier qu'en tout temps et en tout pays, sous n'importe quel régime, les Richelieu, les Pitt, les Bismarck, les [illegible] ne foisonnent pas. Pourquoi attendre de la France plus que de tout autre pays, et de la République plus que de la Monarchie?

Le principal obstacle à l'action féconde et durable des hommes d'Etat, c'est celui que tout le monde signale, en France autant et plus qu'à l'étranger: l'instabilité du pouvoir. Le défilé des ministères ressemble au déroulement d'un film de cinéma. Dans l'ordre purement administratif, cette instabilité offre moins d'inconvénients qu'on n'est porté à le croire. A cause même des fréquentes culbutes ministérielles, l'administration reste aux mains de fonctionnaires permanents qui, sans se déranger, changent de chefs comme de chemises. Mais, pour la grande politique, interne ou externe, il en résulte des maux réels, dont le pire et le plus constant est peut-être celui-ci: les chefs d'Etat ne font pas ou font mal ce qu'ils voudraient, devraient ou pourraient faire.

Dans le second volume de **Mon Temps**, Gabriel Hanotaux a signalé avec toute l'autorité de sa longue expérience, ce vice du "système prétendu démocratique qui s'essayait en France sous le nom de régime parlementaire".

"Talonnés par la perspective constante d'une chute prochaine, ces "hommes d'un jour se pressent trop. "Ils veulent voir se réaliser, durant "les courtes heures qui leur sont "accordées, les desseins qu'ils ont "longuement mûris, caressés dans "l'attente du pouvoir. Je parle des "meilleurs. Ils n'osent pas laisser "du temps au temps, ce qui est une "condition indispensable du succès. "Ils se précipitent sur l'obstacle, "prétendant le forcer, alors qu'il "tomberait de lui-même ou qu'une "certaine patience ou souplesse permettrait de le tourner."

Laisser du temps au temps: — c'est tout le secret de la puissance anglaise.

Il ne faut pas croire, du reste, que les changements de ministères font surgir de pleines équipes d'hommes nouveaux. Ce sont des replâtrages, des ravaudages. Chaque cabinet renferme quelques membres du cabinet précédent. Jeu de kaléidoscope. Pierre-Jean-Jacques, Jacques-Paul-Jean, François-Jacques-Pierre, selon que prédomine au Parlement la faction dont Pierre, Jacques ou François est le favori, comme aux courses d'Auteuil. Mais le gagnant d'un jour, le fût-il pour la cinquième ou la dixième fois, n'est jamais le maître du cabinet et de sa politique. Il est forcé de zigzaguer au gré de l'une ou l'autre des factions qui lui ont fourni l'appoint nécessaire à la reconstruction et au maintien de ce fragile échafaudage. Pardon de l'incohérence des métaphores: c'est dans l'ordre, ou plutôt [illegible] le désordre.

Et pourtant, cela tient, cela marche, la France se gouverne, pas plus mal, voire mieux que bien d'autres pays. Au temps des campagnes d'Afrique, on disait que la valeur de l'armée française tenait à ce que le pioupiou savait "se débrouiller". En guerre ou en paix, le Français est essentiellement débrouillard.

N'empêche qu'il y a là un vice organique dangereux, surtout au regard de la politique étrangère. Nous y reviendrons.

* * *

On fait beaucoup et souvent le procès du régime. A cela rien de nouveau. Depuis que la France est France, les Français, logiques, passionnés, ergoteurs, ont toujours fait le procès du régime existant. Que nous sommes bien leurs frères! — avec moins de logique et de passion, et plus de verbiage creux.

Il y a deux ans, André Tardieu publiait un volume, **Le Souverain Captif**, qui a fait quelque sensation, beaucoup moins qu'on ne l'a dit ici. Tardieu a de l'esprit, il écrit joliment, il a pris de nombreux contacts avec les hommes et les choses de la politique, grande, moyenne et petite. Son volume renferme d'utiles constatations et d'incontestables vérités. Mais il laisse trop percer son dépit de politicien évincé. Et puis, son incurable légèreté d'esprit, ses humeurs d'enfant gâté, ses palinodies lui enlèvent toute autorité.

Beaucoup plus probantes sont les solides études de Jacques Bardoux, **Le drame français et La France de demain**. Bardoux a l'avantage de connaître à fond le régime parlementaire britannique, tout en comprenant que ce qui convient à l'Angleterre et aux Anglais ne va pas toujours à la France et aux Français.

Il peut paraître osé qu'un étranger exprime une opinion là-dessus; mais je m'y risque. A mon humble avis, on parle trop des vices du régime. A tout prendre, et de tous les pays non britanniques, c'est encore la France qui s'est le mieux ou le moins adaptée au système parlementaire. Ce n'est pas tant un changement de régime qu'il lui faut, qu'une meilleure méthode de le faire fonctionner. Pour cela, il suffirait d'un peu de bonne volonté, moins de logique et de logomachie, plus de **give and take** entre les factions et leurs dirigeants, moins d'individualisme et plus de coopération. Pour reprendre une boutade de mon vieil ami W.-T. Stead, il manque aux Français d'être un peu bêtes; mais voilà le difficile pour des gens qui ont tant d'esprit. Veuillot définissait l'esprit "l'éclair du bon sens". Chez les Français, l'esprit fait souvent tort au bon sens.

Quant aux **chambardements** de fond, ils ne sont ni désirables, ni possibles, en toute conjoncture que l'on puisse entrevoir. Un désastre — guerre perdue ou révolution — pourrait provoquer l'instauration d'une dictature temporaire; mais du rétablissement de la monarchie héréditaire, il ne saurait être question. Les Hohenzollerns, les Romanofs, les Habsbourgs, le Négus ont dix fois plus de chances de reconquérir la couronne que les grisâtres descendants de Philippe-Egalité de recueillir l'héritage des Bourbons.

Le mouvement d'**Action française** a fait du mal, beaucoup de mal, à l'Eglise, aucun à la République — sauf par l'appoint de votes qu'il a valu aux partis d'extrême gauche, aux communistes notamment. Mais ceux-ci sont en baisse. **L'Action française**, elle, est réduite à zéro. Excommuniée par le Pape, désavouée par le "Roy", une partie de ce qui lui restait de partisans a rejoint les **Croix de feu**. Ceux-ci, leur chef les a englués dans les fonds secrets de Tardieu.

Des partis actuels, en France, je ne dirai rien. C'est trop compliqué, trop effrité, trop mobile et, pour tout dire, fort peu intéressant. Il y a pourtant un point, un point capital, que je veux signaler: la virtuelle élimination de l'anticléricalisme, dans le programme de tous les partis, même du parti communiste. Dès 1936, ce changement était marqué. C'était, depuis soixante ans, la première élection générale au cours de laquelle aucun parti, aucun homme marquant, ne daubait les curés. Même les chefs du Rassemblement populaire, Blum en tête, faisaient ouvertement appel aux catholiques. Calcul électoral, dira-t-on. Possible. Indice, en tout cas, d'un accroissement des forces catholiques — parce que moins liées aux impuissances monarchistes — et du retour au bon sens de tous les partis républicains.

Après la victoire du Front populaire, cette situation nouvelle s'est accentuée. J'ai noté le langage du ministre des Finances, M. Auriol, citant avec éloge, à la tribune parlementaire, les paroles du Cardinal Verdier. A quelque temps de là, il tenait le même langage, dans une réunion politique, composée en majeure partie de socialistes et de communistes. En plus d'une occasion, le ministre des Affaires étrangères, M. Delbos, a fait l'éloge de Pie XI et de sa noble attitude à l'égard des fauteurs de haines sociales ou internationales.

Mais le plus éclatant témoignage du nouvel état d'esprit s'est manifesté au moment des grandes fêtes de Lisieux et de la visite du Cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat du Pape. On a comparé cette réception à celle offerte par Bonaparte à Consalvi. La différence, c'est que Bonaparte, tout en faisant grand honneur à Consalvi en public, lui mettait les poucettes et le forçait à accepter un Concordat émasculé, bientôt suivi des Articles organiques. Cette fois, le Président de la République, les ministres, les conseils municipaux, Paris en tête, ont reçu le représentant du Saint-Siège avec tous les honneurs dus à son rang et sans lui demander aucun sacrifice de principe ou de dignité.

Est-ce à dire que toute la France est "convertie", que l'anticléricalisme n'existe plus? Loin, très loin de là. Depuis mon retour, je lisais, dans le **Temps**, qu'un bureau quelconque, s'appuyant sur l'autorité d'un préfet également quelconque, avait refusé ses diplômes (dirions-nous ici) à une institutrice laïque parce qu'elle portait médaille et allait à la messe. Mais je lisais aussi, dans le même journal, que la Cour de Cassation avait fait droit à la requête de cette jeune femme et cassé les décisions de M'sieu Lebureau et de Mossieu le Préfet. Le **Temps** s'en réjouissait. Le **Temps** n'a jamais donné dans les vulgaires violences; mais, jadis, il n'aurait pas fait entendre ce son de cloche.

Il y a donc progrès notable dans les relations de l'Eglise et de l'Etat, dans l'attitude des partis à l'égard de la religion, en un mot, — pour me servir de l'horripilante expression à la mode, — dans le "climat" politique et religieux de la France.

Henri BOURASSA.

WATERTOWN. — Le président Roosevelt a accepté d'assister à l'inauguration du pont international des Mille-Iles, le 8 août prochain, cérémonie à laquelle assistera M. Mackenzie King.

Les livreurs de Perth reçoivent $2,240

Lors d'une soirée amicale offerte par la direction de Perth à ses livreurs, le 9 juillet, ceux-ci ont reçu la somme de $2,240.

Le président, en quelques mots bien choisis, a remercié les hommes du splendide travail fait durant les six derniers mois et a présenté à chacun d'eux un chèque substantiel qui a été doublement le bienvenu, à la veille de leurs vacances payées.

Le porte-parole des livreurs a remercié la maison de sa bienveillance et a exprimé le voeu que des remerciements soient adressés au public qui les a si loyalement secondés.

Il a aussi exprimé l'opinion que la population de Winnipeg devrait être informée de quelque manière que Perth emploie 250 personnes qui, par l'écoulement de leur salaire, contribuent énormément à la vie économique de Winnipeg. De plus, chaque personne employée par Perth depuis un an reçoit une semaine de vacances avec paie, ce qui est extraordinaire dans l'industrie du nettoyage et du blanchissage.

La soirée s'est passée en amusements dont les directeurs et les employés ont emporté un agréable souvenir.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

REMORDS

— Tu fais une drôle de tête, Nicole. Qu'est-ce que tu as?

— Laisse-moi tranquille!

Une minute passe.

— Je te dis que tu fais une drôle de tête, tu entends?

— Et moi je te dis de me laisser tranquille, tu n'entends pas?

Manou hausse les épaules. Il est hors de doute que Nicole fait une drôle de tête. Nicole a d'ordinaire un caractère complaisant et joyeux, mais ce soir elle ne paraît ni joyeuse ni complaisante. Lorsque sa grande soeur lui a proposé de jouer un quart d'heure au jardin après le goûter, elle a refusé d'un ton sans réplique, qui ne lui est pas habituel. Lorsque les trois enfants se sont mis à leurs devoirs, elle n'a pas voulu dire en quoi consistaient les siens, ce qu'elle explique pourtant avec abondance tous les soirs. Et maintenant, elle ne tolère pas que Manou se mêle de son travail alors qu'en général elle lui demande mille conseils.

— Enfin, pourquoi fais-tu cette tête-là, à la fin Il n'y a aucune raison . . .

— Enfin, je fais la tête que je veux, à la fin des fins! J'aime mieux la mienne que la tienne!

Bon! Les injures sont à fleur de lèvres. Usant d'une patience assez exceptionnelle, Manou se tait. S'il est rare qu'une véritable dispute éclate entre les deux soeurs, c'est parce que Nicole se plie volontiers au despotisme de Manou; mais aujourd'hui, c'est parce que Manou s'abstient de réagir devant la mauvaise humeur de Nicole.

Les devoirs s'achèvent. On se met à table. La plus jeune des trois petits Beaumont persiste dans sa singulière attitude. Mme Beaumont attribue cette bouderie à un caprice, auquel il serait maladroit d'attacher une importance quelconque et qui passera. M. Beaumont est préoccupé par la tournure que prend la politique, et aussi par des vexations personnelles, un de ses collègues l'ayant traité de fasciste et un autre de bolcheviste, alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Guy rumine son Histoire de France, cauchemar perpétuel pesant sur ses études. Quant à Mauricette, elle mange: ça lui suffit.

Trois quarts d'heure de lecture ou de jeu et, la prière dite, au lit!

Manou et Nicole partagent la même chambre. Celle de Guy est contiguë. Mais lui se couche un peu plus tard, encore qu'il ne soit pas porté, par nature, à veiller beaucoup.

— Bonsoir, dit Manou à Nicole en éteignant l'électricité.

Silence.

— Bonsoir, répète Manou. Tu ne peux pas me répondre, non?

— Bonsoir . . . articule la voix amortie de Nicole.

Pourquoi la voix de Nicole est-elle ainsi amortie? Elle semble s'arracher péniblement ce "bonsoir" de la bouche, ne le prononcer qu'à regret, en se forçant. Et Manou, qui ne déteste pas d'épiloguer avant de s'endormir sur les derniers événements de la journée, se dit:

— Ca, c'est drôle. Je ne lui ai rien fait. Personne ne lui a rien fait. Il ne lui est pas arrivé de catastrophe. Elle ne doit pas aller chez le dentiste comme moi(en effet, Manou a une dent cariée, et la perspective d'un plombage n'est certes pas un motif de réjouissance), et il ne lui pousse pas de moustache comme à Guy (en effet, la lèvre supérieure de Guy commence à se teinter de l'apparence d'une ombre de duvet, ce qui inspire au pauvre garçon une sorte de honte à la fois agressive et inavouée). Alors, qu'est-ce qu'elle a?

Manou est sur le point d'interroger Nicole. En la pressant de questions, peut-être obtiendrait-elle la confidence de son secret. Mais, après tout, il n'y a probablement derrière ce secret qu'un enfantillage indigne d'intéresser la grande fille de 13 ans et demi qu'est devenue Manou.

— Une bêbête . . . conclut-elle en haussant les épaules sous sa couverture. Elle va roupiller. Je n'ai qu'à en faire autant.

Et, pour distraire son esprit de cette inutile préoccupation, elle se presse avec les doigts sur les paupières, ce qui lui remplit les yeux d'images multicolores et d'arcs-en-ciel éblouissants.

* * *

Mais au milieu de cet exercice, vraiment digne, celui-là, d'une grande fille de 13 ans et demi, une espèce de petit gémissement l'interrompt.

Elle se dresse sur son oreiller. Ca vient du côté de Nicole. Ah ça, est-ce que Nicole pleurerait?

— Nicole? Tu pleures?

— Non . . . dit Nicole, et elle renifle. Je ne . . . je ne pleure pas . . . Mais viens près de moi, s'il te plaît . . .

Il est pénible de sortir de son lit quand on s'y est aménagé une place tiède et creuse. Manou hésite:

— Pourquoi faire?

— Viens près de moi. Je veux te dire quelque chose.

Allons! Un effort! En pyjama, négligeant de mettre ses pantoufles, Manou traverse la chambre. Elle ne tourne pas le commutateur. Elle a le pressentiment que, dans certaines circonstances, l'obscurité vaut mieux que la lumière. Elle tâtonne, heurte le "bois de lit en fer" (comme dit Guy) de sa petite soeur, touche son drap et pose la main sur ses cheveux.

— Bon! Un peu plus, je te fourrais mes doigts dans l'oeil . . . Qu'est-ce que tu veux me dire? Dépêche-toi, il ne fait pas bien chaud.

La réponse n'arrive pas tout de suite. On entend s'accélérer la respiration de Nicole et presque battre son coeur dans sa poitrine.

— Ecoute . . . murmure-t-elle. C'est en classe . . . J'avais renversé de l'encre sur mon cahier . . . Et puis . . . et puis . . .

— Et puis on t'a grondée? suppose Manou. Ce n'est pas si terrible. On m'a grondée bien d'autres fois, moi, en classe.

— Oui, on allait me gronder . . . Mais pour ne pas être grondée, j'ai dit . . . j'ai dit . . .

La phrase ne veut pas s'achever. Elle est donc bien inquiétante?

— J'ai dit . . . bégaye encore Nicole.

Et brusquement, les deux mains devant sa figure comme pour arrêter son aveu à mi-chemin entre sa bouche et l'oreille de Manou:

— J'ai dit . . . j'ai dit que l'encre . . . eh bien, que l'encre, c'était toi qui l'avait renversée . . .

— Hein! Quoi! Tu as osé dire ça?

Manou a bondi. Une indignation aussi légitime que subite la soulève. Ca, c'est violent! Ca, c'est trop fort! Que Nicole ait taché son cahier, peu lui importe, et elle considère ce méfait comme insignifiant. Mais qu'elle se soit permis d'en rejeter la faute sur elle, au risque de la diminuer dans l'estime du personnel enseignant, ça, ce n'est plus un simple méfait, c'est un forfait impardonnable.

— Alors, tu me calomnies, maintenant? Il ne te suffit pas de dire un mensonge, il faut que tu en choisisses un qui me retombe dessus? Si encore tu avais dit que c'était Mauricette . . .

— Ca ne m'aurait pas empêchée d'avoir dit . . . d'avoir dit un mensonge . . . Un mensonge . . . Oh! oh! oh! Pourquoi j'ai dit ça?

— Ah! oui alors, pourquoi as-tu dit ça? Je me demande quel démon t'a poussée. Ca ne m'étonne pas que tu te sentais malheureuse.

Il y a non seulement du blâme, mais de la rancune dans l'accent de Manou. Si la lampe était allumée, on lui verrait les traits crispés et les yeux durs. Et Nicole le devine si bien, ces paroles sans indulgence retentissent si cruellement en elle, qu'elle ne peut plus se contenir et éclate d'un seul coup en sanglots.

Surprise—elle ne s'attendait pas à cette explosion,—Manou prononce quelques mots vagues. Elle les prononce d'un ton mal convaincu, sûre d'avance que sa cadette ne les entendra pas. Elle se redresse. Elle fronce les sourcils et se gratte l'omoplate sous la blouse de son pyjama, comme si ça la démangeait, mais en réalité ça ne la démange pas. Elle est ennuyée. Elle n'aime pas les pleurs, surtout les pleurs de Nicole, dont on sait bien quand ils commencent, mais dont on ne sait jamais quand ils finiront. Ennuyée et un peu agacée. Cette scène nocturne va lui gâter cette heure (cette demi-heure plutôt, ou ce quart d'heure) où l'on sombre progressivement dans le sommeil tout en gardant une espèce de lucidité, et qu'elle trouve la plus agréable de toutes. Pour une misère, Nicole a bien besoin de se désoler!

— Voyons, voyons, dit-elle en se penchant de nouveau et en lui tapotant maternellement la boîte crânienne, ce n'est pas grave, je t'assure. Tu ne recommenceras plus, et puis voilà!

— Oh! si . . . proteste Nicole . . . oh! si c'est beaucoup . . . J'ai été . . . j'ai été trop vilaine . . .

Le flot grandissant de ses larmes la suffoque à moitié. Elle aspire l'air avec un bruit humide entre ses sanglots, et ses narines sont le siège de gargouillements visqueux. Ces manifestations peu appétissantes offusquent la délicatesse de Manou.

— Mouche-toi, allons, et arrête-toi. Il est tard, il faut dormir.

Nicole obéit; elle se mouche, mais rien ne compte pour elle en ce moment que le poids qui l'oppresse et la nécessité de s'en décharger. Entre Manou et Nicole, il y a de grandes différences. La première a toujours été une brave petite fille, mais espiègle et indépendante, et qui oubliait volontiers ses fautes aussitôt revenue à de bons sentiments. La seconde, au contraire, les grossit malgré elle et pousse les scrupules trop loin. Comme quoi l'équilibre et la juste mesure, qui ne sont pas l'apanage des adultes ne sont pas davantage celui des enfants.

— Je peux pas . . . je peux pas . . . je peux pas dormir . . . , bredouille-t-elle en essayant, mais en vain, de maîtriser son désespoir. Oh! oh! oh! Manou, il faut . . . il faut . . . il faut . . . il faut que tu me pardonnes . . .

Hélas! ce seul mot de pardon redouble sa peine. Car il représente un objectif qu'elle ne croit pas pouvoir atteindre et qu'elle a conscience de ne pas mériter. Le pardon de Manou, c'est le sommet de ses ambitions. Mais elle sait bien que Manou ne pardonne pas si facilement. Elle sait bien qu'il serait trop beau d'être ainsi pardonnée sans avoir expié sa faute. Alors, la tête enfouie dans son oreiller, le corps secoué d'une agitation spasmodique, elle ne dit plus rien et n'entend plus rien.

Cette détresse envahissante qui est propre aux enfants, Manou en a fait quelquefois rarement, il est vrai—l'expérience personnelle, mais elle ne s'en souvient plus. Cependant, elle ne peut voir sa petite soeur dévorée de remords, accablée de douleur, impuissante à réagir, sans éprouver une émotion contre laquelle elle se défend d'abord (elle n'aime pas beaucoup ce genre de malaise intérieur), puis devant laquelle elle se sent faiblir. Et à mesure qu'elle lui cède, elle prend goût, pour ainsi dire, à son propre attendrissement. Ou plutôt, elle s'en loue elle-même dans le tréfonds de son cerveau. Elle y discerne la preuve d'une bonté d'âme avantageuse et de cet esprit de mansuétude qui vous rend tout de suite sympathique. Ces beaux sentiments l'honorent, et elle n'est pas sans éprouver une certaine gratitude à l'égard de Nicole qui les lui inspire.

S'asseyant sur le bord du lit, elle appuie sa tête à la petite tête chaude, mélange ses cheveux aux siens et lui parle doucement dans l'oreille:

— Mais oui, je te pardonne. Je te pardonne de tout mon coeur. Ca ne fait rien du tout, je te le répète. Ca m'est bien égal, que tu aies dit que c'était moi. Ta maîtresse ne peut pas me donner de mauvaises notes, et quand même elle m'en donnerait, si tu crois que je me tracasse pour ça! J'en ai eu souvent des mauvaises notes, je ne m'en porte pas plus mal . . .

Peu à peu, Nicole extrait son visage de son oreiller et écoute avec plus d'attention. Elle n'est pas encore convaincue. Aux arguments de Manou, son honnêteté oppose d'autres arguments.

— Oui, mais je t'ai tout de même accusée . . . j'ai tout de même dit un mensonge . . .

— Eh bien, tu t'en confesseras, ça te fera toujours un péché à dire. Moi, je ne trouve jamais assez de péchés quand je me confesse, et puis c'est tout le temps les mêmes. M. le curé doit croire que je le fais exprès (Manou a parfois une drôle de manière de comprendre la confession).

Nicole réfléchit, pèse le pour et le contre. Le premier effet de cette réflexion est de la distraire de son angoisse profonde et de ralentir ses larmes. Son second effet est de lui laisser sentir enfin toute sa fatigue. Car Nicole est bien fatiguée. Fatiguée physiquement, fatiguée moralement, fatiguée parce que l'heure du repos coutumier est passée, fatiguée parce que la semaine a été dure pour elle. Un hoquet lui échappe, et ensuite un grand soupir.

— Tu crois? murmure-t-elle, rapportant cette question aux dernières paroles de Manou, mais n'ayant déjà plus un souvenir très net du sens de ces paroles. Alors, le bon Dieu aussi, il me pardonnera?

— Bien sûr. Il t'a même déjà pardonnée, va, puisque tu te repens.

Ayant préjugé ainsi, non sans quelque présomption de la miséricorde divine, Manou embrasse successivement les deux joues encore ruisselantes de la pauvrette, puis lui ferme les yeux de deux autres baisers.

— Maintenant, dors, Nicole. Et tâche de ne pas rêver de cette histoire.

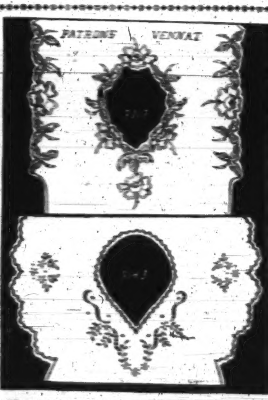
— Oui, approuve Nicole déjà presque assoupie. Je tâcherai . . . Bonsoir, Manou.

Manou regagne son lit. Elle est satisfaite de sa grandeur d'âme et de ses facultés consolatrices. Elle en sera payée dans la vie éternelle. Mais elle n'aurait pas été insensible à une récompense immédiate.

— Ca ne fait rien, constate-t-elle en son for intérieur, elle aurait pu me dire que j'étais gentille et me remercier . . . Ah! que les enfants sont ingrats!

René DUVERNE

Patron de Broderie de La "Liberté"



Nos 7017, 7143 — ROBES DE NUIT

Charmants modèles. Chacun à tracer: 20 sous; perforé, 50 sous; au fer chaud, 35 sous. Etampés sur nansouk anglais blanc, deux qualités, 98 sous ou $1.35. Sur broadcloth blanc, bleu, rose, jaune ou pêche, 98 sous. Coton ou soie à broder, 35 sous.

Circulaire religieuse, 5 sous. Circulaire de bébés, 5 sous. Circulaire de nappes, 5 sous. — Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12 sous seulement par an.

Un délai de dix jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la "Liberté", 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Enfants Colères

Il serait exagéré d'affirmer que la colère est la source de maints défauts, mais elle constitue à coup sûr l'embryon du mauvais caractère, caractère qui rend malheureux celui qui en possède le triste apanage, et malheureux aussi tout son entourage.

Le prix de la douceur

"Bienheureux les doux", dit l'Evangile. Cette qualité si rare de la douceur est presque toujours innée, mais l'adulte peut l'acquérir à force de maîtrise de soi, et les parents doivent l'inculquer dès le plus bas âge à leurs enfants.

Car très tôt se manifeste le penchant à la violence. Les fameux cris en i et en é observés chez le nourrisson en sont l'écho primitif. Plus tard, ce même bébé pique de véritables crises devant la bouillie qu'on lui impose, le jouet qu'on lui refuse, la friandise qu'on lui retire. Il fait alors, selon l'expression consacrée, "une scène", trépignant, se roulant par terre, ou s'agrippant aux jupes de sa mère ou de sa bonne, cherchant à mordre, à égratigner. Dans les cas plus graves il se pâme, perdant la respiration, tandis que la face se cyanose et que les yeux se révulsent.

Agir au plus tôt

Or, si la colère se manifeste presque avec la vie chez l'enfant, il appartient aux parents de barrer la route à l'éveil d'un défaut, dont les conséquences peuvent être redoutables. Ils le peuvent, en tant qu'éducateurs légitimes, en unissant la persévérance et la patience à la fermeté et à la douceur, dont ils doivent être eux-mêmes les vivants exemples.

Comment rentreront-ils?

Quand on a des invités, le soir notamment, il est élémentaire de se demander par quel moyen de transport ils rentreront chez eux. Pour beaucoup, la question ne se pose évidemment pas. Mais si d'aventure des jeunes filles, une femme, etc. . . . , vous semblent nécessiter en ceci un peu d'assistance, offrez-vous tout de suite à les seconder. Accompagnez-les, ou faites-les accompagner, jusqu'à une voiture, un autobus, un tramway.

Si un ménage, par exemple, reconduit en automobile une femme amie, l'homme, dès qu'à destination, doit descendre de voiture, saluer la dame, attendre que la porte de rue de l'immeuble se soit ouverte à elle. Alors seulement il a le droit de remonter en voiture.

En automobile avec une femme. Dans une automobile qu'un homme conduit lui-même, si une femme, par exemple une invitée qu'il reconduit chez elle, doit prendre place auprès de lui, il est admis (volant à gauche) qu'il monte le premier par la droite (côté trottoir).

Il est admis aussi qu'inversement la femme descende la première et qu'ensuite le conducteur mette pied à terre pour la saluer. En aucun cas, sauf convention expresse, il ne doit rester à sa place et, assis, prendre congé d'elle par un geste de la main ou du chapeau.

Il serait évidemment plus correct que, dans l'un et dans l'autre cas, l'homme fît le tour de la voiture pour monter le dernier au départ, puis descendît le premier à l'arrivée.

Evitez de vous quereller devant les visiteurs

Quand une personne vient vous voir, évitez toujours de vous quereller devant elle avec votre épouse ou époux. Rien n'est plus ahurissant pour un visiteur que d'assister à une discussion de famille. Il faut converser sur des questions propres à intéresser tous ceux qui nous entourent. Rappelez-vous toujours qu'une réunion d'intimes n'est pas un bureau généalogique, et évitez de consacrer un après-midi à prouver que l'oncle de votre grand-père est né du premier lit d'un tel mariage, ou que la tante d'une de vos amies doit bien être âgée de soixante-seize ans et quatre mois, en étayant votre thèse sur des faits qui ennuient singulièrement vos interlocuteurs. N'oubliez pas qu'il n'est jamais intéressant pour quelqu'un de visiter un parent qui cherche toujours à contredire. Ne tentez pas de prouver que la politique d'Hitler est blâmable si la personne avec qui vous parlez la juge des plus équitables; ne tentez pas non plus de changer les idées d'un ami en parlant sur un ton enflammé. Bref, en compagnie, il faut toujours parler sur des sujets qui intéressent tous les visiteurs.

Tristesse

Il y a des gens sur terre dont le repos est troublé par le bonheur d'autrui et qui se vengent, en paroles corrosives, des déceptions de la vie. Hélas! cela n'est pas beau, mais cela est humain. Il y a aussi ceux ou celles qui, sans intention foncièrement méchante, blessent ou alarment par des réflexions maladroites. Une troisième variété, où se rencontrent la sottise et la médisance, englobe les deux premières.

Une de nos amies, qui est très heureuse en ménage, s'entend répéter par une camarade de bureau: "Oui, oui, ça va aujourd'hui, mais vous verrez plus tard . . ."

Je laisse à mes lectrices le soin de situer cette personne dans une des trois catégories que je viens d'indiquer. Les propos qu'elle colporte ne sont pas seulement odieux, mais absurdes et puérils. Sont-ils inspirés par l'envie, le dépit, le triste et malsain plaisir de nuire, ou cette méprisable forfanterie qui pousse certains êtres à tout dénigrer, pour se donner —ils le croient, les malheureux—un air supérieur?

A les entendre, il n'y aurait plus ni franchise ni honneur. Cependant, nous savons tous qu'il y a autour de nous, dans notre famille, parmi nos amis, d'admirables exemples de noblesse et de probité. Nous savons que le nombre des ménages heureux l'emporte sur les autres, nous savons qu'il est des amours fidèles, fidèles jusqu'à la mort. Les ménages heureux ne font pas parler d'eux. Ils savourent leur bonheur discrètement. Mais il en est que ce bonheur exaspère et humilie. Que faire contre eux? Mais rien! Dédaigner leurs attaques, fort de l'amour qui vainc tout: ils se lasseront.

Comment garder un visage jeune

Comment se classer parmi les femmes élégantes et toujours charmantes, aux abords de la soixantième année?

Un **triple facteur** intervient dans la persistance de la jeunesse par delà l'âge mûr: **la santé, le moral, le goût s'accordant avec la parfaite connaissance de soi-même.**

La santé, demande alors des soins adéquats, une activité n'allant jamais jusqu'à la fatigue, une vie très régulière, un régime sain, des repas légers.

Le facteur moral: indéniablement, un visage qui continue à exprimer la vie, tendresse, gaîté, oubli de soi-même, en garde un reflet délicieux; les traits au lieu de s'affaisser restent doucement arqués, le sourire est juvénile. Ce n'est point littérature de dire que la maussaderie, l'intransigeance, l'égoïsme, le scepticisme, pincent les lèvres, durcissent et vieillissent les visages. Sans doute, il n'est pas toujours facile lorsqu'on a vécu de "garder le sourire"! Mais combien de femmes qui furent très éprouvées par la vie restent de douces et charmantes créatures alors que d'autres comblées, semblent amères et dures.

Mener une vie active

La vie active, entretient le corps souple, obvie à l'empâtement des formes. La femme sexagénaire, si elle veut rester mince de la taille et de l'estomac, continuera à faire quelques mouvements de gymnastique, parmi ceux préconisés pour l'âge mûr, si bien entendu, il n'y a pas de contre-indication pour elle, du point de vue médical.

Nourrir ses tissus

Un an de plus, un soin de plus: chaque jour ce dicton si sage, l'invitera à ne pas négliger les soins utiles à son épiderme. A cet âge, les tissus sont souvent sous-alimentés, l'épiderme est trop sec, s'exfolie facilement, se pigmente par endroits de taches brunes. Il faut employer alors, en application, pendant deux heures, le matin de préférence, tous les deux jours, une bonne crème aux hormones, aux vitamines, à l'acide linoléique, et être certaine que les produits employés contiennent véritablement les éléments cités.

Faut-il se maquiller?

Point névralgique, combien peu de femmes savent le faire, passée la quarantaine. Il faut **se farder**, mais **comme on farderait une jeune fille de quinze ans.** La crème de jour ou le lait, seront à base de paraffine, pour être très transparents. Un soupçon de rose donnera un peu de vie aux joues, ce rose sera exactement assorti à la coloration initiale de la chair, la mode ne doit pas influencer le coloris de ce maquillage. **Les fards tirant sur l'orangé et sur le violet sont absolument à proscrire passée la quarantaine.** Les roses cendrés, les fraise éteint ou clair, le rose de la rose mousseuse sont des coloris très seyants qui rajeunissent et font tout à fait naturel. Ils s'harmonisent avec les cheveux gris, blancs ou décolorés.

Le rouge pour les lèvres est-il nécessaire?

Oui, sans doute, car à mesure que les années passent les lèvres pâlissent. Il faut en user avec le plus grand discernement, discrètement et le choisir d'un ton doux, ni trop vif, ni trop foncé, qu'il ne soit pas mis en vedette sur un visage.

La coiffure

Pour rester encore jeune, à trois fois vingt ans, la coiffure d'une femme, qu'elle soit compliquée ou simple, doit être impeccable; pas de mèches, de cheveux mal lissés, de chignons qui n'en sont pas, sous peine de marquer dix ans de plus.

Les **cheveux courts,** sauf exception, **sont peu indiqués** à un âge où la nuque s'alourdit, elle paraîtra d'autant plus forte. Par contre, les nuques relevées, s'évasant en boucles, à mi-hauteur, comme on les porte actuellement; les chignons ondulés; les boucles légères ne faisant qu'effleurer la naissance du cou sont à conseiller.

Les **cheveux gris ou blancs,** rincés avec du bleu très pâle, du mauve clair ou du rose très discret, **seront un cadre idéal au visage** proche de la soixantaine! Seules, les chevelures poivre et sel gagneront à être décolorées, pour une femme type blond, et passées au henné, pour celles qui sont brunes ou rousses.

En définitive, ayez un coeur jeune, une vie remplie, pratiquez des soins intelligents, un maquillage adroit, ayez du goût, et c'est cinquante ans à peine que vous semblerez avoir lorsque vous atteindrez soixante ans et davantage.

M. de K.

("Le Figaro")

RECETTES

Petits fours.—Tournez en crème 2 onces de beurre très frais et très fin, ajoutez-y une demi-livre de sucre en poudre, des filets d'amandes, huit blancs d'oeufs battus en neige; mélangez et remplissez de petits moules beurrés que vous mettez au four.

Crème pralinée.—Faites un caramel très foncé, mettez-le dans une pinte de lait dans lequel vous faites bouillir, ensuite des amandes coupées en morceaux et fortement grillées; ajoutez du sucre, six jaunes d'oeufs, passez au tamis et faites prendre au bain-marie.

Crème aux pêches. — Faites cuire une livre et demie de pêches dans une demi-livre de sucre; passez au tamis; ajoutez un petit verre de marasquin (Maraschino), délayez dans ce mélange dix jaunes d'oeufs, sucre suivant le goût; faites cuire au bain-marie dans de petits pots.

Coupe aux groseilles (gadelles).—Excellent rafraîchissement pendant les chaleurs estivales. Egrénez des groseilles rouges et blanches, couvrez-les de sucre pilé. Lorsqu'elles ont donné leur jus, versez dans les coupes avec de la glace pilée dessus et un verre de champagne ou de bon vin blanc.

Charlotte de pommes.—Pelez vos pommes, coupez-les par morceaux et retranchez les coeurs; faites-les réduire en marmelade dans une casserole avec du sucre et un reste de citron; formez une pâte dont vous garnissez tout l'intérieur d'une casserole beurrée, placez dans cette pâte un lit de votre marmelade, un lit de marmelade d'abricots et ainsi alternativement; recouvrez le tout d'une galette de même pâte et faites cuire au four. Lorsque la charlotte aura pris couleur, renversez-la sur le plat et servez.

Brioches. — Pétrissez de la farine avec un peu de levure de bière et d'eau chaude, que votre pâte soit très molle; laissez-la lever; pétrissez deux tiers en sus de farine avec sel pilé, oeufs, beurre, eau tiède. Etendez cette pâte, jetez dessus celle qui est levée, repétrissez le tout ensemble; enveloppez d'une serviette, laissez reposer huit heures, faites ensuite vos brioches avec cette pâte, que vous mouillerez pour la façonner, et mettre au four.

La Mode Pratique



Robe pour le sport avec jupe ample

Style No 2797, pour grandeurs 12, 14, 16, 18 et 20 ans. Buste 30, 32, 34, 36 et 38 pouces. Grandeur 16 demande 4 verges et ⅜ de tissu de 39 pouces, ⅜ de verge de tissu contrastant de 35 pouces et ⅝ de verge de tissu de 39 pouces pour le boléro.

Toute demande doit être adressée comme suit: **Département de la Mode, LA LIBERTE, Winnipeg.** Prière de mentionner exactement la grandeur du patron désiré et le numéro du modèle choisi. Ne pas demander des mesures autres que celles qui est spécifiées. Inclure 15 sous par patron (en monnaie seulement). La Liberté n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

Ces patrons sont en anglais seulement.

Ils ne sont pas échangeables.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

La fenaison

Vous êtes-vous déjà éveillés, mes petits amis, avec un bruit étrange dans les oreilles, qui ressemble à un chant de grillon, mais plus strident, plus métallique et en l'écoutant mieux, vous avez découvert que c'était une faucheuse.

Connaissez-vous rien de plus gai que la fenaison, car même ce bruit de machine n'est pas désagréable, il anime la paisible campagne. Et cette nappe fauve qui s'étend à perte de vue, ces beaux foins odorants fleurent le plein été. Et ça n'attriste pas de voir les dents aiguës les coucher sur un tapis de velours. Le soleil les brûlerait sur pied, et c'est leur destinée d'embaumer l'air avant d'aller s'entasser dans les granges, et de faire les délices de nos animaux domestiques.

Si vous habitez la campagne, ne manquez pas d'aller aider aux foins pendant vos vacances. Je sais que partout la machinerie remplace la main de l'homme, qu'il y a des râteaux mécaniques, que l'on charge le foin à l'aide d'une autre machine, mais quand vous ne pourriez que revenir sur la charge, cela vaudrait encore la peine de vous lever de bonne heure et vous trouverez bien quelque manière de vous rendre utile et cette fatigue est salutaire. Vous mangerez de meilleur appétit et vous dormirez comme une marmotte jusqu'à ce qu'il fasse grand jour.

Au crépuscule, lorsque se fera le dernier voyage, toute la maisonnée reviendra au son des gais refrains sur la charge qui marque l'abondance tandis que sur la paix des champs, tombe le soir paisible.

Cela repose de tout ce que nous voyons le reste de l'année, du luxe et de tout ce qui s'achète. Voilà la vraie beauté, mes petits amis, n'en souhaitez pas d'autre, ayez l'ambition tous les ans, même si vous habité la ville, de vous retremper au contact de la nature qui donne en échange des jours qu'on lui réserve, un peu de sa sérénité.

Justice Nègre

—Chef, on m'a volé mes "mboum"! Justice! Fais rendre gorge au filou. Ah! le petit drôle! Tu ne vas pas le ménager, j'espère!

Ce flot de plaintes et de récriminations se déversait volubilement, avec force soupirs, jurons et imprécations, de la bouche édentée et grimaçante d'un vieil Haoussa.

Comme presque tous ses congénères, l'homme n'avait pas très bonne réputation au village. Les Bandjouns, en nègres bon teint, n'aiment guère ces musulmans venus du nord, en qui ils voient, non sans raison, autant de mercantis et d'usuriers ne vivant guère qu'à leurs dépens.

Il y a même un dicton qui assure que les Bandjouns ne pourraient pas plus subsister sans les Haoussas qu'un chien sans ses puces.

Mais le chef du village, à qui celui-là demandait justice, ne pouvait faire autrement que d'accueillir sa plainte, quitte à instruire l'affaire impartialement.

—Ne parle pas tant, Salem, tu me casses les oreilles, coupa dignement ce dernier accroupi à l'ombre tutélaire de l'arbre-fétiche, sur la place du marché, aux abords de la bourgade à laquelle une centaine de cases donnaient plus d'importance qu'à beaucoup d'autres petites agglomérations nègres de ce district, encore à demi-sauvage, du Cameroun ...Qui accuses-tu?

—Qui veux-tu que j'accuse, sinon Ti-Foum, le fils à Foumban? C'est lui qui est coupable, j'en suis certain.

Le chef hocha la tête. Il n'était pas Haoussa, lui. Il était Nandjoun. Foumban aussi et donc Ti-Foum. Et il lui en coûtait de donner raison à l'usurier.

—Quelles preuves as-tu de ce que tu avances?

—Les "mboum" étaient dans ma case avant que Ti-Foum y entré, expliqua volubilement Salem. Ils n'y étaient plus après son départ. Ainsi tu vois...

—Je vois... je vois que rien n'est clair de tout cela. Pourquoi Ti-Foum était-il entré dans ta case?

—Il s'y était introduit en mon absence.

—Qui te l'a dit?

—Mes voisins.

—Ils en témoigneront?

—S'il le faut. Mais ce n'est pas la peine. Appelle Ti-Foum. Interroge-le. Il ne le niera pas.

—Ah! s'il avoue!...

Salem eut un ricanement amer et leva au ciel ses bras décharnés.

—Avouer, lui?... Tu ne connais pas ce petit gredin. Il convient d'être entré chez moi. Mais c'est tout. Pour le reste, il prétend être plus innocent qu'un nouveau-né. Il ne m'a rien pris. Il voulait me parler et n'a fait qu'entrer et sortir. Voilà ce qu'il dit. Oui, mais les "mboum" sont partis avec lui.

—Combien?

Les maigres mains sèches de l'Haoussa s'ouvrirent et se refermèrent un certain nombre de fois.

Il en résultait que la somme dérobée se chiffrait par 200 de ces petits coquillages qui servent de monnaie aux indigènes du Cameroun, non encore gagnés aux coutumes des blancs et à l'usage de l'argent proprement dit.

Ce n'était pas énorme. A peine l'équivalent de quelques francs. Mais un Haoussa eût poussé des cris d'orfraie pour beaucoup moins. Et le chef ne voulut pas se dérober à son devoir qui était de faire comparaitre l'accusé devant lui et de le soumettre à une épreuve décisive.

◆ ◆ ◆

Ti-Foum fut donc appelé à en passer par là.

Tout comme si ce négriot d'une dizaine d'années eût été un grand criminel, le chef l'envoya chercher chez lui par quatre guerriers en armes qui le traînèrent sur la place du marché.

Il se débattait comme un diablotin. Et son père, sa mère, tout éplorés, joignaient leurs protestations aux siennes.

Rien n'y fit.

On l'amena, non sans rudesse, jusqu'à l'arbre-fétiche, au pied duquel le chef fumait impassiblement une pipe de tabac vert en attendant les événements.

—Salem dit que tu lui as volé ses "mboum". Est-ce vrai?

—Il ment! clama l'enfant.

—Bon! Mais pourquoi es-tu entré chez lui?

—Je lui apportais un petit sac de millet pour le paiement d'une dette de mon père. Il n'était pas là. Je suis reparti avec mon sac, sans toucher à rien.

—Sauf à mes "mboum", filou que tu es! cria Salem.

—Tais-toi! lui dit le chef... Toi aussi, Ti-Foum, et faites-en autant vous, ses père et mère. Tout le monde hurlant, on ne s'entend plus. Il faut pourtant en finir, je ne vais pas coucher sous l'arbre-fétiche. De deux choses l'une: ou Salem a raison, et toi, Ti-Foum, tu es un petit voleur; où il se trompe et il a tort d'accuser un innocent.

—Il se trompe! assura Ti-Foum.

—Dis que tu nous trompes, rétorqua le Haoussa.

La querelle allait recommencer. D'un geste, le chef coupa court;

—Une épreuve en décidera. Tu es bien jeune, Ti-Foum, et jusqu'ici personne, au village, ne s'est plaint de toi; je ne veux pas t'infliger l'aiguille, la hache, les piments ou l'écorce de zé. Mais tu va subir l'épreuve de la tortue.

Ti-Foum respira et ses parents eurent un regard moins angoissé. L'aiguille, la hache, le piment ou l'écorce de zé, c'est ce qu'il redoutait, c'étaient ces épreuves barbares, dont l'efficacité ne lui paraissait pas probante comme au chef.

Avec l'aiguille, on vous perce la langue; si elle saigne, on est coupable. Or comment ne saignerait-elle pas?

La hache n'est pas moins à craindre, puisque le sorcier du clan, bourreau bénévole, la chauffe à blanc et vous demandé de la saisir à pleine main après vous avoir frotté la paume avec une herbe qui doit vous empêcher de souffrir, si vous n'avez rien à vous reprocher. Mais comment ne s'y brûlerait-on pas les doigts?

Quant aux piments et à l'écorce, c'est bien mieux encore: pour prouver son innocence, il faut les avaler impunément, alors que chacun sait qu'ils vous mettent les entrailles en feu et vous obligent à boire des calebasses d'eau sans parvenir à étancher la soif qui vous dévore.

Certes, Ti-Foum aimait mieux la tortue. Au moins elle ne lui ferait pas de mal. Mais il n'était qu'à demi rassuré. Vu que si cette bête se dirigeait vers lui, tout le monde en conclurait à sa culpabilité et que l'on n'admettrait son innocence que si elle prenait une autre direction.

Or les tortues sont capricieuses: ces chéloniens n'en font qu'à leur tête quand on leur laisse la liberté de leurs mouvements. Rien ne dit que la tortue ne se dirigerait pas vers lui. Et alors il aurait beau continuer de se débattre contre l'odieuse accusation, il serait fouetté en place publique, renié jusque par les siens, chassé du village, condamné à périr, dans la brousse, de faim ou sous la dent des fauves.

Eh bien non! Ti-Foum voulait établir son innocence à tout prix. La tortue, soit! Mais il ne lui ferait pas confiance. Il risquait trop.

—Vite! glissa-t-il à son père. Apporte-moi...

La suite se perdit dans un souffle. Mais le père avait compris, et pendant que, sur l'ordre du chef, on allait chercher la tortue destinée à servir l'étrange justice des Bandjouns, le père de l'enfant s'arrangeait pour lui procurer, secrètement, ce qu'il lui avait demandé de bouche à oreille.

◆ ◆ ◆

C'étaient quelques tiges sèches d'une plante très odorante, connue de lui pour inspirer une véritable répulsion aux tortues.

Ti-Foum avait pu se rendre compte de ses vertus, et l'idée lui était venue à point de les mettre à profit pour se tirer d'affaire.

Son père fut de retour avec cela, avant que la tortue eût été amenée sur place. Et personne ne lui vit glisser cette poignée de feuilles sous le pagne du négrillon, qu'il s'était mis à presser contre son coeur, comme tout bon père eût fait à sa place.

Ti-Foum, du coup, cessa de trembler.

Il sentait l'arome végétal l'envelopper d'une sorte de protection subtile, et ce fut stoïquement qu'il attendit les faits et gestes de la tortue, quand ils se trouvèrent face à face, à quelque pas l'un de l'autre, et au beau milieu d'un cercle formé par tous les gens du village, y compris le chef, le sorcier et, bien entendu, l'accusateur du négrillon.

Tout de même, ses craintes le reprirent dès que, dans un silence quasi tragique où les respirations étaient suspendues et où tous les regards convergeaient vers elle, la tortue se mit en branle de son côté.

Et déjà Salem triomphait. Il gesticulait et s'exclamait comme quelqu'un qui est sûr de gagner son procès. Mais sa contenance changea et sa figure, naguère hilare, redevint grimaçante lorsque la tortue s'arrêta, puis se détourna du négrillon pour aller directement vers lui...

Que dire de plus?... Elle s'était prononcée. Et c'était l'accusateur, non l'accusé, qu'elle confondait! Le chef ne put qu'en prendre acte et rendre son verdict en conséquence.

—Tu as menti! dit-il rudement au Haoussa. Ti-Foum ne t'a rien volé. Va, petit! Tu es libre!

Notre négrillon ne se le fit pas répéter. Son père non plus. L'un emmenant l'autre, ils regagnèrent leur case avec la plus heureuse des mères et là, ils rirent tous, de bon coeur, de la petite supercherie qui leur avait permis de faire éclater la vérité envers et contre un méchant fourbe de Haoussa.

Jean DU CLEGUER.

Joyeuse fête

à mes petits amis, Florence Van Deynze, Linda Trudel et Alfred Langevin, tous de Mariapolis, dont l'anniversaire de naissance est le 28 juillet.

Le chat et le chien

Non, ce n'est pas une fable, c'est tout simplement une histoire, une histoire véridique, dont les héros sont Maroc, un terrible chien de garde, et Follet, un énorme chat jaune.

Maroc et Follet habitaient la même propriété et ne s'entendaient guère. Et si Follet n'avait eu conscience de sa dignité, il y aurait eu, vraisemblablement, de nombreuses et fréquentes batailles. Mais Follet ne voulait pas se commettre avec un chien, fût-ce celui de son maître et s'appelât-il Maroc.

Donc, Maroc et Follet ne se battaient pas. Toutefois cela n'empêchait pas Maroc de grogner, de gronder ou d'aboyer quand il apercevait son ennemi chat, et cela n'empêchait pas non plus Follet de jurer au nez du gros chien quand par hasard il le rencontrait.

Cette hostilité réciproque cessa, cependant, un jour. Ce jour-là, Maroc, ayant trouvé la grille entr'ouverte, n'avait pu résister à la tentation d'aller faire une petit tour dans la campagne, et il était sorti.

A peine était-il sur la route qu'une automobile marchant à toute allure arriva et heurta le pauvre chien.

Le jardinier, qui avait vu le drame, alla ramasser la malheureuse bête et l'emporta à la maison.

Le maître de Maroc aimait beaucoup les animaux; aussi plaça-t-il Maroc dans une corbeille rembourrée de coussins et lui prodigua-t-il des soins attentifs.

Maroc, blessé, reposait inerte dans sa corbeille quand survint Follet. Il contempla longuement son ennemi abattu, fixant sur lui ses yeux jaunes.

Puis lentement, il s'approcha de la corbeille, flaira Maroc et, précautionneusement, il le lécha.

Remarquant ensuite que Maroc tremblait, Follet entra dans la corbeille et tenta, en se blottissant contre lui, de réchauffer celui qui très souvent avait tenté de le mordre.

Pendant plus d'un mois Maroc fut souffrant et pas un seul jour Follet ne manqua de le lécher et de le réchauffer de son mieux.

Un beau matin, entrant dans la pièce où se trouvait son "malade", Follet s'arrêta à un certaine distance de la corbeille et regarda Maroc qui s'étirait, l'air content, en poussant des petits cris en l'honneur de son infirmier.

Follet, dans sa petite tête, jugea que Maroc était guéri. Le chien n'avait donc plus besoin de lui. Alors il fit demi-tour et s'en alla.

Maintenant, Maroc court vers Follet dès qu'il l'aperçoit, mais c'est pour lui dire gentiment bonjour et lui montrer la joie qu'il a de le voir.

Quant à Follet, sa dignité l'empêche de se souvenir de ce qu'il a fait pour Maroc. Toutefois, il ne lui jure plus jamais à la figure.

Les petites Princesses en uniforme de Guides



La photographie ci-dessus, qui commémore la première apparition en public des princesses en uniforme de Guides, montre la Princesse Elizabeth et la Princesse Margaret Rose, accompagnées de la Reine et du Roi, pendant une revue de 1,000 Guides au Château de Windsor. L'intérêt de l'héritière présomptive au trône a donné une vive impulsion au mouvement guidiste à travers l'Empire. La Princesse Elizabeth, qui est chef du groupe du Palais de Buckingham, envisage ses devoirs très sérieusement et s'acquitte avec soin de toutes les obligations de sa charge.

Elevage des papillons

Je ne sache pas qu'il y ait, dans la nature, de sujets d'observation plus intéressants que ceux qui concernent les métamorphoses des papillons, depuis l'oeuf jusqu'à l'état d'insecte parfait. A la campagne, l'étude de ces transformations est des plus faciles; elle ne requiert ni argent ni matériel dispendieux et, cependant, nous réserve des plaisirs qu'on ne saurait soupçonner.

Au cours d'une visite au jardin ou au verger, il est facile de nous procurer différentes espèces de chenilles et de les placer, avec les feuilles nécessaires à leur nourriture, dans une boite quelconque dont le dessus pourra être enlevé pour faciliter les observations. Une bande de papier gluant devra être placée à l'intérieur de la boite et au-dessus des chenilles, afin d'empêcher ces dernières de s'échapper.

La boite d'élevage devrait contenir une couche d'au moins deux pouces de terre pour permettre aux espèces nocturnes de s'y enfouir lorsque viendra le temps de la transformation en chrysalides. Cette précaution devient inutile pour les espèces diurnes dont le cocon sera suspendu aux parois de la boite ou à un bâtonnet qu'on y aura préalablement introduit. Il ne restera qu'à suivre les changements qui ne manqueront pas de se produire chez les insectes avant qu'ils ne soient parvenus à leur dernier état.

Un autre excellent moyen de se procurer des papillons pour les observer consiste à placer dans un bocal ou une boite, les cocons qu'on trouve si souvent dans le sol, sur les branches ou le tronc des arbres et dans les interstices des rochers. Le novice dans l'étude de l'entomologie éprouvera une joie toujours nouvelle lorsqu'il verra se briser la frêle chrysalide pour livrer passage à un papillon, surtout si ce dernier appartient à une espèce qu'il ne connaît pas encore.

E. LITALIEN, I.R.

Devinettes

Quelle est la salade préférée des marins? — La chicorée, parce qu'ils ont du goût pour l'amer.

Qu'est-ce qui nous appartient et dont les autres se servent plus souvent que nous? — Notre nom.

Quelle différence entre un escalier et un juge de paix? — L'escalier fait lever le pied et le juge, la main.

Pourquoi les boeufs n'entrent-ils jamais dans l'église? — Parce qu'ils ne sont par des veaux. (dévots).

Qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment et qu'on ne peut cependant pas voir dans cent ans? — La lettre m.

Quels sont les gens qui ont le plus de caractère? — Les imprimeurs.

Pourquoi ai-je de l'aversion pour les menuisiers? — Parce que ce sont des gens qui me nuisent.

Qu'est-ce qui reste jour et nuit dans son lit? — Une rivière.

Quelles sont les personnes qui seraient bien contentes d'êtres borgnes? — Les aveugles, car alors ils y verraient d'un oeil.

Pourquoi va-t-on au lit? — Parce que le lit ne vient pas à nous.

Quelle différence entre un caissier, un voleur, un grain de blé et la politique? — La voici: le caissier fait l'addition, le voleur, la soustraction, le grain de blé, la multiplication, la politique, la division.

Quel est l'homme qui contribue le plus à essuyer nos larmes? — Le marchand de mouchoirs.

Qu'est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret? — La cire à cacheter.

Quel est l'objet qu'on recherche quand on s'en dégoûte? — Un parapluie.

D'où vient que la société de La Fontaine était si recherchée? — Parce qu'il était homme à fable.

Quelles sont les trois villes de France dont les noms forment un nombre exprimé par le nom d'une ville étrangère? — Die, Foix, Troyes; Trente.

Quelles sont les gens qui entendent le moins la plaisanterie? — Ce sont les sourds-muets.

Avez-vous dîné? — Non, je n'en ai qu'un.

Le dernier des Mohicans

Adaptation du roman de Fénimore Cooper par l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, section Laflèche, Les Trois-Rivières.

Dessins de Jean-Jacques Cuvelier



Quand Alice et Cora furent détachées, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'embrassèrent. "Nous sommes sauvés! cria Alice. Nous pourrons retourner à la civilisation et revoir enfin notre bon père inquiet."

Oeil-de-Faucon s'approcha de David et le délivra de ses liens, qu'il avait supportés avec une patience de martyr. "Ami, lui dit-il, je n'ai qu'un conseil à vous donner. Tâchez de m'échanger ce fifre pour une arme, ne serait-ce qu'un pistolet."

Les voyageurs s'emparèrent des armes laissées par les Indiens et descendirent au bas de la colline où ils trouvèrent les deux chevaux en train de manger paisiblement. Les deux jeunes filles suivirent à cheval leurs guides précieux.



Ils ne marchèrent pas longtemps. Ils s'arrêtèrent dans une clairière où, après avoir balayé les feuilles qui couvraient le sol, ils creusèrent un peu et firent jaillir une source. Puis ils allumèrent un feu avec des branchages secs.

Oeil-de-Faucon sortit ensuite d'une gibecière quelques morceaux de faon enlevés aux Indiens et les fit griller à la flamme. Les jeunes filles s'installèrent sur la pelouse. Tous mangèrent avec appétit à la suite des émotions de la journée.

Le soir, ils s'arrêtèrent dans un vieux fort qu'Oeil-de-Faucon avait bâti dans sa jeunesse pour livrer bataille aux ennemis des Mohicans. Ils s'endormirent rapidement, mais des bruits suspects les éveillèrent au milieu de la nuit.

Autour de la Ferme

Large portée des travaux de réorganisation agricole

Un exposé très complet des difficultés et des problèmes avec lesquels la Commission de réorganisation agricole des Prairies est aux prises dans les régions sèches des Prairies, a paru dans un des derniers numéros de "Scientific Agriculture", sous la signature du Dr E. S. Archibald, directeur des fermes expérimentales et président du Comité de l'utilisation des terres. La région agricole des Prairies se compose de 55,700,000 acres, sur un total de 74,000,000 d'acres en culture au Canada. Quelque 54,000,000 acres sont en grain et en jachère et sur ce chiffre 13,000,000 d'acres sont jachérés tous les ans. D'autre part, sur les 60,000,000 d'acres de pâturage non améliorés au Canada, au moins 33,000,000 d'acres se trouvent dans les Provinces des Prairies.

Il est à noter, dit le Dr Archibald, que la région sèche de ces dernières années a été colonisée en ces 20 à 40 dernières années pendant un cycle d'années où la hauteur de pluie était normale. Les huit dernières années étaient sous-normales et cependant il ne faut pas oublier que cette région a fait le plus gros apport à la richesse du pays sous forme de blé en ces 20 dernières années, jusqu'au montant de 87,000,000,000. Elle produit également de grandes richesses sous forme de grains, de boeuf, de mouton, de bacon et de volailles. Cette production reviendra un jour, et c'est pourquoi il est si important au point de vue national de réajuster et de réorganiser l'agriculture dans cette région.

Les années successives de sécheresse désastreuse, les dégâts causés par les sauterelles, l'érosion du sol et la nécessité de venir en aide à un grand nombre de cultivateurs dans le centre et le sud de la Saskatchewan, du sud-ouest du Manitoba et du sud de l'Alberta pendant une période de cinq années, et notamment en 1934, ont convaincu le Gouvernement fédéral qu'une mesure rigoureuse de réorganisation est nécessaire si l'on veut conserver les énormes ressources de l'Ouest du Canada, dont la population se compose des cultivateurs les plus compétents dans leur genre spécial de production.

C'est pourquoi, en avril 1935, une loi appelée la "Loi de la réorganisation agricole des Prairies" a été adoptée unanimement à la Chambre des Communes. L'organisation des forces fédérales avec la coopération des ministères provinciaux de l'agriculture a été entreprise immédiatement. Les nombreux travaux se divisent en trois groupes généraux: (a) culture; (b) utilisation de la terre, y compris l'administration des travaux agricoles réorganisés, et (c) développement de l'eau.

Le groupe de la culture comprend des recherches, des démonstrations, et de l'aide coopérative aux cultivateurs dans le contrôle de l'érosion du sol, des recherches sur les sols, l'amélioration des pâturages, ainsi que des enquêtes économiques sur les sols, les pâturages, les insectes, ceci comprend les sous-stations expérimentales de district, les stations de remise en culture, les semis de graines d'herbe, les sociétés d'amélioration agricole, la plantation des arbres, l'érosion du sol, les enquêtes aériennes et les nouveaux grains résistant à la rouille.

Sous l'utilisation des terres, il est évident que le moyen de résoudre les problèmes des cultivateurs qui sont établis sur des sols pauvres et légers, incapables de maintenir une population agricole, est de déterminer le type d'agriculture auquel ter. Cela exige l'établissement de pâturages communaux, la réserve d'étendues pour la paissance, l'organisation du personnel, l'irrigation des districts et l'inspection des aliments et des fourrages pour fins de secours.

Le développement de l'eau consiste à aider le plus possible de cultivateurs à creuser des tranchées pour retenir l'eau d'égouttement pour les fins domestiques et pour les bestiaux, de petites digues pour l'abreuvage des jeunes animaux, de petites digues d'irrigation, des projets communaux et municipaux, et de gros projets de développement de l'eau pour l'irrigation, dont beaucoup ont été complétés et sont maintenant utilisés.

De bonnes leçons de choses en agriculture

Il y a actuellement sur le territoire canadien 183 stations de démonstration et 47 sous-stations expérimentales de district, toutes établies par le Service des fermes expérimentales du Ministère fédéral de l'Agriculture. Dix-neuf de ces stations se trouvent en Colombie-Britannique, 24 en Alberta, 51 en Saskatchewan, 17 au Manitoba, 17 en Ontario, 51 dans le Québec, 20 au Nouveau-Brunswick, 17 en Nouvelle-Ecosse et 14 dans l'Ile du Prince-Edouard. On établit une station de démonstration dans un district pour l'édification et la gouverne de tous; la fonction de cette station est de donner l'exemple en ce qui concerne l'organisation de la ferme, les pratiques de culture et les procédés qui conviennent le mieux pour le district. Les champs bien tenus, bien équilibrés, les abords propres, élégants, les récoltes pratiques attirent l'attention et encouragent ceux qui les observent à en faire autant sur leur propre ferme.

En visitant la station de démonstration tous les ans pendant une journée agricole spécifiée, les résidents de la campagne ont l'occasion de voir ce qui se fait dans le domaine de l'agriculture progressive. Ils discutent les travaux, posent des questions, écoutent des conférences par lesquelles on leur donne des faits et des chiffres qui exercent un effet bien net sur les conditions et les problèmes locaux; la station met également à la disposition des cultivateurs du voisinage du grain de semence pur et des sujets reproducteurs pour l'amélioration des récoltes et du cheptel des fermes.

La vente des bestiaux et des produits laitiers est la principale source de revenu, de 131 des 183 stations de démonstration et des 47 sous-stations expérimentales de district. Pour le reste, la culture spécialisée du grain, qui comprend la vente du blé, de l'avoine et de l'orge, est la principale source de revenu de la ferme. Sur beaucoup des 131 stations, et spécialement celles qui sont en culture depuis longtemps, on voit aujourd'hui des troupeaux de haute lignée et de forte production. Sur certaines fermes canadiennes, le nombre de vaches laitières est faible par comparaison à l'étendue de la ferme, et par conséquent, la production est relativement basse, le revenu en argent est insuffisant pour couvrir les frais de l'existence, les taxes, et les autres dépenses nécessaires. C'est pourquoi le programme de la station de démonstration vise à développer un revenu suffisant de la vente du lait, du boeuf, des produits du porc, des volailles ou des récoltes, comme les céréales, les graminées et les trèfles, pour couvrir les frais nécessaires d'exploitation, qui comprennent une vie confortable pour la famille du cultivateur.

Depuis le commencement du mouvement d'exportations d'oeufs frais du Canada sur la Grande-Bretagne, au début du mois d'avril, cette année, le nombre total d'oeufs frais exportés jusqu'au 30 juin a été de 12,182 caisses.

Il s'est classé au Canada pendant les premiers six mois de 1938, 1,663,473 porcs, dont 395,493 aux parcs à bestiaux et 656,232 aux salaisons ont été classés sur pied, et 611,748 au croc, c'est-à-dire abattus. Le total de la période correspondante de 1937 avait été de 2,061,041.

Une des choses intéressantes que fait ressortir l'étalage du Ministère fédéral de l'Agriculture présenté aux expositions agricoles de la Catégorie B, qui sont tenues actuellement au Canada, est que les légumes se cultivent très bien dans des conditions de terre sèche. L'étalage présenté aux expositions de la Catégorie A traite principalement du problème national de la réorganisation agricole des Prairies, la coopération des groupements et l'achat par catégories de qualité.

La lutte contre la mouche blanche des serres

La lutte contre la mouche blanche des serres, ce grand fléau des récoltes cultivées dans les serres, n'est pas facile, dit M. J. H. McLeod du Laboratoire fédéral de parasitologie de Belleville, Ont., dans un numéro récent de "Scientific Agriculture". C'est surtout parce que la plupart des pulvérisations ou des poussières empoisonnées ne tuent pas toutes les phases de l'insecte, mais le résultat des recherches et des observations faites au laboratoire en ces neuf dernières années, ont démontré que l'on peut combattre cette mouche nuisible au moyen du parasite appelé "Encarsia formosa, Gahan". Ce parasite est élevé au laboratoire.

Ce parasite a démontré son utilité en détruisant la mouche blanche sur un grand nombre de variétés de plantes et dans toutes sortes de conditions différentes. Son emploi augmente et devrait continuer à augmenter à mesure que les producteurs apprendront à mieux connaitre son utilité. Le laboratoire distribue ce parasite dans la phase de coque ou de nymphe. L'expédition se fait dans des tubes de carton qui peuvent contenir de 1,000 à 5,000 coques de parasites. Ces tubes sont emballés dans du papier d'emballage ordinaire et expédiés par colis postal. Il s'est fait de cette façon des expéditions sur tous les points du Canada, et ces expéditions ont donné d'excellents résultats. Chaque expédition est accompagnée d'une feuille miméographiée pour que le producteur qui les reçoit sache comment il doit en prendre soin.

Pour connaitre le nombre de parasites nécessaires pour combattre une invasion, on se règle sur les renseignements donnés. Il est nécessaire de connaitre l'étendue sous verre, la région infestée, les récoltes infestées, le degré d'infestation, la phase du développement des récoltes, et la température à laquelle elles sont cultivées. Pour qu'un parasite puisse réussir dans les conditions de serres il faut qu'il puisse se multiplier rapidement et maitriser le fléau sans délai. Même le plus prolifique des parasites ne peut supprimer en quelques semaines un insecte qui pullule, et c'est pourquoi il est essentiel que les parasites soient introduits avant que le fléau se soit multiplié; on peut aussi, comme dans le cas de "Encarsia formosa", employer avec les parasites des moyens artificiels de lutte.

Les céréales de l'Empire britannique

Il se cultive plus de riz que toute autre céréale dans l'Empire britannique, mais le blé suit de près par ordre d'importance. L'Empire ne produit pas beaucoup de maïs (blé d'Inde), dit le Comité économique impérial, et l'étendue ensemencée en seigle dans tout l'Empire est insignifiante, sauf au Canada; la production totale n'atteint pas un pour cent de la production mondiale. Le Canada est le seul pays de l'Empire qui exporte du seigle et les importations de seigle dans l'Empire sont presque entièrement limitées au Royaume-Uni.

Blé et farine de blé

Au Canada en particulier, et en Australie, Argentine, Hongrie et Algérie, les exportations de blé et de farine de blé représentent une partie importante du commerce d'exportation. Les principaux facteurs qui influencent le commerce du blé dans l'Empire britannique sont les exportations du Canada et de l'Australie, et les importations au Royaume-Uni. Près d'une moitié des exportations canadiennes de farine de blé sont envoyées sur le Royaume-Uni; les Antilles sont le deuxième marché par ordre d'importance.

Principaux producteurs d'avoine

L'Union soviétique et les Etats-Unis ont à eux deux plus d'une moitié de l'étendue totale d'avoine du monde. Le Canada et le Royaume-Uni sont les principaux pays producteurs d'avoine de l'Empire, mais la production de ces pays a diminué en ces dernières années. En 1937 la récolte canadienne (268,442,000 boisseaux) était la plus petite que l'on ait vue depuis 1910. L'Argentine est depuis 1930 le plus grand exportateur d'avoine et c'est le seul pays parmi les producteurs importants qui expédie sur l'étranger plus qu'une petite proportion de sa récolte d'avoine.

Etendue mondiale en orge

L'étendue ensemencée en orge dans le monde entier, qui a varié depuis 1930, paraît avoir augmenté en 1937, dit le Comité économique impérial, par comparaison à 1936, mais il serait impossible de faire des comparaisons précises avec les années précédentes, faute de chiffres récents pour l'Union soviétique. L'étendue totale dans l'Empire britannique, qui comprend environ un septième du globe, a diminué jusqu'en 1933-34. Une expansion lente s'est produite en ces dernières années, principalement à cause de la reprise des affaires au Canada. Les principaux marchés pour les importations d'orge se trouvent dans les pays européens, mais il s'exporte également de grande quantité d'orge sur les Etats-Unis qui, en 1936, ont pris 70 pour cent des expéditions canadiennes.

Coin de la ménagère

RECETTES

Les recettes publiées de temps à autre dans ces articles de presse sont préparées et éprouvées par les spécialistes en économie ménagère du Ministère fédéral de l'Agriculture.

Salades pour l'été

"Servez sur de la laitue croquante et ornez de persil ou de cresson". Telle est généralement la dernière phrase des recettes pour la préparation des salades. La même recommandation s'applique aux salades au fromage suivantes, de même qu'à toutes les autres. Les salades doivent avoir une apparence croquante, que l'on obtient facilement si elles sont fraiches et disposées sur des feuilles de laitue glacées et croquantes. Il faut aussi qu'elles plaisent à l'oeil et c'est pourquoi on les pare de persil, de cresson, pour leur donner le fini qui les rend appétissantes.

L'été est la saison par excellence des salades; sans doute le régime alimentaire ne doit pas se composer exclusivement de mets froids, même pendant les plus grandes chaleurs, mais la salade a sa place toute indiquée dans le régime estival. Toutes les salades qui sont données ci-après peuvent être servies comme plat de résistance au dîner ou au souper, et entre l'apéritif et un dessert léger, elles composent un repas parfait.

Salade au fromage et à la sauce aux tomates

- 2 c. à soupe de gélatine granulée
- ½ t. d'eau froide
- 1 t. de jus de tomates
- 1 t. ½ de crème ou de fromage blanc
- 1 t. de crème à salade
- 1 t. de céleri haché
- ½ t. de piment vert haché
- 1 c. à soupe d'oignon haché
- Sel et poivre au goût.

Faites tremper la gélatine dans l'eau froide. Faites chauffer le jus de tomates jusqu'au point d'ébullition. Faites dissoudre la gélatine dans le jus chaud. Ajoutez le fromage et faire chauffer jusqu'à ce que vous obteniez un mélange parfait. Faites refroidir. Quand le mélange a commencé à épaissir, ajoutez la crème à salade, le céleri, le piment, l'oignon et les condiments. Versez dans des moules et faites refroidir jusqu'à consistance ferme.

Salade au fromage et aux ananas

- 1 t. ½ de fromage blanc ou de crème
- ½ t. de mayonnaise ou de crème cuite à salade
- ½ t. d'ananas hachés, sans jus.
- 1/3 t. de piment haché fin
- 1/3 t. de céleri haché fin
- 1/3 t. d'amandes rôties hachées
- Sel, mayonnaise ou crème à salade.

Au moyen de deux fourchettes, battez légèrement, les ingrédients pour en faire un tout. Ajoutez le sel. Servez avec de la mayonnaise ou de la crème à salade.

En Missionnant...

Paskwa, dans la vallée de Qu'Appelle

(Suite)

Paskwa! un nom bien connu dans les annales de nos missions Indiennes de la vallée de Qu'Appelle.

Comme Pia-Pot, le village de Paskwa est situé dans la vallée de Qu'Appelle, plus proche de Lebret, au bord d'un joli lac et prend son nom d'un grand chef qu'on appelait Paskwa. Tout comme le chef Pia-Pot, le chef Paskwa était un fervent de la danse du soleil et... un polygamé. Cependant bien différente fut leur mort. Pia-Pot mourut en païen, Paskwa, en chrétien. Il se convertit sur son lit de mort; c'est le R. P. Hugonard qui le baptisa après l'avoir forcé à renvoyer cinq de ses femmes. Sa conversion eut un grand retentissement dans tout le pays et plusieurs Indiens l'imitèrent. Les cendres de Paskwa reposent en paix au cimetière de Lebret, tandis que celles de Pia-Pot furent dispersées par le vent aux quatre coins de la vallée.

Après notre retour de File-Hills, le R. P. Guy de Bretagne et moi dirigeâmes nos pas vers Paskwa. Cette réserve indienne m'était très bien connue puisque je connaissais ses habitants depuis l'automne 1911.

De 1911 à 1920, j'avais souvent visité Paskwa. J'y avais baptisé bien des enfants et pendant l'automne de 1918, l'année du "flu", j'y avais assisté plusieurs mourants. Durant cette épidémie meurtrière j'ai eu l'occasion d'admirer la foi vivante de nos Indiens. Les gens se confessaient publiquement au bord des chemins quand je passais dans la place. Un Indien avait fait commande lui-même de son cercueil, et pendant trois jours attendit avec résignation la mort. C'est ici que le R. P. Campeau, missionnaire très célèbre avait construit parmi les Indiens de la vallée la première chapelle. Les Indiens d'autrefois résidaient tous au fond de la vallée, autour de l'église, près du beau lac. Aujourd'hui ils se sont dispersés et résident sur les côtes, occupés à cultiver leurs champs. Jadis, les Indiens de la vallée vivaient de chasse et de pêche; maintenant leurs descendants vivent des produits de leurs terres. C'était chez ces jeunes cultivateurs, et quelques autres de l'ancien temps que nous descendions aujourd'hui.

D'un trait, sans aucun arrêt, nous passâmes à travers la réserve, et la première maison où nous descendîmes fut la grande maison de Pierre Dubois, un des plus vieux et des plus gros fermiers de la place. Nous avions avec nous un de ses plus jeunes garçons, William, élève à l'Ecole de Lebret, où il est organiste. Pour la nuit on le laissa chez son père.

Deux jeunes ménages demeuraient chez Pierre. Les enfants défrichaient maintenant la grande ferme du père; lui-même jugeait qu'il avait travaillé assez et qu'il méritait un petit repos. A notre passage à travers la réserve nous pouvions constater tout le travail qui s'était fait dans les quinze années dernières. Cette localité est une des plus belles et des plus fertiles que je n'ai jamais vues. De vastes bandes de terre brune s'étendent à perte de vue, coupées ici et là par de jolis bosquets de trembles. Toutes ces terres étaient bien cultivées et propres; le blé avait déjà deux pouces de haut.

Après avoir déposé notre organiste chez son père, nous partîmes à la recherche d'autres familles, d'autres vieilles connaissances. On arriva sur la ferme de Chikons où toute la famille était présente. Du temps du "flu" j'avais souvent visité cette maison; madame Chikons était morte pendant la grande épidémie, sans laisser d'enfant. Dans la suite Chikons se remaria bien vite avec une autre jeune veuve. De cette dernière union naquirent quatre enfants. Les deux grands garçons de Chikons, anciens élèves de Lebret, labouraient maintenant la terre de leur père. Cette après-midi, je ne pouvais satisfaire son goût insatiable pour les nouvelles. Si j'avais voulu écouter Chikons, je lui aurais raconté des histoires pour le reste de la journée, mais nous avions d'autres personnes à voir, et le temps pressait..., nous coupâmes court à la visite de la famille Chikons et continuâmes notre chemin vers la maison de "l'Aigle de Fer", que je connaissais très bien. Nous entrâmes donc chez "l'Aigle de Fer", où toute la famille était présente. Celui-ci était occupé à réparer un collier de chevaux. En me voyant, il laissa tomber le tout par terre, en s'exclamant: "Oh! Robe-Noire! beaucoup de neige! beaucoup de neige blanche sur ta tête!... Eh, bien oui! répondis-je, "Aigle de Fer". Depuis notre dernière rencontre bien des choses se sont passées, beaucoup d'eau a coulé de ces côtes dans le grand lac! Mais je vois que toi aussi, tu as joliment vieilli depuis notre dernière entrevue là-bas dans la vallée. Eh! oui, Robe-Noire, j'ai bien vieilli, mais pas comme toi..." et ôtant son chapeau à larges bords, il me montra sa longue chevelure gris-fer! "L'Aigle de Fer" lui aussi aspirait déjà au repos. Ses deux garçons cultivaient sa terre. Les deux jeunes femmes de ses deux garçons étaient deux nouvelles converties qui désiraient faire leur première communion le lendemain matin à la chapelle de la mission. A six heures du matin, avec leurs maris, elles assistèrent à ma messe, et tous ensemble reçurent pieusement la sainte communion. On parla encore un peu de culture et les deux missionnaires en auto continuèrent leur route.

On s'arrêta à "l'Agence du Département Indien" pour saluer M. Platana et sa famille. Dans tout le pays de la vallée de Qu'Appelle où les trois quarts des Indiens sont catholiques, M. Platana est le seul catholique qui travaille pour le Département Indien.

Le lendemain matin, toute la famille Platana communiait à l'église de la mission. Leur exemple n'est pas sans avoir de bons effets sur les indiens de Paskwa!

Le R. P. Guy de Bretagne accéléra la vitesse et nous filâmes à toute allure à travers le reste de la réserve. Le premier jeune ménage où nous entrâmes fut celui de Norbert Pascal. J'avais connu Norbert tout jeune, quand j'ai administré son père l'année du grand "flu". Le père de Norbert mourut alors et laissa sa mère, jeune encore, avec quatre petits enfants dont Norbert était l'aîné. La mère plaça ses deux garçons à l'Ecole de Lebret, où ils passèrent chacun neuf ans. Norbert en quittant l'école épousa Marie Bruce, jeune fille de l'Ecole Indienne de Lestock. La paix et le bonheur le plus complet semblaient régner dans ce jeune ménage. Marie était justement en train de repasser les deux robes blanches de ses petites filles, afin de les rendre belles pour la messe du lendemain. Norbert, le père, était assis sur une chaise, tenant dans ses bras le dernier-né.

A la maison de Norbert Pascal, succéda celle de Henry John Atjikote. Henry John passe déjà pour un vieux de la place. Sa famille est toute élevée; plusieurs de ses enfants sont mariés et sa plus jeune fille est déjà sortie de l'école et demeure chez son père en attendant de se trouver un mari. Henry John est musicien, charpentier et fermier. A l'Ecole de Lebret, il avait épousé une jeune fille de Berens River, sur le lac Winnipeg. Celle-ci avait autrefois fréquenté l'Ecole Indienne de Saint-Boniface et à la fermeture de cette institution, avait été transférée à Lebret.

Rapidement nous visitâmes les derniers ménages: les Sèyres, les Thorn, etc. Arrivés à la chapelle dans la vallée, nos montres marquaient dix heures. Il restait encore trois familles proche de l'église, qu'on n'avait pas encore vues. Nous allâmes frapper à la porte de la première famille. Malheureusement on trouva cette porte fermée. Ses occupants n'étaient pas encore revenus de la ville. En face de cette maison, dans un wagon s'était installé un jeune couple; celui-ci nous reçut et nous annonça que de très bonne heure le matin il serait à la chapelle. De fait, le lendemain matin à cinq heures, une jeune femme vint frapper à la porte de notre maison. Cette nuit-là notre sommeil fut très court. De six heures du matin à dix heures les fidèles se succédèrent au confessional. Quand la grand'messe commença l'église était pleine. Jamais encore, je n'avais vu autant de fidèles assister à la messe dans la chapelle de Paskwa. Le R. P. Guy de Bretagne, célébra la messe. Le jeune Dubois était à l'harmonium et la foule chanta, d'abord un peu perdue, à cause de l'organiste qui jouait trop haut, mais elle se reprit bien vite et nous donna le plus beau chant qu'on ait jamais entendu à Paskwa. Après l'évangile, je pris la parole en saulteux et en anglais. La foule après la messe resta autour de l'église jusqu'à cinq heures de l'après-midi. On agissait comme dans les vieux temps. Partout s'allumaient des petits feux; on fit le thé et l'on dîna à la mode des anciens, par petits groupes, assis par terre dans l'herbe verte. Vers deux heures, après que tout le monde eut visité et salué les deux missionnaires, les hommes se mirent à jouer à la balle-au-camp. Les femmes peu intéressées dans ce jeu, se réunissaient en petits comités et faisaient la causette. Vers cinq heures de l'après-midi les voitures pleines remontèrent les côtes et la vallée se vida de nouveau. Les deux missionnaires laissés tout seuls commencèrent à chanter les louanges du Seigneur en récitant leur bréviaire. Ils devraient rentrer au foyer le lendemain vers midi. Quelques retardataires communièrent encore lundi pendant la messe.

Avant notre départ pour Lebret le R. P. Guy de Bretagne prépara avec les Indiens de Paskwa les détails de la fête de la décoration des tombes. Les Indiens tenaient beaucoup à cette fête. Donc le 28 mai, un samedi, le R. P. Principal de l'Ecole de Lebret avec tous les enfants de Paskwa qui se trouvaient actuellement à son école, tous les membres de la fanfare de l'école, avec en plus plusieurs Soeurs Grises et les deux missionnaires Indiens, s'en allèrent en camion et en automobile à Paskwa célébrer avec les Indiens la fête de la décoration des tombes. On arriva vers dix heures à destination. Les indiens y étaient descendus de bonne heure le matin. En passant près du cimetière nous vîmes déjà toutes les tombes relevées, arrangées et décorées. Le cimetière était encore plein de monde, chacun ayant travaillé aux tombes de ses parents défunts. La cloche de la chapelle tinta aussitôt et lentement les Indiens quittèrent le cimetière pour entrer à l'église. Celle-ci devint tellement comble qu'un moment on songea à chanter la messe en plein air. Mais pendant que nous faisions nos plans, la pluie vint régler toute chose. Le R. P. Guy de Bretagne chanta la messe des morts. La chorale de l'école entonna le Requiem et à l'évangile je prêchai en saulteux. Je rappelai à nos chrétiens qu'un jour eux aussi allaient mourir. Je les incitai à prier pour leurs morts et je leur montrai par quels moyens pratiques ils pouvaient soulager les peines des chers disparus. Certainement, en cette journée de la décoration des tombes les Indiens de Paskwa ont beaucoup prié pour leurs morts.

Après la cérémonie religieuse commença la fête civile. On avait élaboré tout un programme de jeux pour l'après-midi. La fanfare de l'Ecole devait jouer les plus beaux morceaux de son répertoire, un grand banquet en plein air avait été organisé, les chefs devaient parler, etc. Mais une pluie torrentielle gâta tout le programme des jeux. Les Indiens étaient satisfaits quand même.

Le matin ils avaient bien travaillé pour leurs morts; ils avaient eu une belle messe et ils avaient beaucoup prié pour leurs défunts. Nos enfants avaient vu leurs parents et prié pour leurs parents disparus. Eux aussi étaient contents. Tout le monde chanta en retrant à l'Ecole de Lebret et on se promettait de faire mieux encore l'année prochaine.

M. KALMES, O.M.I.

Cours du grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 98 469

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur
PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

Juillet	Lundi 18	Mardi 19	Mercredi 20	Jeudi 21	Vendredi 22	Samedi 23
BLE						
Nord No 1	98⅛	99⅞	100⅛	101⅝	101⅜	101⅛
Nord No 2	95½	97	96⅛	98⅝	98⅜	98½
Nord No 3	90⅛	91⅞	92⅛	93⅝	93⅜	93⅛
No 4	80½	82¼	83	83⅝	83⅜	83⅛
No 5	64⅜	65½	64⅜	65⅝	66⅜	65⅜
No 5	58⅜	59½	58⅜	59⅝	60⅜	59⅜
Fourrage	56⅜	57½	56⅜	57⅝	38⅜	57⅜
Sur voie net	90⅜	91½	90⅜	91⅝	92⅜	91⅜
No 1 Durum	69⅜	69½	69⅜	71⅝	72⅜	72⅜
No 2 Durum	67⅜	67½	66⅜	68⅝	68⅜	68⅜
No 3 Durum	66⅛	66	65⅜	67⅛	67⅝	67⅛
Inférieur Nord 1	95⅛	96⅞	97⅛	98⅝	98⅜	98½
Inférieur Nord 2	92½	94	94¼	95⅝	95⅜	95⅛
Inférieur Nord 3	87⅛	88⅞	89⅛	90⅝	90⅜	90⅛
Charbonneux 1	73⅜	74½	72⅜	74⅝	75⅜	74⅜
Charbonneux 2	69⅜	70½	69⅜	70⅝	71⅝	70⅜
Charbonneux 3	63⅜	64½	63⅜	64⅝	65⅝	64⅜
Rej. Nord 1	69⅜	70½	69⅜	70⅝	71⅝	70⅜
Rej. Nord 2	67⅜	68½	67⅜	68⅝	69⅜	68⅜
Rej. Nord 3	63⅜	64½	63⅜	64⅝	65⅜	64⅜
Printemps 1	68⅜	69½	68⅜	69⅝	70⅜	69⅜
Printemps 2	66⅜	67½	66⅜	67⅝	68⅜	67⅜
Printemps 3	64⅜	65½	64⅜	65⅝	66⅜	65⅜
AVOINE						
C.W. No 2	43⅛	41½	39⅞	39	39⅜	39⅛
C.W. No 3	40⅛	38⅜	36⅞	36	36⅜	36⅛
Fourrage No 1	39⅛	37⅜	35⅞	34⅞	35⅛	34⅞
Fourrage No 2	37⅛	35½	33⅞	32½	32⅞	32⅞
Fourrage No 3	34⅛	32½	30⅞	29½	29⅞	29⅞
Sur voie net	39⅛	39⅛	36⅞	37⅛	37⅛	37
ORGE						
C.W. No 3	47⅞	47⅛	46½	46½	46⅝	46
C.W. No 4	45⅞	44⅞	44⅛	44⅛	44⅜	43⅝
C.W. No 5	44⅞	43⅞	43⅛	43⅛	43⅜	42⅝
C.W. No 6	43⅞	42⅞	42⅛	42⅛	42⅜	41⅝
Sur voie net	46⅞	46⅛	45½	45⅝	45⅜	45⅝
LIN						
C.W. No 1	145⅜	145	145½	145½	145⅛	145⅜
C.W. No 2	141⅜	141	141½	141½	141⅛	141⅜
C.W. No 3	130⅜	130	130½	130½	130⅛	130⅜
C.W. No 4	115⅜	115	115½	115½	115½	115⅜
Sur voie net	143½	143½	143½	143½	143⅜	143⅜
SEIGLE						
C.W. No 2	49	49	47½	48⅜	48¼	48
C.W. No 3	45	45	43⅛	44⅜	44¼	44
C.W. 2 rej.	39	39	37½	42¼	38¼	38
C.W. No 4	38	38	36½	37⅜	37¼	37
Ergot rej. X	37	37	35½	36⅜	36¼	36
Sur voie net	47⅛	47⅜	47	47⅛	47⅛	47⅜

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Juillet	98	99⅞	100	101½	101⅜	101⅜
Octobre	76⅛	77½	76⅜a½	77⅝	78⅜a⅜	77⅜
Novembre	76⅛	77⅛	75⅞	77⅛	78⅛	77⅛
Déc.	75⅛	75⅞	74⅞a75	76a⅛	77	76⅛
AVOINE						
Juillet	43⅛	41½	39⅞	39	39⅜	39⅛
Octobre	34⅞	34⅜	34½	34⅜	34⅞a35	34⅜
Déc.	32⅜	32⅜	32	32⅜	32⅛	32
ORGE						
Juillet	49⅛	48⅜	47⅜	47⅜	47⅜	47⅛
Octobre	47⅛	47⅛	46½	46⅝	46⅜	46⅜
Déc.	45⅛	45½	45⅛	45⅜	44⅜	45⅛
LIN						
Juillet	145⅜	145	145½	145⅛	145⅛	145⅛
Octobre	146⅛	146⅛	146⅛	146⅛	146⅜	146⅜
SEIGLE						
Juillet	49	49	47⅛	48⅜	48¼	48
Octobre	50⅛	50⅛	49⅜	50	50	50⅜
Déc.	50⅜	50⅜	50	50⅛	50⅜	51

Feuilleton de la "Liberté" *Numéro 6*

Les Héritiers de Kergall

Par LYDIA HERMON

(Suite)

—Elle aurait pu vouloir rompre son engagement, pour être libre d'en contracter un autre plus tard... Elle savait qu'elle allait être riche... A moi-même, elle a dit qu'elle se croyait seule héritière.

—Elle ne pouvait pas se croire seule héritière, puisqu'elle même vous a fait savoir que d'autres Kergall vivaient en Amérique...

—C'est vrai... Elle pouvait supposer, pourtant, que cette branche américaine, seule, avait eu descendance... De toute façon, une annonce d'héritage, faite par la voie des journaux, doit avoir trait, vraisemblablement, à une forte somme. De là, son désir possible de rompre des fiançailles modestes.

—Ceci est une supposition.

—Non dénuée de fondement... Nous pouvons en faire d'autres... La demoiselle aurait pu ne pas être sérieuse. Les moeurs sont libres en Amérique... Qui sait si nous ne nous trouverions pas en présence d'un essai de chantage.

—En somme, nous pouvons croire ce que nous voulons, car nous ne savons rien.

—Elle pourrait être mariée aussi...

—Sans doute. Savez-vous ce que je pense? J'ai envie de câbler à New-York, pour avoir des renseignements sur Viviane Willamson,

—Excellente idée. Mais où vous adresserez-vous?

—J'ai conservé l'indication de la dernière résidence de votre cousine... Je l'ai remarquée, quand elle m'a montré, à son arrivée, ses pièces d'identité, et l'ai notée pour ne pas l'oublier. Vous voyez que j'ai bien fait. Elle était professeur dans un pensionnat aux environs de New-York.

—En effet; elle l'a dit à ma soeur et à nos cousines.

—Je vais donc câbler à la Directrice de cette institution, lui demandant tous renseignements sur Miss Willamson: sa valeur professionnelle et morale, ses antécédents, ce qu'elle peut savoir de ses fréquentations. Ma qualité de notaire me permet de poser ces questions sans paraitre indiscret... Nous pouvons avoir la réponse d'ici peu de jours.

—Et en attendant, mon frère et moi aurons l'oeil sur le château... Mesdemoiselles de Kergall, nos cousines, y sont bien seules, en l'absence de leur tuteur.

—Elles ne craignent rien.

—Il n'y a même pas un homme dans la maison!... Je pense bien, mon cher notaire, que ces jeunes filles ne courent aucun danger. Cependant, je ne suis pas absolument tranquille.

—Vous le serez je l'espère, quand j'aurai reçu une réponse d'Amérique."

Content de sa résolution, Maitre Humblot serra la main de son jeune ami et reprit le chemin du village. Depuis le matin, le ciel était couvert; de grosses nuées étaient poussées par le vent d'un horizon à l'autre et allaient se masser sombrement au-dessus de la mer. Les flots agités brisaient leurs lames couleur de plomb en écume trop blanche. Tout le paysage était lugubre.

"La pluie n'est pas loin", pensa le notaire, en hâtant le pas. Comme pour lui donner raison, quelques gouttes commençaient à claquer sur la route. Ce n'était pas le petit crachin habituel du bord de l'océan, mais un vraie pluie, espacée encore, mais dure.

Quelques instants en firent une averse violente et, quand le notaire eut atteint les premières maisons du village, il ne chercha point à regagner sa propre demeure, mais à s'abriter au plus tôt en attendant une embellie.

Le café Plomeur, heureusement, lui présentait sa porte accueillante. Avec une bouffée de vent et de pluie, il s'y précipita.

Dans la salle un peu sombre, Madame Plomeur promenait sa majesté et sa belle coiffe. Avec un sourire avenant, elle alla chercher elle-même, pour le notaire, la tasse de café demandée, puis, s'appuyant des deux mains sur la table bien cirée, elle demanda des nouvelles de ces dames.

"Tout le monde va bien, Madame Aude, lui fut-il répondu. Mais je vais entendre des gémissements sur le mauvais temps. Le Pardon de Sainte-Anne la Palud va être arrosé cette année, je le crains.

—Cela lui arrive trop souvent, Monsieur. Ces pluies prématurées sont bien nuisibles au commerce.

—Avez-vous eu beaucoup de voyageurs ces derniers temps? interrogea Maitre Humblot, qui voulait profiter de son arrêt forcé pour faire une petite enquête.

—Quelques-uns... pas beaucoup ...Cependant une famille de parisiens à couché ici la nuit dernière... Des gens très bien... J'aurais aimé les garder plusieurs jours, mais ils avaient hâte de rentrer chez eux.

—C'est regrettable... mais ils seront vite remplacés.

—Oh!... avec ce temps!.. cela fait peur à tout le monde. Jusqu'à une espèce d'Anglais, un drôle de personnage, qui a passé deux nuits ici et qui, ce matin est parti, sous prétexte qu'il allait pleuvoir.

—Un anglais?

—Un chômeur, je pense. Il ne me plaisait pas trop; je n'aime pas beaucoup ce genre de client... Enfin, il a bien payé sa note et m'a promis de me faire de la réclame... Il prétend connaître beaucoup de monde.

—C'est un homme, avec une casquette et un costume gris?... Je l'ai vu, je crois.

—Parfaitement. Assez bien habillé, mais pas distingué. Il est arrivé à pied, et reparti de même, pour sa santé, prétend-il. Je crois que c'est plustôt pour sa bourse, car sa santé à l'air florissante... Il ne m'a guère plu, conclut la dame de l'auberge," sans expliquer autrement la raison de son antipathie.

La pluie cessait, momentanément, sans doute, Maitre Humblot voulut en profiter pour arriver jusque chez lui. Ayant payé sa consommation et salué l'hôtesse, il suivit la rue du village et traversa la place.

"Cet homme est assurément celui dont Norbert m'a parlé, pensait-il. Je voudrais savoir ce qu'il y a au fond de tout cela".

L'après-midi de ce jour, Antoinette vint rejoindre ses cousines au château. L'averse avait repris et les gouttes, frappant contre les vitres du grand salon un peu obscur, faisaient une chanson monotone. Chacune des jeunes filles s'occupait selon ses goûts: Elisabeth, assise auprès de la fenêtre, brodait avec application une longue nappe d'autel; Sabine triait des soies, destinées à un ouvrage encore hypothétique; Antoinette, laissant de côté un petit tablier d'enfant destiné à un marmot du voisinage, avait pris dans la bibliothèque un livre de "Mémoires" et en faisait la lecture à haute voix, pour la satisfaction générale.

Seule Viviane, à demi étendue dans un fauteuil profond, restait inoccupée et, une cigarette à la main, avait l'air de s'ennuyer. Le matin, elle avait eu une assez violente discussion avec la vieille Marion, à propos de son service personnel. Elisabeth avait évité d'intervenir, bien qu'elle fût reconnue par toutes comme la maitresse de maison. Tout en tirant son aiguille, elle se demandait si la servante ne viendrait pas lui faire ses plaintes.

Subitement, l'Américaine se leva: "Cette journée est mortellement ennuyeuse, s'écria-t-elle, sans souci d'interrompre la lecture. Ne pourrions-nous pas trouver une distraction?

—Mais... nous nous occupons, répondit Antoinette un peu sèchement. Si vous vous ennuyez tant, Viviane, c'est sans doute parce que vous ne faites rien.

—Eh! que pourrais-je faire?... Les jeunes filles américaines n'ont pas la ridicule manie des Françaises, d'avoir toujours une couture entre les doigts...

—Elles préfèrent s'impatienter, observa Sabine entre haut et bas.

—Elles ne s'impatientent pas, reprit Mademoiselle Willamson d'un ton agressif... Elles sortent, voient des gens, font du sport, ont la radio, dansent...

—Voilà une chose à laquelle nous n'avions pas pensé, déclara Elisabeth d'un ton conciliant... En effet, nous pourrions avoir un poste de T.S.F... Jusqu'à présent, nous nous sommes toujours tenues au dehors, mais si les pluies d'automne commencent, nous ne serons pas fâchées de cette agréable distraction.

—Vous êtes moins encroûtée que je ne pensais, observa Viviane, peut-être avec une intention aimable".

Mademoiselle de Kergall eut l'air de ne pas entendre cette réflexion: "A notre prochain voyage à Quimper, nous pourrions choisir un bon poste... Qu'en pensez-vous?

—C'est une très bonne idée.

—Mais en attendant, reprit l'Américaine, nous nous ennuyons. Elisabeth, pour nous distraire, montrez-nous les bijoux de Mademoiselle Anaïs de Kergall, notre grand'tante.

—Mais.. commença la jeune fille.

—Ne me dites pas que vous n'avez pas la clef du coffre, reprit brusquement Viviane. Je sais que vous l'avez. Yvonne l'a dit devant moi l'autre jour.

—Je l'ai, en effet... Mais je préférerais ne l'ouvrir qu'en présence de Maitrae Humblot. Ces bijoux sont une commune propriété de tous les héritiers de Kergall. Ils ne sont pas à nous seules.

—Cela ne doit pas nous priver de les voir. Nos yeux ne leur feront pas de mal.

—Je préférerais, pourtant...

—On croirait que tout vous appartient ici, s'écria Viviane avec une subite colère... Ces bijoux, vous les avez vus, vous et votre soeur... Et Antoinette aussi, probablement,. Vous les voyez quand vous voulez, puisque vous avez la clef de leur cachette... Pourquoi moi, qui suis héritière au même titre que vous... au même titre, entendez-vous?... n'aurais-je pas le droit de contempler ces pierreries de ma famille?.. C'est une chose que je ne puis admettre, entendez-vous?... Et j'exige que ces bijoux me soient montrés!.."

Elisabeth regarda Antoinette d'un air de doute. Il n'y avait aucun motif de se refuser à la requête de l'Américaine. Les hésitations à la satisfaire n'avaient, en somme, pas de raison d'être et demeuraient tout instinctives.

"Je vais chercher la clef, acquiesça enfin la jeune fille".

Elle sortit du salon. Antoinette la suivit.

"Il faudra rendre cette clef à Maitre Humblot, conseilla-t-elle à sa cousine, tout en l'accompagnant jusqu'à sa chambre. Vous auriez dû le faire, dès l'arrivée de Miss Willamson. Elle a raison, en somme, ses droits sont les mêmes que les nôtres... Cette situation est bien désagréable.

—Je me demande si, Sabine et moi, nous ne lui céderons pas la place, bientôt. Nous voilà en septembre... En octobre, je remmènerai ma soeur à Paris. Cette cobabitation sera insupportable, dès que nous serons retenues plus souvent dans l'intérieur de la maison.

—Vous la laisseriez maitresse du château?

—Il le faudra bien, peut-être.. Les cousins américains, dont nous n'avons toujours pas de nouvelles, vont sans doute, eux aussi, arriver au premier jour... Je n'ose pas prévoir les complications nouvelles qui pourront nous tomber dessus".

Tout en parlant, Elisabeth prenait une clef dans un petit tiroir de son bureau et s'apprêtait à descendre en compagnie de sa cousine.

"C'est très imprudent de garder cette clef, dans un petit tiroir aussi peu sûr, déclara Antoinette. Quand nous aurons refermé le coffre, vous me la donnerez. Je l'emporterai à Kergoat, en attendant de la remettre à Maitre Humblot.

—Que craignez-vous donc?

—Rien. Mais je crois qu'il est plus sage d'agir comme je vous le conseille."

Antoinette ne voulait pas effrayer ses cousines, mais la demande de Viviane, produite ce jour-là, lui déplaisait particulièrement.

"Vous voilà enfin, dit l'Américaine, en voyant les deux amies rentrer au salon. Je commençais à croire que vous ne reviendriez plus.

—Sommes-nous restées si longtemps... Je ne le pensais pas".

Comme Elisabeth s'apprêtait à ouvrir un petit coffre dissimulé dans la boiserie, la porte du salon fut poussée et Bernard apparut.

Il avait déposé dans le vestibule un manteau de caoutchouc, qu'on entendait s'égoutter sur les dalles. Lui-même s'ébroua à l'entrée, secouant ses larges épaules et sa chevelure blonde trempée d'eau.

"Quel temps... quel temps!... s'écria-t-il avec un large rire, comme si ce temps déplorable eut été une raison de plus de se réjouir. Pour venir seulement de Kergoat, j'ai emmagasiné assez d'eau pour désaltérer un boeuf... que dis-je?.. plusieurs boeufs!... Si seulement vous tordiez ma personne, comme les bonnes femmes du lavoir font de leurs draps...

—Bien que ce jeune homme soit du midi, il n'est pas porté à l'exagération, ordinaire à ses compatriotes, déclara Sabine d'une voix flûtée.

—Et que faisiez vous donc? reprit le jeune homme, après avoir lancé un regard admiratif à la répartie de sa petite cousine.

—Nous allions montrer à Viviane les bijoux du coffre, répondit Antoinette... Tu arrives à point, Bernard, si tu veux les voir aussi, car ensuite, nous rendrons la clef à Maitre Humblot, qui en est le dépositaire désigné.

—Parfait. Je la lui porterai, répondit le jeune Messirel, devenu sérieux".

Miss Willamson ne dit rien, mais ses lèvres se serrèrent légèrement.

Les bijoux de la famille de Kergall étaient célèbres. En sa qualité de seule fille de la maison, Mademoiselle Anaïs se les était vus attribuer en grande partie. Ils avaient reposé pendant près de trois quarts de siècle dans le coffre-fort du château, sur le velours de leurs antiques écrins. Maintenant, des mains de jeunes filles allaient de nouveau les manier; les bagues orneraient de jolis doigts, les colliers se poseraient sur des cous délicats; toute leur précieuse beauté reparaitrait au jour, s'alliant heureusement à la grâce de la jeunesse.

Elisabeth sortait de sa cachette un coffret de maroquin qui, ouvert, laissa voir de nombreux écrins petits et grands. Tout de suite Sabine fit jouer la fermeture des plus importants.

Il y avait là quatre parures complètes de pierres différentes: brillants, rubis, émeraudes et saphirs. Ces ensembles avaient dû être constitués en même temps, car leurs écrins étaient pareils, ainsi que leur composition et le style de leurs montures. Un Kergall d'autrefois, riche et amoureux, avait dû composer ces royales parures pour quelque jeune femme très aimée... Avec un peu de mélancolie, Antoinette considéra les bijoux, pensant à celle maintenant morte, pour laquelle ils avaient été choisis. Le visage aimé, les membres élégants qui, les premiers, s'étaient parés de ces joyaux de flamme, étaient depuis longtemps dissous dans le secret de la tombe, tandis que les pierres, impérissables, comme ce qui n'a pas la vie, continuaient à luire aux yeux de tous, à jeter, dans le soleil, leur éclat fulgurant.

La jeune fille regarda les visages de ses cousines penchés au-dessus de la petite table, où les merveilles du coffret étaient exposées à leurs yeux.

Sabine, avec un sourire d'enfant, admirait ces choses brillantes; son visage avait la même expression que, quelques années auparavant, il avait dû prendre devant une nouvelle et magnifique poupée.

Elisabeth, au visage moins déchiffrable, laissait pourtant paraître une émotion. Antoinette pensa que, comme elle-même, elle pensait aux aïeules disparues.

Mais quand le regard de la jeune fille se posa sur Viviane, elle fut comme épouvantée de l'expression d'avidité qu'elle lut dans ses yeux. L'Américaine était comme figée, en face des joyaux. Ses mains s'avançaient comme malgré elle vers les écrins ouverts; ses lèvres tremblaient de désir. En une seconde, Antoinette découvrit une âme nouvelle sous le beau visage de leur parente et elle en demeura épouvantée. De ce jour, elle attendit une catastrophe.

Cependant Sabine, en véritable enfant, riait de joie à la vue de toutes ces jolies choses. Bernard, déjà, parlait de faire essayer à sa petite amie tous les bijoux des écrins.

"Laisse cela, dit Antoinette à son frère, d'une voix sérieuse. Il ne faut pas tripoter ces bijoux. Ils ne sont pas à nous.

—Par exemple!... s'écria âprement Viviane. Ils sont à nous entièrement... Ne sommes-nous pas les héritiers de Kergall... Je me demande pourquoi nous ne nous partagerions pas tout de suite ces richesses.

—Vous oubliez, Viviane, qu'il y a encore en Amérique d'autres héritiers inconnus.

—Qu'importe? Ce sont des hommes, ils n'ont pas besoin de parures.

—Elles leur appartiennent cependant, au même titre qu'à nous.

—Ils n'en sauraient rien!

—Je pense que vous plaisantez, Viviane, répondit Antoinette sèchement, tandis que tous les autres levaient la tête d'un air surpris, à ces paroles inattendues.

—Evidemment, je plaisantais... Je voulais voir ce que vous diriez. Il y a d'autres choses encore dans le fond du coffre... montrez-moi".

Antoinette, aidée d'Elisabeth, prenait les grands écrins. Bernard commença à sortir de petites boîtes de maroquin, rangées dans un second casier du coffret. Viviane voulut l'aider dans ce travail.

C'étaient des bagues, des bracelets, pendeloques, agrafes; toutes les choses élégantes qu'au cours des siècles, les jeunes épouses avaient reçues en présent. Beaucoup avaient perdu leur étui et reposaient en vrac dans le fond de la boite.

Viviane en prit une poignée, qu'elle déposa sur la table.

"Ceci est de moindre valeur, dit-elle; bien que quelques pierres soient belles. Les pièces capitales, évidemment, sont les quatre parures que nous regardions tout à l'heure.

—Elles sont dans la famille depuis très longtemps, remarqua Elisabeth. Maitre Humblot me l'a dit, en me les montrant, lors de notre arrivée ici.

—Voulez-vous que je vous aide à tout rentrer? demanda l'Américaine, voyant que l'ainée des demoiselles de Kergall refermait les écrins et rangeait les boites.

—C'est un bien petit travail, que je puis faire seule... Voilà la pluie qui s'arrête. Vous devriez sortir un instant sur la terrasse pour prendre de l'air. Je vous y rejoindrai tout de suite.

Viviane obéit aussitôt à cette suggestion; elle paraissait maintenant se désintéresser de ces bijoux qu'elle avait demandé à voir avec tant de passion. Bernard et Sabine l'accompagnèrent au dehors.

Antoinette ouvrait et vérifiait chaque écrin, avant de le rentrer.

"Croyez-vous, demanda Elisabeth en hésitant, que Viviane aurait pu?...

—Je ne sais, répondit l'ainée des jeunes filles... J'ai peine à le croire, mais ses théories sont inquiétantes.

—Elle plaisantait... Elle nous l'a dit.

—On essaye volontiers d'effacer une mauvaise impression quand on s'aperçoit qu'on a trop parlé.

—Tout est là, en tout cas, déclara Elisabeth en prenant la dernière des boites... Rangeons aussi ces bagues qui n'ont pas d'écrins... Elles sont un peu en désordre; nous devrions les passer à un ruban pour les réunir. Qu'en pensez-vous?

—Faisons-le tout de suite. Je vais vous aider. Ensuite, nous nous déferons de cette clef, dont la possession est ennuyeuse".

Tout en parlant, Antoinette allait à la boite à ouvrage de ses cousinese, posée sur une petite table. Elle y prenait une lacette de soie et s'apprêtait à faire le petit travail décidé. La vue du visage pâli d'Elisabeth l'arrêta brusquement:

"Qu'y a-t-il, demanda-t-elle? Etes-vous souffrante?

—Une bague a disparu!.. murmura la jeune fille dans un souffle.

—Une bague?... En êtes-vous certaine?

—Absolument. Je l'avais remarquée lorsque Maitre Humblot a montré les bijoux pour la première fois... Elle est assez particulière: un brillant très beau, entouré de quatre rubis plus petits, qui forment une croix... J'avais observé sa monture originale.. Elle n'est plus là..

—L'avez-vous vue tout à l'heure?

—Non. Viviane a pris les bagues à poignée, comme vous l'avez vu. Bernard en a aussi sorti deux ou trois, restées au fond du coffret... Je n'y ai pas fait attention sur le moment, mais le bijou dont je vous parle, n'a pas été posé sur cette table.

—Il faudrait penser alors que Viviane l'a gardé dans sa main et fait disparaitre sans que nous nous en apercevions.

—Pouvons-nous porter contre elle une telle accusation?

—C'est évidemment un peu violent... Mais, où cette bague pourrait-elle être?... Il n'y a rien, dans le fond du coffret... Aucun bijou n'est tombé à terre: nous l'aurions entendu et maintenant nous le verrions. Nous pouvons, cependant, regarder sous les meubles... bien qu'il y ait peu d'apparence que nous le trouvions."

Les deux jeunes filles cherchèrent autour d'elles; sur le parquet, sous le tapis, sur les sièges même. Le salon fut bouleversé. Elles regardèrent même sur les meubles les plus éloignés, là où il était impossible que la bague fût venue d'elle-même:

"Il ne faut rien négliger, disait Elisabeth. Il y a des gestes inconscients, dont on ne peut se rendre compte; quelqu'un d'entre nous a pu déposer le bijou sur un meuble, tout en pensant à autre chose, et provoquer ainsi, sans le vouloir, notre inquiétude de maintenant.

Mais l'objet perdu restait introuvable.

Elisabeth demeurait confondue. Antoinette, au courant du rendez-vous que sa cousine avait eu la veille avec un inconnu, avait sa conviction faite:

"Il faudrait la fouiller, dit-elle.

—Comment voulez-vous!...

—L'interroger au moins. Elle peut se troubler. A sa mine, il est possible que nous voyons l'état de sa conscience.

—C'est difficile, Antoinette. Si elle n'est pas coupable, vous la fâcherez mortellement; si elle l'est, nous ne serons, sans doute, pas plus avancées.

—Il faut essayer, déclara Antoinette.

Elle était énergique et l'action lui était naturelle.

Sur la terrasse, Bernard en compagnie des deux jeunes filles, regardait une colonie de fourmis, qui avait envahi des coins de la balustrade.

"La pluie ne les a dérangées que momentanément, disait le jeune homme. Les voilà qui reprennent leur allées et venues inexplicables. Je voudrais connaitre leur état d'âme...

—Oh!.. l'état d'âme des fourmis!.. objecta Sabine en riant.

—Dites-moi, fit la voix d'Antoinette derrière eux, auriez-vous remarqué, les uns ou les autres, une bague en brillant avec des petits rubis formant une croix... Elle était dans le coffret de tante Anaïs et nous ne la trouvons plus.

Tout en parlant, Mademoiselle Messirel observait, sans en avoir l'air, le visage de Viviane. Celle-ci ne broncha pas. Au contraire, Sabine rougit brusquement et parut déconcertée:

"Une bague a disparu!... s'écria-t-elle. Mon Dieu!...

—Oui, une bague qu'Elisabeth avait remarquée parmi les autres... En voulant la ranger, nous ne la trouvons plus...

—Elle a dû tomber sur le parquet, déclara paisiblement Viviane.

—Nous avons cherché.

—Vous l'avez posée sur un meuble.

—Nous avons regardé.

—Vous l'avez rentrée avec une des parures, dans un écrin qui n'est pas le sien. Les avez-vous tous réouverts?

Antoinette n'avait pas pensé à cela. Avec Elisabeth, elles avaient oublié de fouiller les écrins déjà fermés, pour vérifier si la bague ne se trouvait pas là.

—Vous voyez bien, reprit Viviane, vous n'avez pas cherché partout. Il n'est pas bien d'accuser les autres, quand on n'a pas vérifié toutes choses...

—Je n'accuse personne... Je m'inquiète seulement de la disparition d'un bijou, qui ne m'appartient pas.

—Vous le retrouverez, déclara paisiblement l'autre jeune fille. Il ne peut être loin... Est-ce que Monsieur Fred n'arrive pas demain? ajouta-t-elle, montrant par son changement de conversation, qu'elle jugeait la question enterrée.

—En effet.

—Nous pourrions aller l'attendre à Quimper; ne pensez-vous pas?

—Par quel moyen?

—On demanderait l'auto du boucher, puisque nous n'en n'avons pas une à nous, ce qui est bien ridicule... Cela nous changerait un peu de l'insupportable monotonie de notre vie habituelle.

—Comme vous voudrez, reprit Antoinette en rentrant dans le salon."

L'indignation que lui inspirait la conduite de sa cousine, prenait une forme de découragement. L'Américaine était plus forte qu'eux tous, elle s'en rendait compte. Les honnêtes gens sont toujours handicapés par ceux qui ne le sont pas. L'absence de scrupules est une grande force.

"J'aurais dû lui dire que nous avions regardé partout, expliqua-t-elle à Elisabeth. Maintenant, il m'est difficile de reparler de cette disparition. Je savais bien qu'il y avait un danger à lui montrer les joyaux de la famille... Mais maintenant, pour rien au monde, il ne faut garder la clef du coffre... On devrait même déposer toutes ces pierreries dans une banque...

—Antoinette!.. dit derrière elle, une voix tremblante.

—Qu'y a-t-il, Sabine?... Qu'avez-vous donc?..

L'enfant était prête à pleurer.

"Antoinette, reprit-elle, je n'ai pas osé le dire, mais c'est Viviane qui a pris la bague.

—Tu l'as vu faire?

—Oh! non... mais j'ai entrevu tout à l'heure, dans sa main, quelque chose qui brillait... Maintenant, elle ne l'a plus; je ne sais pas où elle l'a mise... Mais je suis presque sûre que si, vraiment, le bijou a disparu, c'est Miss Willamson qui l'a..."

Les trois cousines se regardèrent d'un air consterné. Elles se demandaient ce qu'elles devaient faire. Avertir Maitre Humblot était la première chose... mais ensuite: déposer une plainte? Il n'y avait aucune preuve et Elisabeth avait eu la clef du coffre entre ses mains pendant plusieurs semaines. Et puis, quel horrible scandale!... Viviane était de leur sang, en somme, du noble sang des Kergall, révéré dans tout le pays...

Et, finalement, les jeunes filles étaient-elles bien certaines de la disparition du joyau?

—Aviez-vous vu la bague aujourd'hui même, Elisabeth?... demanda Antoinette. Pourriez-vous certifier qu'elle était là?

—Je ne l'ai pas vue aujourd'hui, mais la dernière fois qu'on a ouvert l'armoire secrète. Mais souvenez-vous que Viviane a plongé ses mains dans le coffret avant tout le monde.

—Ce n'est pas une preuve... Il est même difficile de subtiliser une bague, quand on a la main pleine et sous les yeux de tout le monde.

—Il est vrai cependant...

(A suivre)